

## **LES BRANLEURS URBAINS**

**Suivi de :**

## **LE PAYS DES VOITURES GRISES**

# **LES BRANLEURS URBAINS**

Pouvoir, sexe et métaphysique  
dans le petit monde des consultants et des affaires



*« Ce siècle a vu naître de curieux experts.  
Oubliés l'équerre et le compas  
Il est plus simple de falsifier les mesures !  
On se passe de règle pour tordre les lignes selon son humeur !  
...Une seule règle les passionne :  
Celle qui honore le plus tordu d'entre eux ! »  
(Li Sao, Qu Yuan, -300 ans, Chine)*



## 1 : La création du monde, ou le souffle initial.

La ville était leur terrain de manœuvre, les devantures des magasins affichant fièrement leurs trophées à chaque devanture de magasin. La société de consommation était devenue depuis fort longtemps leur unique Dieu, honoré jour et nuit par le cliquetis des caisses enregistreuses et par les prières muettes des codes-barre.

Ils poursuivaient un seul dessein : devenir incontournables, aider les fabricants à vendre, ou plutôt, comme ils disaient dans leur jargon, conseiller les entreprises pour leur indiquer comment se positionner au mieux sur leur marché.

C'était tellement plus noble de parler d' *entre-prise*, en oubliant d'ailleurs l'étymologie du mot, laquelle renvoie fatalement au prédateur qui saisit sa proie entre ses griffes. Le terme avait été anobli par les médias : il renvoyait désormais aux multiples forteresses du travail où s'affairent quotidiennement des milliers d'employés, évoquant un projet commun, une « entreprise » à laquelle ils étaient fiers de participer en tant que conseillers privilégiés.

Tous unis dans un même rêve messianique : proposer le produit comme une voie de salut et augmenter les profits ; vendre un peu plus de pneus-pousse-au-crime, de cigarettes-attrape-la-mort, de vêtements-frime-plus-beau-que-moi-tu-meurs, de plats surgelés-pousses-toi-de-là-fainéante ; un peu plus de tout et de rien, de rien à la sauce de tout, aux couleurs de l'air du temps. Ils avaient parfaitement intégré le credo de la nouvelle religion marchande : qu'importe le contenu, du moment que la forme séduise et se vende cher.

Ils n'avaient pas conscience d'avoir cédé leur âme aux molochs du commerce, tant ils se gonflaient de leur vanité. Ils se rêvaient en grands stratèges, en généraux de la nouvelle guerre économique moderne qui s'est substituée aux anciennes campagnes militaires. Sur le terrain, les batailles s'avèrent tout aussi violentes, mais sont plus sournoises depuis qu'elles

s'appliquent, non plus aux ennemis de l'extérieur, mais à des citoyens parfaitement anonymes qu'il s'agit de rançonner et de maintenir fidèles le plus longtemps possible, dans un lien de servitude volontaire.

Auto-proclamés « consultants » du fait qu'ils demandaient vaguement leur avis aux clients et aux dirigeants avant de fournir leurs précieux conseils, ils souhaitaient devenir les conseillers incontournables du Prince, se mettre à la solde des capitaines d'industrie, ces nouveaux chevaliers des temps modernes.

x

En ce jour de printemps, Céline avait invité ses futurs associés pour fêter l'événement. Dans sa robe ample et vaporeuse signée par un grand couturier, chaussée de hauts talons pointus, elle paraissait plus grande qu'en réalité. Elle arrivait facilement à faire oublier qu'elle était une petite femme brune, toute menue, dotée d'une voix fluette. Son ton enthousiasme, renforcé par de grands gestes des mains, lui permettaient de gagner l'autorité suffisante pour séduire son auditoire.

Aujourd'hui, elle rayonnait, jouissant de son statut de grande prêtresse de la communication. Un léger sourire supérieur et condescendant aux lèvres, elle acceptait avec une fausse simplicité les compliments et les promesses d'allégeance de ses futurs employés.

L'heure était aux réjouissances : elle avait réalisé une bonne affaire, ayant vendu au prix fort sa petite société à une holding en plein essor. En pensant avec satisfaction aux derniers événements, elle se dit qu'elle avait réussi, en plus, à charmer intellectuellement les nouveaux actionnaires, et à se faire nommer responsable du développement international de la future entité de conseil. Elle disposait même d'une carte blanche pour recruter et financer son développement. Tout lui souriait aujourd'hui : elle avait l'impression de flotter sur un petit nuage rose.

Elle regarda avec fierté les collaborateurs réunis autour d'elle. Ils constituaient la fine fleur de cette nouvelle discipline qu'elle voulait développer en France : le conseil stratégique en marque.

Ils maîtrisaient parfaitement les arcanes les plus complexes de cette nouvelle science ésotérique du Marketing adoptée par les

dirigeants du monde entier. Cette discipline réservée aux élites exerçant le pouvoir économique, allait de la réflexion stratégique fixant les grandes orientations de l'entreprise et de ses laboratoires de Recherche pour les années à venir, au marketing viral destiné à influencer et à contaminer sans qu'elles s'en rendent compte, des populations entières pour les amener à adopter un produit ou une attitude commune.

La nouvelle science avait besoin, pour cela, de la participation de multiples autres disciplines : les études de marché, sondages et enquêtes, permettaient d'observer les comportements du consommateur à la loupe pour mieux indiquer les ressorts sur lesquels jouer à l'avenir. Les agences de publicité et de communication, qui remplaçaient les prêcheurs ou colporteurs d'antan, se chargeaient ensuite de la mise en musique du conditionnement, disséminant partout, sur les murs de la ville, dans les moindres pages des journaux, entre les émissions de télé ou de radio, leurs prières en forme de messages destinés à s'imprimer inconsciemment dans les cerveaux : désirez-moi, cherchez-moi, achetez-moi, vous serez plus heureux grâce à moi !

Pour constituer son équipe, elle avait fait appel à des profils variés : psychologues attirés par les salaires du privé, sociologues et statisticiens en mal de reconnaissance, sémiologues sans débouché attirés par la magie des signes publicitaires ; et, bien sûr, une petite armée de consultants. Ces derniers sortaient des grandes écoles de commerce, ces usines de formatage d'une pensée économique unique qui fabrique les élites de demain, en sortant à la chaîne des filles et des fils à papa en tailleurs Bcbg ou en costume décontracté de jeune loup aux dents longues. Ils se savaient destinés à servir la discipline la plus noble, la Science suprême supposée coiffer toutes les autres, comme dans une époque lointaine la Métaphysique avait prétendu unifier les autres disciplines : ils ne juraient en effet que par le consulting, censé fournir une vision stratégique d'ensemble, un projet global au chef d'entreprise venu les consulter comme, jadis, on consultait des oracles.

Le pauvre patron qui tombait entre leurs griffes, lorsqu'il s'agissait d'un autodidacte impressionné par de si longues études, ne se doutait pas que ces sciences n'en portaient que le nom. Car, fort

heureusement, rien ne permet de prévoir les réactions de l'homme, cet animal imparfait, mal ficelé et mal fini, qui échappe à tout déterminisme strict. Il se trouverait toujours un moment où la campagne de publicité déraperait, où l'étude buterait sur des nœuds ou pulsions trop fondamentales pour être manipulées ; où le marketing s'aveuglerait dans ses a priori à vouloir appliquer à tout prix les cas d'école appris dans de manuels, où le consultant se perdrait dans des calculs de politicien à la petite semaine pour plaire à son monarque du moment. Le consommateur s'en sortait toujours plus ou moins bien, arbitrant à sa manière, jouant avec les marques et avec les offres concurrentes, comme un chat malin guettant des souris s'agitant en tous sens devant lui pour lui plaire.

Mais cela, ils ne l'avoueraient jamais : il fallait à tout prix faire croire que leur science était rigoureuse, leur conseil indispensable, le recours à eux, incontournable en ce monde perpétuellement changeant !

x

Ils étaient donc tous réunis ce soir, dans l'un de ces bars de strass et de pacotille mondaine des Champs-élysées où il fait bon se montrer, lorsqu'on veut prouver aux autres qu' "on en est", qu'on fait partie des gens importants.

Le champagne coulait à flot, mais pas trop quand même, car il faut montrer à ses employés que, même lorsqu'on fait la fête, on garde le souci des frais généraux et de la rigueur budgétaire. Ainsi ne se doutent-ils pas des turpitudes qu'ils s'octroient derrière leur dos, à coup d'abus de biens sociaux et de frais dispendieux.

Céline était fière de l'idée qui lui avait valu une promotion si rapide –de son « intuition », disait-elle pour mieux se valoriser : il ne fallait plus parler de produits, trop triviaux et banals pour l'intéresser ; ni même d'entreprise, trop complexe à saisir et trop en butte à de multiples conflits latents, personnels ou sociaux. Non, un nouveau concept était appelé à les remplacer : LA MARQUE. La marque, qui dépassait le produit et le consommateur, pour les relier dans un lien immatériel et intangible ; la marque, créatrice de valeur et de lien durable, la marque, nouvel eldorado et figure christique, à prier et à entretenir

soigneusement pour assurer sa pérennité, et dont elle serait la diva ! Car toute marque a besoin de sens. Et elle s'était auto-instituée, sans rire et sans aucune compétence particulière, spécialiste du *Sens* à donner à chaque marque.

"Oui, mes amis, nous sommes des défricheurs, des pionniers, les premiers à proposer cette vision unique et nouvelle, qui met la marque au centre de toute réflexion stratégique, en invitant à réfléchir à sa signification. Notre monde a perdu ses repères. Plus que jamais, les gens ont besoin de sens, le consommateur comme le patron d'entreprise. Il faut retrouver le sens perdu qui avait été à l'origine de la création de la marque, le réactualiser et le raviver pour rassembler, inventer ensemble un nouvel idéal, un grand rêve motivant pour le futur. Et cela se fera autour des valeurs de la marque, que nous aurons la charge de fixer et d'établir de façon intangible. Quoi de plus beau, pour fédérer toutes les énergies, que de se rassembler autour de la marque, cette âme invisible qui donne vie aux produits !"

Quand elle était lancée, elle pouvait continuer des heures, d'une voix fluette qui contrastait étrangement avec l'air de visionnaire qu'elle aimait se donner, yeux brillants, cheveux frisés en bataille, fixant ses proches avec ce sourire à la fois niais et halluciné qu'ont les gourous ou les Messies s'adressant à leurs disciples ...

x

Son amie Annie l'écoutait distraitement, pensant déjà aux échéances à venir. Femme de pouvoir, elle construisait sa vie à l'image d'un plan de carrière professionnel, en ne restant pas plus d'un an ou deux chez un employeur, juste le temps de rajouter une ligne de plus à son CV, chaque fois avec un trophée supplémentaire, un titre témoignant de sa lente mais inexorable ascension sociale. Elle l'avait rejointe dans la nouvelle aventure, quittant sans regret son ancien poste, rêvant déjà aux futures responsabilités liées à sa fonction de Directrice générale. Elle était certes responsable de la marche quotidienne de la société, mais aussi de son développement.

Demain, elle s'imaginait déjà, sautant d'un avion à l'autre au-dessus des fuseaux horaires, voyageant d'une filiale à l'autre, puisque leur ambition était de devenir un acteur européen

incontournable. Elles s'étaient partagé les rôles : à Céline la prestation intellectuelle et la mission de représenter l'entreprise, à Annie le soin de la gérer au quotidien et de diriger son évolution.

Pierre, petit et trapu, les yeux écarquillés, la regardait d'un air admiratif, buvant ses paroles avec un plaisir évident. Il avait été l'un de ses anciens amis d'école, mais en ayant suivi un tout autre parcours qu'elle : ses parents étaient ouvriers à Amiens, ville où il avait passé la plus grande partie de son enfance. De santé fragile, il avait dû suivre plusieurs années de scolarité dans des établissements médicalisés. Au cours de l'un de ces séjours, il avait rencontré Céline. Ils étaient vite devenus camarades de classe. Impressionné par l'allure de cette fille de bonne famille, que ses parents venaient chercher le week-end en Jaguar, il en était tombé secrètement amoureux. Mais il n'en avait jamais parlé, gardant ce souvenir de jeunesse enfoui au fond de sa mémoire.

Dernièrement, le hasard les avait fait se rencontrer à nouveau. Il était au chômage, se remettant alors difficilement d'une histoire professionnelle douloureuse. Responsable des relations humaines et sociales d'une entreprise en difficulté, il avait en effet été séquestré plus d'une semaine par les ouvriers, avant d'être désavoué par sa direction et mis à pied. Il s'était juré de ne plus jamais retravailler dans la même fonction. Cela tombait bien : à son front têtu et volontaire, Céline avait tout de suite senti qu'il pourrait devenir un bon commercial. Il avait accepté avec enthousiasme le poste de Directeur Associé, avec intérêt sur les affaires qu'il ramènerait.

La même fonction était partagée par Paul, un grand homme sec et allongé, d'origine italienne, qui se donnait des allures d'aristocrate mondain en ne manquant pas de faire rappeler qu'il pourrait très bien se passer de travailler, ne le faisant que pour s'enrichir du contact des autres. Il discutait pour le moment à voix basse avec son voisin. Il avait longtemps joué les éminences grises d'un homme politique célèbre de gauche. Mais malgré son intelligence brillante et ses réseaux d'influence, ce dernier n'avait jamais réussi à satisfaire son ambition présidentielle, barré par le président de la République dont il était l'éternel rival malchanceux. Quand Paul avait enfin compris que son mentor, proche de la retraite, n'avait plus aucun espoir d'accéder au poste suprême, il avait été obligé

de se recaser dans la cellule de communication d'un grand groupe. Celui-là même où travaillait Annie, qui l'avait débauché dernièrement.

Pour prouver ses compétences en Direction et en Management, mais aussi plus machiavéliquement pour contrebalancer le pouvoir de Céline en s'appuyant en cas de besoin sur ses propres réseaux, Annie avait recruté d'autres relations proches. Elle avait ainsi fait venir Olivia et Etienne, un couple disjoncté de la quarantaine, elle exubérante et lui plus réservé, tous deux responsables d'une petite société d'étude qualitative susceptible de leur apporter l'éclairage nécessaire sur les perceptions du consommateur, ses motivations et ses freins à acheter un produit. Ils organisaient des réunions de groupe d'une dizaine de personnes, posant des questions tantôt profondes et générales sans rapport apparent avec le sujet, tantôt aussi farfelues que de demander de comparer le produit à un animal ou à un personnage historique, avant de se mettre à recenser de manière obsessionnelle tous les usages et circonstances de consommation du produit pour chaque participant. Eux seuls, avec les psychosociologues à leur service, étaient capables de savoir ensuite ce qu'ils pouvaient en ressortir à l'analyse.

Ils seraient difficiles à manier, se dit Annie en les observant à la dérobée. Pour le moment, ils s'étaient isolés devant le buffet, descendant méthodiquement les coupes de champagne alignées devant eux. Ils formaient un couple étrange : elle était connue pour ses sautes d'humeur fantasques et son franc parler quand elle présentait les résultats, et lui, pour ses digressions et son intérêt pour les dimensions cachées qui l'amenaient à expliquer à un client éberlué que son bain moussant renvoyait à un rite de régénérescence, son fromage blanc au lait maternel, le poisson ou les plats à 0% à l'obligation chrétienne de faire carême et à la terrible culpabilité judéo-chrétienne qui continue à faire ses ravages dans notre société, le téléphone mobile au rêve d'omniscience et d'ubiquité divine...

L'ultime carte maîtresse d'Annie était représentée par Xavier, le dirigeant de l'agence de publicité et de communication qui travaillait auparavant pour elle, et que la holding venait de racheter sur ses conseils. Ils devaient assurer non seulement le

développement et la notoriété de leur nouvelle société, mais récupérer les clients après la phase d'audit et de conseil. Telle était l'ultime partie du raisonnement de Céline et d'Annie : une fois le conseil stratégique livré au client, on lui proposerait une agence de publicité pour appliquer le plan et les grandes décisions issues du dossier. L'agence, à son tour, ferait travailler les multiples autres sociétés du groupe qui avait racheté Céline, toutes spécialisées en promotions, en envoi de courrier et de coupons personnalisés, -tout ce qu'on appelait, de manière snob et en se gargarisant de mots anglais qu'on savait à peine prononcer, le CRM, le "Consumer Relationship Management".

Ainsi la boucle serait-elle brillamment bouclée, avait argumenté Annie pour démontrer l'intérêt du rachat de l'agence de communication: le nouveau cabinet allait partir à la pêche de nouveaux clients, dans des domaines stratégiques qui échappaient totalement aux compétences pointues de la holding, pour ramener finalement le gibier vers les petites agences spécialisées du groupe, en y essaimant de nouveaux budgets !

Le rachat avait sorti l'agence d'une longue période de déprime et de déficit budgétaire. Xavier, un homme qui arrivait à l'âge fatidique des cinquante ans après lequel on se dit que vous n'êtes plus bon pour saisir les modes et tendances des nouvelles générations, savourait sa renaissance, caressant le rêve de redevenir un acteur incontournable sur la scène de la publicité. Quelle revanche, pour ce personnage qu'on commençait à éviter dans les salons professionnels en le traitant d'has been, et en se moquant de ses costumes étriqués, de ses chemises blanches et cravates qu'il se faisait un point d'honneur d'assortir de manière trop parfaite ! D'autant que, pour le moment, il n'avait jamais dessiné que des emballages. Mais cela, il s'était gardé de le mentionner au moment du rachat, se présentant sans vergogne comme un concepteur "haut de gamme", spécialiste des grandes marques de renom. La publicité n'est-elle pas l'art de vendre ce qu'on n'a pas, à des gens qui ont envie d'avoir ce qui leur manque ?

x

L'équipe, réunie au grand complet, s'était ainsi soudée de bric et de broc, en puisant dans les relations et les connaissances de

chacun. On avait beau être au cœur du système, dans les disciplines les plus sophistiquées du Marketing, on était toujours entre bande de copains ; ou plutôt, entre gens du même monde, appartenant aux mêmes réseaux et sortant des mêmes écoles de commerce.

Le monde était petit, se disait Etienne observant les signes de politesse et de connivence échangés –petit comme la France, ce vieux pays dont les élites continuaient à se coopter comme des notables de province : un coup pour toi, un coup pour moi ; viens avec moi cette fois-ci, la fois prochaine tu me renverras l'ascenseur.

Il avait bel air, le discours sur le libéralisme, la nouvelle concurrence mondiale, la libre entreprise, l'égalité des chances et la possibilité, pour n'importe qui, de réussir du moment qu'il faisait preuve de volonté et d'initiative ! Tout cela, c'était pour la galerie et les médias, pour ne pas désespérer Billancourt, pour maintenir l'illusion -et surtout pour culpabiliser les petits, en leur faisant comprendre que s'ils n'ont pas réussi et ne font pas partie des élus, ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-même...

"Et maintenant, il est temps de vous révéler le nom de notre nouvelle Société..."

Céline marqua un temps d'arrêt. Puis, dans une envolée de froufrous soyeux et de bijoux coûteux, elle annonça, l'œil pétillant :

"Elle s'appellera... BRANLEBAS DE COMBAT!"

Elle jouit du moment de surprise créé par la dénomination choisie. Puis, très vite, elle reprit la parole, pour éviter des réactions négatives. "J'ai volontairement choisi un nom percutant, pour signifier l'urgence de se mobiliser, tous, au service de cette nouvelle cause : chaque marque doit se mettre en marche, en quête de sens, de cette signification qui va la sauver et lui permettre de se maintenir à travers le temps ! Il faut faire comprendre à nos futurs clients que tout le monde doit descendre sur le pont et retrousser ses manches, eux comme nous, et que.."

La sonnerie de son téléphone l'interrompt. Elle le sortit rapidement de son sac, regarda le numéro de son interlocuteur s'afficher, et décida de lui répondre sur-le-champ, quitte à

interrompre son discours. Car un outil à l'apparence aussi démocratique qu'un mobile représente, encore de nos jours, un emblème statutaire de pouvoir : dans une assemblée professionnelle, la majorité des participants doit impérativement l'éteindre au risque, s'ils l'oublient, de se faire toiser d'un air irrité par leurs supérieurs.

Certains personnages sont en revanche suffisamment importants pour avoir le droit de le mettre en mode silencieux, vérifiant en temps réel les messages reçus, quitte à sortir discrètement de la salle afin d'y répondre : en contrepartie de leur salaire et de leurs responsabilités, ils sont en effet obligés d'être disponibles à tout moment, tenus en état de dépendance permanente par ce lien invisible.

Enfin, il y a les chefs. Eux, ils peuvent continuer à mener leurs affaires tout en vous faisant la grâce de leur présence. Ils peuvent, à n'importe quel moment, sortir d'un coup de baguette magique de la situation dans laquelle ils se trouvent, échapper au moment présent, en décidant ou non de répondre à une communication imprévue. Le pouvoir de dire oui, le pouvoir de dire non, comme s'en était enorgueilli jadis de manière cynique une banque d'état ; le pouvoir de trancher, d'impressionner. Manière discrète de rappeler à votre auditoire qu'il y a toujours quelqu'un de plus important que vous, ou un sujet plus urgent, qui passe en priorité...

Elle raccrocha brièvement, avec une petite moue contrariée. C'était Léon, le président de la holding, qui venait de l'appeler, pour lui dire que son Business Plan et son budget avaient été approuvés par le Directoire. A condition toutefois de dégager une marge nette de 25%, pour un chiffre d'affaire qui devrait être doublé par rapport à l'année précédente. Les investisseurs ne sont pas des enfants de cœur: ils rachètent des sociétés pour qu'elles dégagent des bénéfices leur permettant de rentrer rapidement dans leurs frais. Les budgets prévisionnels et les ratios de rentabilité sont leur arme, la nouvelle épée de Damoclès qui pèse au-dessus de la tête des Dirigeants qu'ils nomment et tiennent en même temps en laisse.

Elle savait le pari ambitieux, presque irréaliste. C'est pourquoi elle décida de n'en rien dire à ses associés : il serait toujours temps

d'en parler par la suite. Il ne fallait pas gâcher la petite fête qu'elle avait organisée, ni ternir sa gloire du moment.

Malgré tout, la nouvelle la taraudait. Alors qu'elle reprenait sa coupe de champagne pour finir son discours et trinquer avec ses futurs associés, le verre lui échappa des mains, et se brisa à ses pieds. Un murmure de surprise traversa l'assistance :

"oh !... c'est pas vrai... zut!"

Un moment décontenancée, Céline reprit vite la situation en main : elle emprunta la coupe à demi pleine d'Annie qui était à ses côtés, y plongea son doigt, le mouilla, puis fit perler délicatement les gouttes qui y étaient restées accrochées, au creux de son cou.

"Il paraît que c'est un signe de chance et de succès. Alors, à notre entreprise !"

Comme pour se venger de l'affront subi, elle le vida d'une traite, avant de prendre une autre coupe, amenée aussitôt par un serveur empressé.

« Santé ! »

Elle trinquait, sans un regard pour son amie Annie, qui dut se rendre au bar pour prendre une nouvelle coupe...



## Chapitre 2 : L'essor et les premières difficultés

Depuis six mois, la société était installée dans de nouveaux locaux prestigieux, situés en plein cœur de Paris. Chacun exploitait méthodiquement son carnet d'adresse, meilleure manière de décrocher de nouveaux contrats.

Tandis qu'Annie s'occupait du suivi des dossiers en cours, Céline portait la bonne parole auprès des prospects et des clients potentiels. Aujourd'hui, elle avait deux rendez-vous, d'abord le matin chez le numéro un de l'agroalimentaire en France, ensuite chez son concurrent au cours de l'après-midi. Ils étaient en guerre ouverte l'un contre l'autre, ce qui impliquait déontologiquement de ne pouvoir travailler simultanément pour eux. Mais les affaires imposent si facilement une entorse à la morale : il suffit de se dire que les dossiers ne portent pas tout à fait sur le même sujet, en priant que personne n'en sache rien. Après tout, d'après des rumeurs malveillantes, les fondateurs de la holding qui les avait rachetés dernièrement, avaient dû leur succès fulgurant à leur discrétion exemplaire, mettant au point un système de promotion révolutionnaire pour une enseigne de la grande distribution, avant de monnayer en douce ce nouveau savoir-faire à ses concurrents, mais sous un autre nom de filiale. Sans que personne ne découvre jamais rien...

x

Etienne et Olivia devaient la rejoindre pour présenter les résultats de la dernière étude réalisée auprès de consommateurs. Ils formaient un couple très différent, presque antagoniste : il était comme d'habitude mal habillé, avec un costume fripé et une chemise non repassée lui donnant un faux air d'intellectuel négligent, ce que renforçait sa vieille sacoche ventrue de médecin dont il ne se débarrassait jamais, alors que sa compagne était élégamment vêtue d'une robe ample en soie légère, portant un sac souple en cuir rouge de Cordoue. Comme d'habitude, ils étaient arrivés les premiers et ils l'attendaient. Elle s'arrangeait toujours

pour arriver en retard, histoire de se faire désirer et de souligner son importance statutaire.

Tandis que la réceptionniste préparait le badge magnétique désormais indispensable pour tout visiteur extérieur, Etienne faisait part à sa compagne, à voix basse, de ses réflexions.

« Quand tu vois tout ce qu'on nous demande pour nous donner le droit d' entrer, tu t'aperçois que pénétrer dans le hall d'un siège social est devenu, de nos jours, aussi compliqué que s'introduire dans une place forte du moyen âge... Te rends-tu compte de toutes les barrières que, nous, pauvres Don Quichotte modernes, nous sommes obligés d'affronter successivement ? Il faut déjà montrer patte blanche et se référer à l'interphone à un protecteur local travaillant dans la place forte pour accéder à l'intérieur de l'enceinte ; puis, demander une autorisation de parking, se rendre à l'accueil où a lieu un nouvel interrogatoire. Il faut encore fournir une carte d'identité et la laisser à la réception, au déni de la loi qui n'autorise de tels contrôles qu'aux forces de l'ordre ! N'est-ce pas révoltant ? ».

Olivia ne répondit pas. Elle avait mal dormi, elle était fatiguée, et le trouvait ennuyeux. Il interpréta son silence comme une invitation à continuer :

« Oui, les entreprises sont des zones privilégiées de non droit, répondant de manière inversée mais parfaitement symétrique, au non-droit des banlieues et des exclus : elles ont toute liberté pour régenter comme bon leur semble la vie sociale de leurs employés... Bien sûr, me diras-tu, ce n'est pas le règne de l'arbitraire, puisqu'il y a une Direction des Relations humaines et des règles précises de bonne conduite ! Mais la DRH est là pour faire bonne mesure, pour rassurer tout le monde sur le fait que, grosso modo, les us et coutumes quotidiennes de l'entreprise ne contredisent pas le Droit Social Général, les syndicats veillant à grappiller quelques avantages acquis en échange d'une acceptation tacite des règlements internes. »

« Crois-moi, l'embrigadement de l'école n'est rien par rapport au système de sujétion que les entreprises imposent à ces nouveaux courtisans que sont leurs fournisseurs et sous-traitants, ni par

rapport au système de servitude volontaire qu'elles développent avec leurs salariés, ces nouveaux serfs corvéables à merci... »

Olivia commençait à en avoir assez. Elle décida de le contrer, en faisant appel à d'autres analogies piochées, elles aussi, dans le passé:

« Je ne suis pas vraiment d'accord avec toi. S'il faut chercher des modèles dans l'histoire pour mieux comprendre la vie des entreprises actuelles, je serais quant à moi plus tentée par le modèle des monastères. Ceux qui y travaillent doivent accepter inconditionnellement les règles de l'Ordre, renoncer à leur nature spontanée pour s'habituer à l'obéissance et à l'humilité. Ils doivent veiller à ne pas enfreindre les préséances imposées par la hiérarchie, ils sont supposés faire abstinence et ne répondre à aucune tentation charnelle dans leur cadre de travail. »

« Sans parler du credo de valeurs qu'ils sont sommés de croire et d'intégrer dans leur vie, ou encore de ces grandes messes qui ponctuent cycliquement leur vie collective, avec ses examens de consciences hebdomadaires, ses séminaires ou retraites à la campagne ! Jusqu'aux départements de communication interne, ces scriptorium contemporains où s'élaborent religieusement les chartes et documents sacrés de l'entreprise, enluminés sur PowerPoint. Leur présentation solennelle, en petit comité restreint ou en séminaire élargi, ne te rappelle-t-elle pas les Chapitres, ces lectures conventuelles qui rythmaient la vie du couvent ? »

Etienne ne répondit pas. Après tout, la métaphore se défendait, et le principal était de prendre conscience des archaïsmes moyenâgeux qui se cachent derrière les oripeaux de la vie moderne. L'homo modernus n'est qu'un manant qui s'ignore, un vilain qui n'est même plus conscient de ses chaînes et des maîtres qui le manipulent.

Ils badgèrent et passèrent à travers l'un de ces portillons électroniques qui enregistre automatiquement l'endroit où vous vous rendez, combien de temps vous restez avec vos interlocuteurs, l'heure de votre sortie. Avec de tels moyens de surveillance, on sera prochainement capable de savoir dans quels autres endroits vous vous serez rendus sans autorisation, toilettes et distributeur de boisson inclus.

Oui, demain, se dit-il avec amusement, Big Brother électronique saura enfin calculer le temps non rentable perdu par chacun, à errer dans les couloirs, à fumer ou boire un café, à converser inutilement. Il pourra même établir le nombre de minutes que ses employés passent à déféquer. Il en sortira un temps moyen optimum que chacun devra respecter, avec indication du trajet le plus court à emprunter et de la plage horaire qui lui aura été réservée comme étant statistiquement la plus adéquate. Le système sera alors capable de se connecter directement, dans le restaurant d'entreprise, au menu choisi par chacun, pour prédire le temps moyen de digestion résultant des diverses combinaisons de plat possibles, ce qui lui permettra enfin d'élaborer des menus scientifiquement établis pour produire la digestion la plus lente, donc le moins de pause ou de temps inutilement gaspillé ! Ainsi, même les besoins dits « naturels », qui représentent un gaspillage de temps considérable si on les ramène à l'échelle d'une vie entière, seront à leur tour rationalisés !

« Pourquoi ris-tu ? ... Tiens, la voilà ! » l'interrompt Olivia en le poussant du coude et en cachant mal son impatience.

« Bonjour les amis, on n'attend plus que moi ? » leur dit-elle avec un sourire ingénu.

x

En prenant l'ascenseur, ce phallique élévateur orgasmatique créé pour amener les hommes au septième ciel en un clin d'œil, Céline ne pouvait s'empêcher de ressentir une jouissance secrète. Elle ressentait de la fierté à pénétrer dans le « sein » des saints, d'autant qu'ils avaient rendez-vous au vingt deuxième et dernier étage, celui des dirigeants, qui ont encore besoin de ce subterfuge enfantin pour signifier l'éminence de leur place, au-dessus de toutes les autres.

Elle entra d'un pas ferme et décidé dans la salle de réunion où l'attendaient le bras droit du Président, le Président, sa Directrice Marketing, le responsable des marques et le Directeur de la communication. Elle se remémora mentalement les petites fiches établies par sa stagiaire pour préparer le rendez-vous. Il fallait éviter d'affronter le Directeur de la communication : face à l'arrivée d'un cabinet proposant un audit pour redéfinir les

objectifs stratégiques de l'entreprise, il se sentirait fatalement menacé dans ses prérogatives internes. Par contre, elle devait particulièrement soigner le bras droit du président, une connaissance personnelle de son Directeur associé, grâce auquel ils avaient déjà signé un premier contrat d'étude. Elle lui adressa donc un sourire appuyé en lui serrant la main :

« Ravie de vous rencontrer, Paul m'a demandé de vous transmettre son bonjour ».

Elle adressa un vague sourire de politesse à la Directrice Marketing. Selon ses fiches, c'était une quantité négligeable, nommée à cette fonction uniquement parce qu'elle avait eu une histoire sentimentale avec l'un des dirigeants qui l'avait nommée là. Tout le monde dans l'entreprise le savait ; il était donc inutile de prendre des gants ou de perdre du temps avec elle.

Elle laissa Etienne et Olivia présenter les résultats de leur étude, puis elle se leva. C'était à son tour de prendre la parole. Elle sentit une poussée d'adrénaline lui traverser le corps : elle devait se surpasser, les séduire et les convaincre de l'urgence qu'il y avait à faire suivre ce premier bilan, par une véritable phase de conseil.

Elle avait demandé qu'on lui prépare un dossier solide, afin de montrer, chiffres et statistiques à l'appui sur les cinq dernières années, que la menace constituée par le principal concurrent et par la Grande Distribution devenait plus inquiétante que jamais, rognant leur position de leader.

Rien de tel qu'une bonne petite peur, et la perspective de devoir avouer aux actionnaires qu'on a perdu sa première place, pour arriver à percer la cuirasse d'indifférence et d'ennui que ressent tout dirigeant face à un nième solliciteur....

x

En ressortant de la réunion, une heure plus tard, Céline était aux anges. Une fois dehors, elle prit Etienne par la taille, avec enthousiasme, ce qui lui valut un regard lourd de suspicion et de reproches silencieux de la part de Olivia.

« Bon, ça s'est très bien passé ! Vous avez commencé à les déstabiliser avec les résultats de votre étude qui montraient que leur image était vieillissante, je les ai achevés avec mes chiffres montrant l'essor de la concurrence ! Le poisson est ferré, tu as vu

comment la perspective de perdre leur leadership leur a fait peur ? A mon avis, au prochain rendez-vous, ils seront prêts à signer pour un nouveau contrat ! ... »

Comme ils ne répondaient pas, elle poursuivit :

« La Directrice Marketing était vraiment une imbécile, elle ne l'a ouvert qu'une fois, pour dire une énormité que personne n'a relevée. Alors que le bras droit, et même le président, je te les ai enrobés ! Eux, au moins, sont intelligents, et comprennent les enjeux ! »

Etienne n'écoutait qu'à moitié, gêné par ce manichéisme simplificateur qui invite à classer tout être en deux catégories : sont intelligents ceux qui sont d'accord avec vous, attardés ceux qui s'opposent à vos projets. Encore naïf, il n'arrivait pas à se convaincre que tout est uniquement affaire de relation et de persuasion personnelle, et qu'il suffit de savoir jouer les bonnes cartes, de manipuler les autres à bon escient pour l'emporter, indépendamment du contenu de ce qu'on dit.

« Bon, c'est dans le tube, ça va encore faire 100.000 euros de plus ! Je suis en retard, je file à mon rendez-vous avec Annie ! »

Elle s'engouffra dans sa voiture, sans prendre le temps de leur dire au revoir, trop heureuse de jouer les femmes d'affaire pressées, à l'emploi du temps surchargé. Non seulement elle leur avait donné une magistrale leçon de ses capacités, se dit-elle avec un sourire d'autosatisfaction, mais pour le moment elle avait ramené le plus gros chiffre d'affaire à la société. Elle était la meilleure, elle n'en avait jamais douté !

x

Elle avait donné rendez-vous à son amie Annie dans un endroit inattendu, à la fois charmant et désuet. Comme deux vieilles dames de la bonne société, elles prenaient leur thé chez Angéline, sous les arcanes qui bornent les quais de Paris.

Annie la mettait au courant du dernier rendez-vous de prospection auquel elle s'était rendue le matin même.

« ...donc, je crois que c'est une touche sérieuse » était en train de conclure Annie, relatant son dernier rendez-vous.

« Tu es merveilleuse ! Je n'en ai jamais douté, à nous deux nous allons faire du bon travail ! » murmura Céline avec un air enjôleur, sa main venant prendre celle de son amie et la serrer en un geste de connivence, avant de glisser tendrement le long de l'avant bras, puis de revenir sagement se poser sur la table.

« Tu me connais, j'aime les paris insensés, c'est ce qui m'excite le plus, ce qui me procure le plaisir de vivre. On s'est embarqué dans une folle aventure avec notre discours sur la Marque et nos objectifs de progression. Or, contrairement à ce qu'auraient pu nous prédire des oiseaux de mauvais augure, ça marche, nous enclenchons chaque semaine de nouveaux contrats, ne trouves-tu pas que c'est fou, tout ça ? » lui avoua Céline sur le ton de la confiance intime, voix basse et tête rapprochée d'elle.

« A propos, où en es-tu, avec ton mari et avec Raphaël, je crois qu'il s'appelait comme ça, non, la dernière fois ? » lui demanda Annie qui connaissait le besoin pervers de Céline de trouver partout de nouvelles sources d'excitation, dans le travail comme en amour. Son amie aimait se mettre en danger et se retrouver dans des situations impossibles, trompant depuis longtemps son mari, banquier d'affaire dont elle tirait son carnet d'adresses mais avec qui elle n'avait plus que des relations de convenance. Elle lui préférait des amants qu'elle allait draguer dans des bars de nuit plus ou moins glauques, car elle pouvait avec eux assouvir des penchants pervers, à la limite de la nymphomanie.

Un soupçon de contrariété passa sur son visage à l'évocation de son mari, puis elle décida de pouffer de rire.

« Ne m'en parles pas ! Tu sais bien que nous sommes tous deux en phase de divorce depuis peu, je crois que c'est désormais la seule solution. Il faut t'avouer que je ne rentre pas souvent au domicile conjugal, comme on dit ! Mais mon Raphaël est trop bon : tu verrais son membre... et en plus il m'a amené deux nouveaux amis qui m'ont l'air fort sympathiques, eux aussi ! » conclut-elle avec gourmandise.

Elle rit encore, sans finir sa phrase. Puis, tout aussi soudainement, elle redevint sérieuse, presque méfiante.

« Ma secrétaire m'a dit que tu avais rendez-vous demain avec l'un des actionnaires de la holding, tu ne me l'avais pas dit... Pourquoi cette réunion? »

Annie sentit le bref mouvement d'humeur de son amie. Elle lui répondit avec douceur, pour la rassérer :

« Après *le board* de vendredi dernier, René m'a demandé de venir le voir en particulier, il voulait connaître mon point de vue sur notre métier, les orientations que j'imaginai pour le futur. Rassure-toi, nous en avons déjà tellement parlé ensemble, qu'il entendra de ma bouche le même son de cloche que de la tienne ! »

*Le board*, c'était la réunion rituelle à laquelle la holding convoquait hebdomadairement le responsable de chacune de ses filiales pour faire le point sur le chiffre d'affaire, la facturation, les frais engagés, le rendement et le ratio de bénéfices attendu. Tout y était compté et contrôlé, comme chez l'épicier du coin, chaque responsable de filiale devant être capable, si on le lui demandait, de rendre compte du temps passé par chaque employé sur chaque dossier. On appelait cela la comptabilité analytique, ce nouveau Moloch qui découpe l'existence humaine en tranches horaires, en pèse et soupèse chaque quart, en le traduisant en chiffre d'affaire et en coût de revient avant de tirer l'oracle informatique pour savoir si, en définitive on gardera l'employé, si on le pressurera un peu plus pour le rendre rentable et conforme aux objectifs, ou si en désespoir de cause on le jettera dehors, où il rejoindra la cohorte des sans-emploi, dans l'enfer silencieux et honteux du chômage.

Céline s'était toujours sentie trop artiste et trop femme du monde pour accepter de se soumettre à ces calculs d'apothicaire sur le dos des personnes qu'elle avait engagé dans son équipe. Trop trivial pour elle, qui n'avait besoin que de briller ! Elle avait accepté avec reconnaissance qu'Annie s'occupe de cette tâche ingrate : n'était-ce pas de son ressort, en tant que Directrice générale ?

Mais en même temps, au fil des réunions qui se déroulaient en dehors de sa présence, elle sentait bien que quelque chose lui échappait, car c'était là que les décisions importantes se prenaient. Sans se l'avouer encore vraiment, elle commençait à se demander

si son amie n'en profitait pas pour prendre un peu trop de place, pour jouer son jeu personnel. Pourquoi, lors de sa dernière entrevue avec le patron de la holding qui l'avait rachetée, ce dernier n'avait-il cessé de lui parler d'Annie, vantant ses mérites et ses capacités de gestionnaire ?

Sentant la méfiance de son amie, Annie se hâta de la flatter :

«... La dernière fois que je l'ai vu, il m'a encore parlé de l'impression que tu avais faite au directeur de BRS que vous avez rencontré ensemble. Si tu veux que je te dise, tes relations avec les grands couturiers et les marques de luxe le snobent ! »

Le sourire réapparut sur le visage de Céline qui, fantasque, pouvait changer d'humeur en quelques secondes.

« Je ne sais plus si je te l'ai dit, mais notre prochain séminaire interne, nous allons l'organiser dans un Top Castel, c'est LA chaîne de prestige pour les incentive et les manifestations professionnelles, avec piscine, sauna, hammam, tir à l'arc et tout ce que tu veux pour te remettre en forme. En plus, c'est open bar, chacun se sert et boit ce qu'il veut. On va être comme des rois... ou plutôt, comme des reines ! » pouffa-t-elle.

x

Rayonnante au sein de sa cour, Céline avait ouvert le séminaire en jouant son grand numéro, parlant sans notes. Elle tenait son auditoire sous son charme, telle une grande prêtresse célébrant une messe mystérieuse. Ses fidèles employés l'écoutaient comme, jadis, on attendait avec anxiété la communication de l'oracle émis par la Pythie, seule capable de pressentir les frémissements du Destin.

La journée avait ensuite été plus austère. Céline s'éclipsant discrètement, Annie avait repris la main. Elle avait proposé de faire le point sur les méthodes du cabinet afin d'arriver, enfin, à unifier leurs diverses expériences en une seule grille ou matrice méthodologique.

Etienne n'avait pu s'empêcher de bailler en écoutant les participants s'exprimer à tour de rôle. Il savait que le rêve des consultants fraîchement issus d'écoles de commerce ou d'ingénieurs, était de partir à la conquête du monde avec un modèle unique d'approche et de résolution des problèmes, qu'ils

n'auraient plus ensuite qu'à appliquer paresseusement à leurs clients. Il était intervenu une fois pour les mettre en garde, en leur rappelant ironiquement que l'être humain ne pouvait pas plus se modéliser qu'une entreprise ; puis, il s'était tu, estimant inutile d'essayer de les convaincre. Olivia avait repris le flambeau. Elle s'était moquée de leurs projets, prenant un malin plaisir à dénoncer leur aspect irréaliste. Jusqu'à ce qu'excédée, Annie rappelle le couple à l'ordre, et qu'ils se taisent, l'air renfrogné. Ils semblaient avoir oublié que l'échange d'opinion n'a cours en entreprise, que dans la limite de la hiérarchie et de la soumission à l'autorité supérieure, laquelle a toujours raison...

A l'exception de cette altercation, le séminaire avait ensuite été plus conventionnel, permettant de faire le point sur les comptes de la société après neuf mois d'existence. Le chiffre d'affaire était impressionnant et avait bondi par rapport à l'année précédente, mais toutefois pas suffisamment par rapport aux objectifs ambitieux fixés par les actionnaires à Céline. A cela, il existait bien évidemment une raison, avait accusé Annie qui avait trouvé, comme tout dirigeant face à une difficulté, le bouc émissaire sur lequel se défaire au moment voulu. Elle avait ainsi expliqué, en l'absence de l'intéressé qui n'avait pas été convié aux festivités, que la faute en revenait à Bernard et à son vague institut de formation, racheté en même temps que l'agence de publicité. Il n'arrivait pas à tenir les objectifs promis, mettant en danger du même coup l'ensemble de l'édifice. Annie en avait rajouté, doutant en public des capacités de Bernard, trop falot et trop perdu dans ses considérations universitaires pour être un «gagnant».

Tout le monde s'était senti rassuré et avait à nouveau serré les rangs, lorsque Annie avait conclu en disant qu'un sérieux coup de semonce allait lui être adressé par la holding. Il était sommé d'améliorer ses résultats et de se soumettre aux exigences des consultants, plus compétents et plus performants.

Elle avait également annoncé qu'en tant que Directeur Général, elle avait écrit un nouveau règlement interne ainsi qu'une charte de valeurs supposée s'appliquer à l'ensemble des employés. Gestionnaire invétérée, elle avait également élaboré une nouvelle grille de décompte du temps de chacun, plus opérationnelle que l'ancienne. Les procédures allaient devenir plus strictes, ce qui

était logique puisqu'ils acquéraient désormais une taille critique exigeant une rationalisation de leurs activités. Bien entendu, elle avait l'aval et l'appui de la holding et des actionnaires pour ces décisions, avait-elle ajouté incidemment afin d'éviter toute contestation interne.

Elle avait clôturé la journée en repassant la parole à Céline, qui saisit l'occasion pour communiquer à nouveau sa « vision » de la Marque.

En l'écoutant et en repensant à sa journée, Annie ne pouvait s'empêcher de ressentir de la fierté, jouissant intérieurement du pouvoir dont elle venait, une fois de plus, de faire preuve. Elle s'était affirmée comme un vrai chef. C'était sa journée, son séminaire, la reconnaissance de son aptitude à diriger une équipe.

Même au board, se dit-elle, on appréciait de plus en plus son caractère rationnel et son sens de l'organisation. Sa parfaite connaissance de la gestion rassurait les actionnaires, parfois déroutés par l'aspect exubérant et par les intuitions souvent fantasques de Céline. Progressivement, tout le monde se rendrait compte qu'elle avait l'étoffe d'être un vrai chef. Peut-être le seul véritable capitaine capable de mener la barque à bon port...

x

Le dîner venait de prendre fin. Les participants passèrent dans l'un des salons d'apparat réservé à la société. Un bar y avait été aménagé, non loin du billard, du côté de l'immense bibliothèque emplie de livres reliés que nul ne regardait jamais. Le centre de la salle, très spacieuse, avait été vidé pour permettre d'y tenir salon ou de danser.

Les soirées de séminaire professionnel ont cela d'amusant, se dit Etienne, qu'elles révèlent les statuts et rôles de chacun, sans jamais enfreindre les règles hiérarchiques implicites. Ainsi, au centre du grand salon, proches du feu de cheminée, se tenaient les Dirigeants, Céline et Annie d'une part, Paul et Pierre les Directeurs associés d'autre part. Les employés, tels d'antiques vassaux, tournaient autour, passaient de l'un à l'autre pour faire acte d'allégeance symbolique, parler de tout et de rien, en profitant éventuellement pour déposer leurs doléances, sans

jamais oublier de dire tout le bien qu'ils ressentiaient d'avoir été conviés à cet évènement.

Dans la procession de bal qui allait suivre pendant toute la soirée, Etienne s'amusa à remarquer les entrées successives. Ce fut d'abord la cohorte indistincte des trois consultantes autoproclamées « sénior » après six mois d'ancienneté, jeunes filles issues des écoles de commerce, recrutées autant pour leur niveau d'étude que pour leur physique et leur aspect politiquement correct, parfaitement lisse. Elles rédigeaient les documents et préconisations que les Directeurs associés présenteraient ensuite aux clients en les corrigeant, souvent sans rien connaître au dossier, juste pour légitimer leur intervention. Accompagnées du jeune consultant écologiste aux dents longues qui les avait rejointes plus récemment, elles virevoltaient, papotant sans fin et tournant autour de leurs mentors, tels des courtisans voulant plaire au prince qui les envoie au front.

Les consultants junior et les stagiaires, petites mains des précédents, n'avaient accès aux Princes que pour de courts échanges. Ils en étaient réduits à tenir conversation avec les séniors dont ils dépendaient hiérarchiquement, trop heureux d'avoir, à leur tour, leur mini-cour. L'un des grands jeux de ces séminaires, forme moderne du bizutage, consistait à s'occuper du plus jeune stagiaire et à l'enivrer sans qu'il s'en aperçoive, jusqu'à ce qu'il en tombe malade au point de ne pouvoir se présenter le lendemain.

A l'extérieur de ce premier cercle du bal, hésitants et mal à l'aise comme des électrons erratiques ne sachant à quel atome s'accrocher, la secrétaire, mais aussi le contrôleur de gestion assisté d'une jeune fille insipide comme les aiment les comptables. Ils étaient gauches et empruntés, ne sachant trop à qui parler. Leurs deux salaires payés par la holding qui s'assurait ainsi de leur obéissance, ils étaient toujours pris en tenaille entre les intérêts du groupe, et ceux de la société.

Olivia, trop indépendante pour faire la cour, s'était isolée pour converser en aparté avec Matt. Elle-même peintre amateur pendant son temps libre, elle était attirée par son parcours atypique : c'était un artiste raté sur le retour, un dandy impressionniste qui n'avait jamais réussi à s'imposer auparavant

comme créatif dans une agence de publicité : sa réputation de paresseux et d'ancien alcoolique lui collait en effet à la peau, et avait découragé jusque là ses possibles employeurs. Ancien ami de Céline, peut-être même ancien amant, lui-même ne savait pas trop tant ses nuits étaient embrumées par l'alcool et par la coke, il avait réussi à se faire nommer pompeusement Directeur Artistique de « Branle-Bas de combat ». Toutefois, conscient de ses limites, il avait trouvé la formule idéale, se contentant de préconiser les grands principes théoriques et coloriels appelés *Guidelines*, que devraient suivre par la suite les agences de publicité et de communication travaillant pour son client, sans se mouiller jusqu'à leur application concrète..

« Et maintenant, dansons ! »

Sentant que les conversations commençaient à tourner en rond, Paul avait pris l'initiative de pousser le son de la chaîne à fond, en programmant ses propres CD, un pot pourri des succès des dernières années sur lesquels on pouvait danser facilement.

Chacun se mit à onduler et à danser mollement, veillant à ne pas trop se laisser aller. Seule Olivia, impulsive et fêtarde, en profita pour dépenser son trop plein d'énergie sans prêter attention aux conventions, se lançant dans des danses endiablées dans lesquelles elle réussissait parfois à entraîner l'un des assistants qui avait ainsi l'impression délicieuse de s'être encanaillé. Peu lui importait : du moment qu'elle pouvait se défouler en toute liberté !

x

Minuit avait passé, la boisson avait coulé à flot.

Une heure, puis deux heures avaient encore passées.

Seuls Paul, Pierre et Olivia restaient toujours en scène, avec des verres qui n'arrêtaient pas de se remplir pour se vider tout aussi vite, au milieu d'éclats de rire de plus en plus embués par l'alcool.

Les autres avaient rejoint leur chambre, car demain il faudrait être en forme pour la suite du séminaire.

Céline, telle une reine, avait épié tout ce qui se passait, puis reçu les bonsoirs respectueux de chacun. Elle se dirigea discrètement en direction du hammam vers lequel elle avait vu son amie Annie se diriger.

Cette dernière profitait enfin d'un moment de repos, laissant vagabonder ses pensées les plus secrètes. Après avoir revu mentalement son animation de la journée, elle repensait maintenant à la dernière assemblée d'actionnaires de la veille. Elle y avait réalisé une prestation brillante, elle les avait séduit en présentant un plan de développement sur cinq ans incluant un déploiement international dans plusieurs pays européens. Certes, elle avait bien senti que son amie Céline prenait ombrage de son succès, mais c'était un mouvement d'humeur, un caprice d'enfant gâté, s'était-elle dit. Et puis, après tout, si les choses devaient s'aggraver, les actionnaires choisiraient...

Secrètement, elle se mit à rêver au jour où elle serait seule aux commandes. Ce serait l'apothéose de son plan de carrière : elle avait commencé comme chef produit, puis Directrice Marketing, Directeur Marketing international, Directeur Général. Toujours à l'affût d'une nouvelle responsabilité, elle se voyait enfin susceptible d'accéder au saint des saints, le poste de Pdg. Elle disposerait alors de tous les pouvoirs sur le destin d'une entreprise et de ses salariés. Elle en avait toujours secrètement rêvé, anticipant à l'avance la jouissance d'accéder au rang de Maître du monde, de devenir l'un de ces nouveaux seigneurs ayant pouvoir de vie ou de mort sur le destin de ses collaborateurs. Enfin, elle pourrait déployer l'étendue de son talent, et donner la preuve de ses capacités ! Elle revit son père, cet être lointain et souvent absent, obsédé par son travail, dont elle cherchait, petite fille, à capter désespérément à capter l'attention. C'était pour lui qu'elle avait été première de la classe, qu'elle s'était toujours battue pour être la meilleure. Alors, oui, il serait fier d'elle !

Perdue dans ses songes intérieurs, elle ne vit pas son amie pénétrer dans le hammam. Céline se déshabilla discrètement et nue, une serviette fournie par le Château posée négligemment sur l'épaule, elle poussa la porte.

« Hello ! »

Elle reconnut, à travers la brume du hammam, son amie Annie, nue et sans défense. Pendant un bref moment, Céline sentit une vague irraisonnée de haine et de violence la submerger. Elle eut envie de se jeter sur elle, de profiter de l'occasion pour se venger sur elle. C'était trop injuste : elle lui avait fait confiance, elle

l'avait invitée à la rejoindre dans son aventure, et voilà qu'elle prenait trop de place, qu'elle se mettait à lui porter ombrage ! Au point qu'elle ne se reconnaissait plus dans sa manière de gérer et de diriger la société. Elle avait même l'impression, parfois, de travailler pour une entreprise qui n'était plus la sienne ! Annie l'avait trahie, elle aurait mérité qu'elle l'étrangle.

« Céline ! rejoins moi, cela fait tant de bien ! ... » , dit Annie, qui sursauta et reprit vite ses esprits.

La pulsion meurtrière de Céline disparut aussi vite qu'elle s'était manifestée. Mais le problème demeurait entier, se dit-elle intérieurement, en s'approchant, décontenancée, de celle qui avait été si longtemps son amie, et qui représentait maintenant un danger pour elle. Que pouvait-elle faire, comment pouvait-elle agir ?

Alors, elle fit la seule chose qu'elle savait faire. Si elle pouvait manipuler les hommes, les charmer et les maintenir en son pouvoir grâce à sa séduction, pourquoi ne pourrait-elle pas le faire avec son amie, pour la ramener en son pouvoir ?

« Tu as eu raison de venir là, c'est tellement important de avoir se détendre ! » murmura-t-elle de sa voix charmeuse en s'approchant d'Annie et en s'asseyant derrière elle, en collant subrepticement le bout ses seins nus contre son dos.

« Là, détends-toi, lâisses-toi aller », dit elle avec cette voix rauque qui trahissait chez elle la montée du désir. Car elle ne trichait pas, elle avait vraiment envie d'une femme, de cette femme, de son amie qui, sinon allait lui échapper à jamais...

Lorsqu'elle se mit à caresser le cou d'Annie, puis à descendre vers sa poitrine, cette dernière eut un brusque sursaut. Elle n'avait jamais été attirée par une aventure avec une femme.

« Qu'est-ce que tu fais ?... Ca ne va pas, non ! Pas avec moi ! »

Elle était offusquée, pensant aux multiples amants que son amie s'amusait à collectionner, avant de se moquer d'eux par la suite. Elle n'avait aucune envie d'être ajoutée à son tableau de chasse, et encore moins de devenir par la suite objet de rumeurs et de plaisanteries salaces.

Céline, vexée, s'était retirée à l'autre bout du hammam. Annie eut beau se reprendre et essayer, une serviette ceinte au-dessus du torse, de lui parler calmement, espérant que l'air humide leur ferait du bien à toutes deux, rien n'y fit : sa réaction avait été trop franche. Jamais, se dit-elle, Céline ne lui pardonnerait ce qu'elle allait considérer comme un affront personnel, une blessure narcissique portée au plus profond d'elle-même : ainsi, il était possible de ne pas la désirer, de ne pas avoir envie d'elle, et même de la rejeter ? C'était donc une ennemie !

Aucune d'entre elles ne vit, au moment où Céline faisait ses avances, l'ombre d'une silhouette se dessiner à travers la porte de verre embuée du hammam. Pierre, passant par là, avait eu la curiosité d'y jeter un regard. N'en croyant pas ses yeux, il avait même entre-baillé la porte. Puis il l'avait refermée doucement. Quittant la place silencieusement...

### Chapitre 3 : Le règne éphémère d'Annie

Quelques mois plus tard.

La fin de l'année approchait, moment où s'établissent les premiers bilans et les prévisions pour l'année suivante. Annie avait convié l'ensemble du personnel à une réunion prospective. Toute de blanc vêtue, elle avait l'air rayonnante, une légère rougeur sur ses joues trahissant son émotion à occuper, enfin, le devant de la scène. Elle haranguait maintenant ses troupes depuis une heure. Après avoir présenté un bilan non encore officiel, elle s'apprêtait à aborder les perspectives à venir.

« ... Forts de ces résultats, nous avons donc toute la confiance du *board* qui devrait entériner notre budget prévisionnel dans les semaines à venir. Nous accroîtrons notre chiffre d'affaire de 50% l'année prochaine, moitié par croissance externe grâce au rachat de l'agence de publicité spécialisée dans les logos et chartes de marque que vous connaissez, moitié par croissance interne grâce à la conquête de nouveaux clients, tâche à laquelle nous allons tous nous atteler avec passion ! » déclama Annie, les yeux brillants et la voix pleine d'emphase. Elle voulait communiquer son enthousiasme à l'ensemble de l'équipe.

« Elle nous a encore oubliés, décidément nous comptons pour du beurre, alors que nous aussi, nous contribuons pour 40% à la croissance de leur chiffre d'affaire ! », ne purent s'empêcher de commenter entre eux, avec mauvais esprit, Olivia et Etienne. Le petit institut d'études qu'ils avaient monté avec fierté ne réalisait qu'un chiffre d'affaire dérisoire aux yeux d'un grand groupe. Nombreuses étaient les occasions où, même sans malice, ils devaient se rendre cruellement compte de leur inexistence métaphysique, directement corrélée à la modestie de leur poids financier.

Le reste de l'équipe, par contre, semblait accepter sans aucune retenue critique les objectifs ambitieux fixés par leur dirigeante. Annie égrenait maintenant, poste par poste, avec un respect quasi religieux, chaque ligne du budget prévisionnel. Les employés les

plus jeunes, stagiaires et consultants juniors, compensaient leur manque d'expérience et leur compréhension approximative des chiffres jetés en pâture par leur Dirigeante, en prenant des airs profondément inspirés. Ca y est, ils participaient enfin, et pleinement, aux décisions vitales d'une entreprise ! Ils pourraient raconter à leurs anciens camarades de promotion qu'ils voyaient encore ponctuellement au cours de soirées karaoké, qu'« ils » pesaient tant, visaient tel chiffre d'affaire, allaient augmenter « leur » marge. Ils confondaient ainsi, avec la fierté juvénile d'une jeunesse qui n'a plus d'idéal que monétaire et social, leur existence personnelle, et les intérêts de leur employeur.

Annie se réjouissait de les voir si réceptifs à ses propos. C'était une quasi-jouissance physique et cérébrale, plus longue et plus intense qu'un orgasme bêtement sexuel, à l'inverse si court et si passager, se dit-elle un bref moment en pensant à sa dernière relation avec son amant.

Elle chassa cette réflexion scabreuse de son esprit. Pourtant, si elle s'y était attardée, elle n'aurait pas manqué de voir la part de vérité cachée dans cette réflexion apparemment saugrenue qui lui avait traversé l'esprit: l'exercice du pouvoir était éminemment jouissif pour elle ; elle aimait sentir les regards des autres converger vers elle, attendant qu'elle fixe le cap à tenir. Tel le grand ordonnateur d'une nouvelle science rationnelle, elle était capable de réunir des disciples, de leur insuffler énergie, force et courage en l'avenir. Et surtout, elle aimait sentir qu'ils dépendaient d'elle : capitaine d'un bateau tanguant au milieu de l'océan chaotique de la vie économique, avec ses tempêtes boursières, ses coups de vent financiers et les dépressions cycliques du marché, elle se sentait fière de tenir fermement la barre du navire, empreinte de gravité à l'idée que le destin de chacun dépendait de ses décisions. Cela la gonflait d'orgueil, apportait une justification suffisante à sa vie...

« Après vous avoir présenté les prévisions et le plan pour l'année prochaine, je vais maintenant laisser la parole à notre chère Présidente. Céline, à toi... » dit-elle, magnanime, avec un geste théâtral.

L'air pincé, Céline, qui rongeaient son frein depuis une heure, prit sa place. Elle portait pour une fois un simple jean, avec un chemisier à fleur savamment entr'ouvert sur la naissance de sa poitrine. Elle

commença d'une voix hésitante ; mais plus elle parlait, plus elle sentait l'assurance lui revenir. Elle finit d'une manière quasi prophétique, l'air inspiré, doigt levé vers un Fatum invisible.

« Merci, Annie. Je te laisse de tout cœur les chiffres, tu te débrouilles si bien avec... ! Moi, je préférerais parler aujourd'hui de notre vision, du sens de notre engagement commun, à nous tous qui sommes réunis ce soir... Car le principal, au delà des chiffres qui rassurent nos actionnaires, c'est de savoir quel *sens* nous voulons insuffler à notre entreprise. Si nous disons à nos clients qu'ils doivent retrouver la signification profonde de leur marque, dégager un nouveau point de vue sur le marché, ne devons-nous pas faire le même exercice ? C'est ce que j'ai essayé de faire, car il faut se remettre en cause soi-même. Et je me suis dit que maintenant que nous maîtrisons parfaitement le conseil en stratégie de marque, il faut peut-être aller plus loin, oser se demander si on ne peut pas aborder, avec le même regard, la communication et la publicité. Car après tout, qui n'avance pas recule ! Nous avons besoin d'explorer jusqu'où notre expertise peut nous mener, vers des métiers nouveaux, des zones inconnues qui représentent autant de terres vierges à conquérir ! Il faut oser, même si nos actionnaires sont un peu frileux en la matière ! Mais je me fais forte de les convaincre. Vous connaissez ma force de persuasion... »

Annie écoutait son amie d'un air distrait. Elles s'étaient toutes deux opposées frontalement au cours du dernier board, Céline défendant une extension de leur expertise vers de nouveaux métiers, tandis qu'Annie avait milité pour consolider d'abord leur acquis, en cherchant à étendre progressivement leur expertise à l'international. Le board avait penché en faveur d'Annie, dont le projet semblait beaucoup plus réaliste, tout en promettant une progression de chiffre d'affaire plus sûre. Car, en dernière instance, les actionnaires n'arbitrent jamais, comme on pourrait le croire naïvement, entre des visions d'entreprise et des projets différents : ils choisissent tout simplement, en application cynique de la loi du moindre effort, la voie la plus crédible pour accroître leurs bénéfices avec le moins de risques possibles.

Annie était sortie renforcée de ce premier bras de fer. Lors des réunions au siège du groupe, elle avait l'impression très nette que

ses interventions étaient attendues et écoutées attentivement, notamment lorsqu'il s'agissait du *reporting*, autre rituel du monde des affaires consistant à dresser chaque semaine le bilan des nouveaux contrats, des dépenses et encaissements enregistrés. Quand il fallait prendre une décision financière importante, les actionnaires la contactaient en priorité, au lieu d'en référer systématiquement à la présidente, Céline. Elle était en train de conforter sa stature de dirigeante à leurs yeux. Même s'ils devaient se séparer de Céline, ce qu'elle n'osait encore souhaiter, ils pouvaient de toutes façons compter sur elle.

En interne aussi, elle avait réussi à se rendre incontournable. En tant que Directrice Générale, tout passait désormais par elle : elle avait exigé de donner son aval à toute décision ou projet d'importance, imposant les grilles de gestion à l'américaine dont elle avait parlé au séminaire. Désormais, chacun remplissait ses feuilles d'heure et rendait compte analytiquement du temps passé sur chaque dossier. Même si elle n'en avait pas encore le titre, elle dirigeait effectivement la société. Les employés le sentaient bien, venant la voir pour lui demander la moindre autorisation.

« Et maintenant, je propose un pot pour fêter la fin de notre première année d'existence, et pour nous souhaiter bonne chance ! » dit Annie, qui reprit la parole à la fin de l'intervention de Céline.

Elle avait bien fait les choses. Une réception avec des alcools, des petits fours et des fleurs les attendaient dans la salle de réunion de l'étage inférieur. Ils s'y rendirent à la hâte, comme des enfants curieux d'une surprise inattendue.

Les membres de son équipe, étonnés, l'applaudirent spontanément.

« Que la petite fête commence » ! dit-elle, théâtrale.

Comme à l'accoutumée dans de telles réceptions, ce fut la ruée sur le buffet et les alcools, chacun cherchant à profiter et à se venger inconsciemment de la société qui les exploitait, en ayant l'impression d'être pour une fois gagnant et de pouvoir profiter de quelques miettes de la richesse créée collectivement.

« Grégaires comme des poulets élevés en batterie. Du pain et du vin, il ne leur manque que le cirque... » glissa cyniquement

Etienne toujours aussi mal habillé, à Olivia qui n'en profitait pas moins pour se servir un whisky bien tassé.

Annie les regardait tous avec une tendresse teintée de paternalisme. En repensant à l'intervention de Céline, elle sourit. Elle était heureuse de s'être sentie assez forte pour ne pas contredire son ancienne amie. Rien ne devait gâcher la petite fête qu'elle avait organisée. Après tout, c'était sa fête, c'était son sacre !

Toutefois, elle enregistra mentalement que Céline n'avait pas baissé les bras, ni abandonné son projet de diversification. Elle allait probablement revenir à la charge auprès des actionnaires. Il lui faudrait donc préparer une voie de repli, si jamais ces derniers changeaient d'avis et la soutenaient finalement. Car Annie n'accepterait pas de rétrograder, maintenant qu'elle était enfin en haut de l'échelle.

Un grand chef n'est jamais trop prudent : il doit être capable de prévoir tous les scénarios, se dit-elle. Elle allait y réfléchir...

x

En maniaque de l'ordre et en vieux garçon, Pierre rangeait méticuleusement chaque objet de son appartement, passant l'éponge pour la dixième fois sur l'inox de la cuisine où il avait toujours l'impression de voir des traces. Il déplaça aussi une petite pierre d'améthyste sur la table basse pour qu'elle soit plus près du cendrier, calant les couvertures des livres les unes contre les autres de sorte que la bibliothèque puisse offrir une surface parfaitement lisse, comme dans les revues d'art et de décoration qu'il feuilletait pour en reproduire minutieusement les règles.

Il avait toujours eu ce besoin obsessionnel d'ordre, de s'assurer qu'il maîtrisait parfaitement les choses. Depuis sa récente accession sociale, depuis qu'il côtoyait ceux qu'il considérait comme les grands de ce monde, il apportait un soin encore plus méticuleux aux petits détails, craignant qu'un impair ne trahisse ses origines sociales et un manque d'éducation honteux.

Il soignait son sentiment d'infériorité par une assurance extérieure d'autant plus accusée, ne s'habillant que chez des grands couturiers, avec des costumes stricts censés lui donner une allure plus sévère et respectueuse. Il serrait les mains de ses interlocuteurs avec une force exagérée depuis qu'il avait lu dans

un ouvrage de vulgarisation psychologique que la poignée donnée reflétait un signe de volonté. Il n'hésitait pas à s'affirmer en public d'une voix forte, avec un débit toutefois irrégulier qui trahissait encore, lorsqu'il était sous le coup d'une émotion, ses anciens problèmes de bègue. Car Pierre était, en même temps, un être profondément fragile.

Croisant nerveusement ses doigts, il jeta un coup d'œil impatient à sa montre. Annie avait déjà une demi-heure de retard. Il l'avait invitée chez lui, ou plus exactement, lorsque cette dernière lui avait proposée de se rencontrer amicalement, en dehors du travail, il s'était empressé de saisir l'occasion. Il lui avait proposé de dîner chez lui, dans sa tanière, avait-il ajouté avec un petit rire contenu.

Il s'interrogeait encore sur les intentions réelles de son invitée. Elle ne cherchait rien de physique ou de sexuel, se dit-il avec soulagement, guère attiré par cette femme trop hautaine et trop froide pour lui. Il se doutait bien, en même temps, qu'elle ne venait pas sans raison, juste animée par l'envie de mieux le connaître. Alors que voulait-elle exactement ? Peut-être mieux asseoir son autorité, puisqu'il dépendait d'elle ; ou encore, le faire parler de Céline, dont il avait été camarade de classe, les conflits entre les deux femmes éclatant de plus en plus fréquemment. Il attendrait de voir comment la situation évoluerait, se dit-il sagement en décidant de demeurer aux aguets.

Enfin Annie arriva, avec une bonne heure de retard.

« Bonjour Pierre, excuses moi, je suis un peu en retard, mais ça roulait tellement mal dans Paris ! Depuis les RTT, on a l'impression que plus personne ne travaille, je te jure que les embouteillages commencent beaucoup plus tôt qu'auparavant. Il faudrait proposer une étude sur ce sujet ! » ne put-elle s'empêcher de faire remarquer, le réflexe professionnel l'emportant encore une fois chez elle.

« Je ne suis pas sûr que les résultats feraient plaisir au gouvernement. Je pourrais toujours essayer de contacter quelqu'un aux Transports. Mais débranches, cela fait plaisir de te voir en dehors du travail, tu es si belle aujourd'hui ! »

Ils s'embrassèrent chaleureusement, avec ce tutoiement de rigueur et ces flatteries à la limite de la flagornerie en vogue dans le milieu de la publicité et de la communication, tant les individus qui y travaillent ont maladivement besoin de sentir qu'on apprécie leur petit ego. Annie ne put s'empêcher de penser brièvement à la remarque d'Etienne, quelques semaines auparavant. Il lui avait fait part de son étonnement lorsqu'il avait découvert une règle qui, selon lui, régissait implicitement ce microcosme plein de strass et de faux semblant où tout devait toujours briller, et où tout le monde devait donner l'illusion de communier dans une entente parfaite : plus quelqu'un souhaite du mal à son ennemi, plus il l'enrobe d'attentions et de paroles mielleuses, pour mieux endormir sa méfiance...

La pensée, fugace, s'évanouit de son esprit aussi vite qu'elle y était apparue. Elle sourit à Pierre.

Après tout, cela lui faisait du bien de se sentir admirée, même si elle n'était pas dupe...

x

Le dîner traînait en longueur. A chaque fois qu'Annie avait lancé un sujet, il était retombé comme un mauvais soufflé, laissant place à un silence pesant. Peut-être, se dit-elle, était-elle trop préoccupée par le véritable enjeu de son rendez-vous. Elle se décida enfin à l'aborder directement, avec prudence.

« Tu sais, Pierre, depuis que j'ai découvert ce nouveau métier de consultant, je suis méeerveilleusement heureuse ! Je crois que j'ai enfin trouvé ma voie, et je ne me vois pas faire autre chose dans la vie ! Et toi, qu'en penses-tu ? »

La question était floue. Pierre la laissa volontairement ouverte, profitant de l'occasion pour ramener adroitement la discussion sur l'équipe qu'ils formaient. Il souhaitait savoir ce qu'elle pensait réellement de chacun d'entre eux, et plus particulièrement d'Annie, leur dirigeante et son amie...

« Bien sûr, moi aussi, je suis passionné par ce que nous faisons ! Grâce à la vision des marques de Céline, nous sommes en train d'inventer un nouveau métier qui, j'en suis sûr, va essaimer demain dans toutes les entreprises, avec des Managers de marque

qui n'existent pas encore ! Je suis vraiment heureux du team que nous formons, pas toi ? »

Annie sauta sur l'occasion pour aborder enfin le cœur de ses préoccupations.

« Oui, c'est une activité passionnante que nous exerçons ! J'en ai attrapé le virus. Au point que si, demain, je ne faisais plus partie de la société, eh bien je suis persuadée que je referais la même chose ailleurs ! »

« Que veux-tu dire ? » susurra doucement Pierre, avec un large sourire qui cachait une invitation sournoise à aller plus loin.

« Je ne sais pas, moi... nul ne sait ce dont le lendemain sera fait... imagine qu'il y ait des problèmes avec nos actionnaires, ou que Céline finalement fasse autre chose... D'après les propos qu'elle a tenu lors de notre petite réunion de présentation du budget de l'année prochaine, j'ai l'impression qu'avec son esprit brillant et intuitif, elle est plus faite pour la communication que pour le conseil. L'analyse stratégique demande une analyse froide de la situation, une prise de distance critique qui n'est pas dans son caractère... »

« oui, et alors ...? » punctua son interlocuteur

« Eh bien, si elle oriente le cabinet vers la publicité ou la communication, comme je le crains parfois, je me battraï pour garder l'esprit authentique qui nous a réunis... tu vois ce que je veux dire ? »

« Pas vraiment, non... après tout, c'est elle qui préside aux destinées du cabinet, je ne comprends pas bien où tu veux en venir... à supposer bien entendu que tes craintes soient fondées, ce que j'ignore... » répondit-il prudemment en s'enfonçant un peu plus profondément dans le fauteuil du salon où ils s'étaient installés à l'issue du repas.

Annie reposa sur la table basse la coupe de champagne qui remplace depuis longtemps les digestifs dans les milieux branchés. Elle se rapprocha de Pierre, les jambes croisées nerveusement.

« Je ne sais pas... tu sais que j'ai parlé au *board* de la nécessité de rester concentré sur notre cœur de métier, sans céder aux

sirènes de la communication... a priori ils m'ont donné raison... mais il semblerait, d'après mes sources, que Céline envisage de revenir à la charge, en proposant un nouveau budget encore plus ambitieux que le mien. En fait, il est totalement irréaliste, mais peu importe : elle propose de renforcer l'alliance avec l'agence de communication pour satisfaire ses ambitions, envisageant même de faire entrer de nouveaux Directeurs pour l'épauler. Une véritable dérive par rapport à notre projet originel ! Le pire, c'est que les actionnaires risquent d'être séduits par son nouveau projet, si elle leur propose des bénéfices encore plus attirants ; d'autant que la pub et la com, ça brille tellement, ça les éblouit ! ...Il est impossible de rester les bras croisés, mais que faire, si mes craintes sont confirmées ? »

Pierre ne répondit pas, attendant la suite, l'air attentif et faussement bienveillant.

« De toutes façons, s'il devient impossible d'exercer pleinement notre activité de *Consulting* stratégique à l'intérieur de la société, je le ferai sans eux, en dehors ! Je sais que j'ai trouvé ma voie, c'est ce que j'ai envie de faire ! »

« Mais... comment vois-tu ça ? Tu ne peux pas le faire toute seule ! » objecta-t-il avec le sourire du carnassier qui guette sa proie.

Annie ne vit pas le piège, croyant que l'absence de réaction indignée de Pierre signifiait un accord implicite, une invitation à aller plus loin dans les confidences.

« Bien sûr, je ne peux rien faire toute seule ! ... Nous constituons une bonne équipe, pourquoi ne pas le rester ? ... J'en ai parlé un peu à Paul, j'ai l'impression qu'il me suivrait, si je devais partir pour relancer notre idée ailleurs... »

Un silence lourd s'installa, maintenant qu'elle avait lâché le morceau et avoué.

« ...Dans ce cas, on serait tous actionnaires majoritaires, à égalité, ce serait même plus intéressant qu'aujourd'hui... » ajouta-t-elle, mal à l'aise face à l'absence de réactions de Pierre.

Ce dernier se leva lourdement de son fauteuil.

« J'avoue que je suis désorienté par ce que j'entends... Je ne crois pas qu'il y ait de problème, ou que Céline ait envie de faire autre chose que du conseil stratégique, c'est une amie, et elle ne m'a jamais rien confié en ce sens... Quant à la lâcher pour un projet aventureux, ce serait la trahir...! »

Annie blêmit en comprenant qu'elle s'était dévoilée inutilement. Un attachement plus fort qu'elle ne l'imaginait le reliait probablement à Céline. Elle tenta désespérément de revenir en arrière.

« Je suis d'accord avec toi. Les problèmes ne sont aujourd'hui pas suffisamment graves pour envisager de telles mesures. Tout va bien pour le moment... Je parlais à titre d'hypothèse purement gratuite, j'espère que tu ne t'es pas mépris sur mes propos... et que nous garderons cette conversation strictement confidentielle, entre nous, off record comme disent les journalistes ! »

Elle essaya de rire sur ces derniers mots, mais le cœur n'y était pas.

Ils se quittèrent rapidement.

En refermant la porte, Pierre se frappa les deux mains l'une contre l'autre.

« La garce, je l'ai eue ! Céline avait raison ! »

x

Ils s'étaient donnés rendez-vous au fond d'un bar-club des Champs Elysées aux décors évoquant faussement l'ambiance d'un lodge africain pour jeunesse argentée. Penchés l'un vers l'autre comme deux vieux amis, parlaient à voix basse . Ils ressemblaient à des comploteurs heureux de leur coup.

« Tu aurais vue comment je l'ai laissé s'enfermer ! » s'esclaffa Pierre, qui avait laissé tomber costume et cravate pour ce rendez-vous amical.

« J'avais raison de me méfier d'elle ! Quand je me souviens de tout ce que j'ai fait pour elle, la nommant Directrice générale de *ma* boîte pour satisfaire son petit ego, alors qu'elle allait se faire virer de la division internationale du grand groupe où elle travaillait auparavant ! » ne put s'empêcher de faire remarquer Céline d'un air amer.

« Tu sais Céline, c'est malheureusement souvent le cas. Les gens que tu aides se sentent fatalement redevables, ils en gardent un sentiment de rancœur inconsciente, tu peux être sûr qu'ils te feront les pires horreurs quand l'occasion s'en présentera.... » répondit Pierre, trop heureux de jouer le confident et la grande âme.

« Quand même, je n'aurais pas cru cela d'elle. Me trahir à ce point ! Envisager de partir avec *mes* collaborateurs, que j'ai recrutés moi-même .... Essayer de retourner mes amis contre moi. » s'étrangla presque Céline avec la bonne foi des gens tellement égocentrés qu'ils ne peuvent concevoir d'opposition sans ressentir un sentiment de trahison et d'injustice.

« Elle a commis une faute terrible en le croyant. Penser que je serais capable de te laisser tomber, c'était un péché de présomption, une méconnaissance profonde de l'adversaire.... Je ne pourrai jamais te trahir, Céline ! » ne put s'empêcher d'ajouter Pierre, avec une emphase de comédien cachant mal la timidité et la gêne qu'il éprouvait en avouant ainsi, à mots couverts, son affection profonde.

Céline n'entendit rien de son demi aveu, tout entière à ressasser sa colère et sa prochaine vengeance.

« Tu peux me faire confiance, je ne laisserai pas passer ! Je n'ai pas encore présenté officiellement mon nouveau projet, je vais profiter de son erreur pour dévoiler sa trahison et le risque qu'il y aurait à suivre son plan ! Puisqu'elle veut la guerre, elle l'aura. J'aurai sa peau ! » conclut-elle, le visage blanc et l'air pincé.

x

Céline décida de manœuvrer habilement, par la bande : désavouée lors du *board* précédent, elle n'attaquerait pas de front et ne s'y rendrait pas pour y plaider sa cause ; du moins, pas pour le moment.

Elle se concentra sur le Président et fondateur du groupe, *Il Cavaliere* comme l'appelaient affectueusement entre eux ses proches, en hommage à sa réputation de capitaine d'industrie et de charmeur italien. Il était jeune et plutôt beau gosse, avait réussi très tôt en affaire, profitant d'être le premier sur un marché juteux en émergence pour amasser une fortune rapide. Depuis, il se

contentait de faire fructifier les affaires de sa holding, prenant des participations croisées dans de nombreuses sociétés, ce qui lui laissait suffisamment de temps pour s'intéresser aux essaims de jeunes et jolies femmes bruissant toujours autour de lui.

Il avait rencontré Céline au cours d'une soirée destinée à mieux connaître les nouveaux collaborateurs fraîchement rachetés par son groupe. Son assurance, son discours décalé incitant chacun à s'interroger sur le sens profond de ses projets, l'avaient amusé et séduit. Lassé d'un monde dans lequel il avait trop vite réussi, il commençait justement à se demander quelles nouvelles aventures pourraient le tenter. Il prit ses coordonnées personnelles, et il l'invita plusieurs fois.

Elle n'avait pas cédé à ses avances, trop consciente qu'elle perdrait aussitôt une partie de son pouvoir et de son charme. Mais cette fois-ci, s'était-elle dit cyniquement en acceptant son invitation dans un luxueux restaurant aux salons particuliers fort intimes et connus depuis que les femmes rayaient les glaces de l'établissement pour s'assurer de la véracité des diamants qu'on leur offrait, l'enjeu vaudrait peut-être qu'elle accepte d'aller plus loin....

Après s'être abandonnée, sans trop se défendre, aux attaques *d'Il Cavaliere* à la fin du repas, ils avaient ensemble établi la meilleure stratégie possible pour revenir aux commandes de sa société. Durant les semaines suivantes, elle allait s'arranger pour rencontrer les deux ou trois autres personnages clefs du *board*, dont le soutien s'avèrerait déterminant.

Elle avait donc déjeuné avec eux, joué de son charme, fait discrètement référence à son carnet d'adresse et aux personnes influentes qu'elle connaissait, notamment grâce à son mari. Tout cela avant d'avouer, à voix basse, comme étranglée par l'émotion, la trahison de sa meilleure amie, qui envisageait de partir non seulement avec les clients, mais aussi avec des collaborateurs. La traîtresse avait même osé, selon elle, émettre des doutes sur la compétence professionnelle d'une assemblée préoccupée uniquement de ses profits !

A chaque fois, elle avait ressorti au bon moment le témoignage écrit de Pierre. A la limite du faux témoignage, ce dernier avait en

effet rapporté à sa manière la discussion qui s'était tenue à son domicile, brodant et ajoutant de nombreux détails imaginaires, insinuant lourdement qu'elle avait tenté tout essayé pour l'amener dans son camp.

Il n'en avait pas fallu beaucoup plus pour faire changer l'opinion des actionnaires, lors du conseil d'administration suivant. Ils entérinèrent, in extremis, le plan Marketing et le bilan prévisionnel de Céline à la place de celui d'Annie. En échange, elle s'engagea sur des objectifs chiffrés et un retour sur investissement encore plus ambitieux que prévu. Qu'importe, s'était-elle dit cyniquement, du moment qu'elle pouvait licencier celle qui était devenue son ennemie intime !

On lui avait demandé une seule chose : se débarrasser de son ancienne amie sans laisser à cette dernière le temps de faire des vagues en interne

x

Le plan fut concocté et réalisé avec l'aide de Pierre.

Jusqu'au dernier moment, Annie ne se douta de rien.

La veille de la petite fête de Noël prévue par Annie pour l'ensemble des collaborateurs, Céline l'attendait de pied ferme. Elle était arrivée la première, à huit heures et demi du matin, performance rare chez cette femme habituée à des horaires de Diva. Pour l'occasion, elle avait revêtu un tailleur Chanel strict. Dès que son ancienne amie avait franchi le pas de la porte, elle l'avait convoquée solennellement dans son bureau. Il était à peine neuf heures.

Le mauvais pressentiment d'Annie se transforma en angoisse lorsqu'elle vit Pierre se glisser à son tour dans le bureau, en prenant soin de fermer la porte derrière lui. En un éclair, toutes ses peurs se mêlèrent dans son esprit : ils avaient dû comploter ensemble, ils allaient se venger et lui faire payer le prix fort ! Elle se sentit d'autant plus vulnérable qu'elle avait choisi de venir pour ce Vendredi de fête en pantalon de cuir noir, pour sacrifier à la mode du « casual day » qui implique qu'à la veille du week-end tout le monde vient travailler en tenue décontractée.

Une demi-heure plus tard, elle quittait, blême, la société. Elle venait d'être licenciée pour faute grave, dénigrement envers les

dirigeants, volonté de détournement de la clientèle et de collaborateurs, sur la foi du seul témoignage de Pierre. Elle quittait le jeu sans avoir le droit de repasser par la case Départ, ne pouvant revenir au bureau qu'accompagnée et surveillée par un tiers.

La punition fut d'autant plus humiliante qu'elle se déroula dans le bureau de Céline, derrière des glaces transparentes laissant ses collaborateurs deviner qu'un drame était en train de se dérouler, sans possibilité pour elle de se défendre ni de se faire entendre.

En sortant des locaux, elle ne s'adressa pas à son équipe. Luttant pour réfréner ses larmes, elle ne les voyait même pas. Elle se sentait coupable de s'être fait prendre en défaut, comme une petite fille. Elle avait honte, terriblement honte ; et peur d'avoir à affronter le regard des autres, de devoir annoncer qu'elle était licenciée comme une vulgaire employée.

Personne n'osa lui adresser la parole. Chacun avait compris et, gêné, détournait le regard à son passage. Même Etienne qui, tout en s'en voulant, y voyait en même temps l'illustration de sa thèse sur l'aspect barbare et moyenâgeux du monde moderne : les chômeurs et les licenciés ne sont-ils pas les nouveaux pestiférés dont on s'écarte avec prudence, de peur inconsciente d'être contaminé ?

## Chapitre 4 : Le sacre de Céline

«As-tu lu le courrier de ce matin ? » demanda Paul, d'une voix hésitante, à Pierre.

Il faisait référence au courrier envoyé la veille par Annie.

« Oui et alors... Elle peut aller se rhabiller ! De toutes façons, elle a été licenciée pour faute grave, elle n'a aucune chance ! »

« Je crains qu'elle n'aille aux prud'hommes ! Apparemment, son avocat a pris le dossier en main... » intervint Céline, mal à l'aise à l'idée d'avoir à affronter son ancienne amie devant la justice.

« Eh bien qu'elle aille aux tribunaux si elle le souhaite, elle n'a aucune chance, crois-moi ! Si elle veut la guerre, elle l'aura. On va commencer par bloquer les primes de fin d'année qui devaient lui être versées, j'écris de suite un mail en ce sens au groupe qui sera ravi de faire des économies » conclut rageusement Pierre.

C'est le moment que, bien involontairement, choisit un livreur de fleurs pour amener un énorme bouquet de roses rouges à Céline. Tout le monde s'était arrêté de travailler, guettant ses réactions.

« Mais... qu'est-ce donc ? »

« L'équipe a décidé de t'offrir ces fleurs, pour te dire que nous sommes tous à tes côtés et te soutenons dans ce moment particulièrement difficile pour toi... » bafouilla Pierre en rougissant.

Céline ne vit rien de son trouble, et se retourna vers l'ensemble de son équipe.

« Merci les amis, je suis très touchée de votre attention... »

Elle se leva et alla faire la bise à chacun des collaborateurs présents.

Ainsi commença l'apothéose de Céline, qui n'avait plus personne pour lui porter ombrage.

Les mains libres et l'esprit dégagé, Céline put enfin mener sa barque comme bon lui semblait.

Elle déléguait les tâches courantes et fastidieuses aux multiples consultants de l'entreprise, mais ne ratait aucun rendez-vous susceptible de lui aménager une rencontre avec des clients importants. Depuis l'enfance, elle avait été fascinée par les titres et par les fonctions sociales prestigieuses, comme les midinettes le sont par l'uniforme : le carnet d'adresse et les références mondaines remplaçaient pour elle les épaulettes et les galons.

Elle jouissait de pouvoir enfin laisser aller pleinement son pouvoir intuitif, comme elle disait, sans être contrôlée par personne. Il lui arrivait ainsi, au dernier moment, de décider d'accompagner un consultant à une présentation de résultat, improvisant son discours souvent à contre-courant des résultats, sans aucune connaissance du dossier, se fiant à sa seule intuition et à sa « vision » des choses, comme elle disait pour mieux cacher l'arbitraire de ses propos.

« Là, tu as tort de conseiller à cette institution financière d'être plus proche de ses clients ! Qu'est-ce qui t'amène à une telle conclusion ? » coupa abruptement Céline qui, pour une fois, consultait les principales recommandations du dossier avant de se rendre à une réunion.

La jeune consultante junior, qui avait travaillé la nuit précédente pour mieux boucler le dossier, pâlit.

« C'est ce qui ressort des entretiens et des réunions de groupe, c'est ce que demandent les clients... »

« Ma petite, il ne faut jamais prendre ce que disent les clients au premier degré ! S'ils souhaitent que leur banquier soit plus proche, cela signifie qu'ils le ressentent comme lointain et distant. Or, réfléchis : ils ne sont pas dans une banque nationalisée, mais dans l'une des institutions financière la plus prestigieuse et la plus fermée qui soit ! Ils ont l'impression de faire partie de la de la grande famille, des happy few ! Ils sont heureux de disposer de chèquiers associant leur nom à celui de la banquiers les plus puissants du monde ! Leur banque les impressionne, c'est vrai, ils feraient n'importe quoi pour être reçu par l'un de ses dirigeants, mais il ne faut surtout pas le faire ! Il faut garder ses distances,

maintenir leur frustration en l'état ! Avant tout, nos clients doivent continuer à les impressionner, sinon ils n'auraient plus de rêve ! Tu comprends, c'est l'inverse qu'il faut préconiser, surtout pas de se rapprocher d'eux ! »

« Mais c'est pourtant ce qu'ils demandent ! » gémit la benjamine avec son bon sens encore naïf.

Olivia, à peine arrivée au bureau, avait entendu la dernière tirade de Céline et vu l'air effondré de la jeune fille. Elle ne put réfréner sa révolte, et intervint avec violence dans la discussion. « Si vous ne voulez pas écouter leurs demandes, à quoi bon nous demander de réaliser des études ? Pour être uniquement votre alibi ? Je n'accepterai jamais que vous trahissiez nos conclusions ! » conclut-elle en se drapant dans sa dignité professionnelle outragée.

« Il ne faut pas être aussi susceptible, méfies-toi à l'avenir de ton humeur, elle pourrait te jouer des tours ... d'autant que je ne remets aucunement en cause ton étude, je ne me le serais pas permis. Je l'interprète et je prends de la distance pour lui donner un sens supplémentaire et pour mieux conseiller mon client » répliqua Céline avec une ironie cinglante, tournant le dos à Olivia pour mieux lui montrer le peu de cas qu'elle accordait à son intrusion intempestive.

Se penchant sur le bureau de sa jeune consultante, elle continua sa leçon.

« Tu vois, ma petite, c'est ça, l'art du *consulting* : pouvoir aller à contre-courant, oser parfois faire l'inverse de ce que demandent rationnellement les clients ! » conclut-elle après quelques minutes, triomphante.

Olivia bouillait de rage mais se tut, se contentant de soupirer en entendant Céline reprendre la dialectique habituelle et archiconnue des agences de publicité. Elle connaissait trop les discours stéréotypés de ces nouveaux experts en sophisme dont le seul but est de briller et défendre au mieux leur budget en cherchant à surprendre les clients par des arguments aussi habiles que retors : les consommateurs vous disent qu'ils n'aiment pas nos campagnes ? Cela montre qu'elles ont de l'impact, donc elles vont fonctionner, voyez Benetton qui n'a jamais autant vendu qu'en

choquant son public ! Les gens veulent de la proximité, de l'écoute ? C'est une manière inconsciente de demander votre présence, et donc un souhait implicite que vous osiez leur parler avec autorité, sans complexe, quitte à les maltraiter un peu ! Les femmes se plaignent d'une image macho ou du rôle soumis de la femme dans un spot ? C'est un déni, elles n'osent avouer que cela les touche ! »

« Change-moi vite tes conclusions, heureusement que j'ai pris le temps de regarder ce dossier » souffla Céline dans l'oreille de la junior, laissant derrière elle une Olivia blême de rage. Cette dernière avait compris la manœuvre de Céline, même si cette dernière avait pris le soin de ne pas être entendue par elle : il suffit de changer les préconisations sans toucher aux résultats, pour faire dire ce qu'on veut à une étude...

x

« Je commence à en avoir assez de cette boîte et de cette diva... » murmura-t-elle pour elle-même avant de quitter le bureau en pensant aux conflits qui émaillaient de plus en plus souvent leurs relations professionnelles.

Autant Etienne était relativement souple et facile à manier du moment qu'on le laissait délirer et jouer avec ses interprétations auxquelles personne n'accordait d'importance, autant Olivia était plus imprévisible, capable de se mettre en colère dès qu'elle jugeait le travail des consultants gratuit et sans rigueur.

Elle découvrait avec surprise que, loin d'être une science, cette discipline n'est que le résultat de négociations successives : les consultants assistaient à des groupes de consommateurs ou interrogeaient des interlocuteurs en attachant fort peu d'importance aux propos recueillis, soucieux uniquement de trouver une intuition originale pour leur dossier. Ils construisaient alors leur dossier à charge, collectionnant les citations des consommateurs pour étayer leur dossier à charge, l'orientant vers leur solution-miracle, avant de négocier les résultats avec leur supérieur. Car le Directeur qui allait présenter les conclusions avait besoin d'imprimer sa patte et de justifier, lui aussi, son salaire. Il cherchait donc la petite bête, prenant un malin plaisir à changer minimalement les résultats pour justifier l'importance de

son intervention, comme Céline venait de le faire. Sans parler des lubies et intuitions de dernière minute de cette dernière, ou encore des pressions des clients imposant à leur tour, pour des raisons de politique interne, de nouveaux aménagements aux résultats.

Un conseil stratégique n'avait décidément rien à voir avec une quelconque discipline scientifique, conclut intérieurement Célia : il s'agissait juste d'un processus de négociation et de flatterie du client, bricolé de bric et de broc à partir des préjugés de chacun, avec le prétexte d'audits et d'enquêtes payées au prix fort par le client...

Le pire, se dit-elle ironiquement en sortant sa voiture du parking, c'est qu'elle pouvait même prévoir à l'avance les résultats des audits, en tenant compte uniquement du biais introduit par la personnalité du responsable en titre du dossier : Pierre, autodidacte issu des PME, défendait systématiquement des solutions différentes dans chaque pays, voire pour chaque branche d'activité, parce qu'il ne croyait pas à la vision unique d'un seul marché mondial ; et comme tous les timides refoulés, il prenait un malin plaisir à prendre systématiquement le contre-pied du client, pour mieux s'imposer en provoquant l'affrontement qu'il redoutait en même temps. Paul au contraire, après son passage dans une multinationale agroalimentaire, prônait des réponses globalisantes, valables pour le monde ou pour un continent entier ; son sens de la diplomatie l'amenait toujours à arrondir les angles et à prôner des visions consensuelles, sans force ni relief.

C'était pareil pour les consultants : Sylvie, consultante confirmée aux problèmes psychologiques non réglés, incapable de jamais donner un moindre signe de reconnaissance positif, s'enfermait systématiquement dans des diagnostics compliqués aboutissant à des solutions intenablement ou trop complexes pour être mises en oeuvre, là où sa collègue Sabine optimiste par nature proposait de grandes visions utopistes et irréalistes. Sans parler de Xavier, le jeune homme qui avait toute la prétention des jeunes loups aux dents longues : imbu de lui-même et de son savoir fraîchement acquis, il tentait chaque fois de dicter aux clients ce qu'ils devaient faire dans n'importe quel domaine, se mêlant de tout et de rien, sans aucune compétence particulière...

Ainsi va la profession de consultant, ce nom moderne donné au deuxième métier le plus vieux de l'univers, celui de Courtisan du roi et des puissants de ce monde, se dit Olivia en rejoignant avec plaisir son cabinet d'Etude.

x

Sur le fond, et même si elle ne l'aurait jamais avoué, Céline n'aurait pas été en désaccord avec l'analyse d'Olivia. Elle était trop intelligente pour ne pas être consciente, elle aussi, des travers de son métier et de l'arbitraire des conseils fournis par les différents intervenants se succédant sur un même dossier. Sauf qu'elle en jouissait, aimant arbitrer la cacophonie en résultant, la transformer en symphonie, en musique céleste chantant ses louanges et l'air musical qu'elle décidait finalement de donner à l'ensemble. Elle seule pouvait donner le tempo, trouver l'harmonie finale. Elle se rêvait en grande prêtresse des marques, pythie moderne que les dirigeants viendraient supplier et payer cher pour qu'elle leur accorde enfin une parcelle de sa vision, de son intuition seule capable de transcender les différents savoirs éclatés...

N'empêche, se disait cette dernière au même moment dans son grand bureau directorial, le couple des Etudes amené par son ancienne amie qui l'avait si odieusement trahie, commençait à l'ennuyer sérieusement. Ils ne voulaient pas comprendre ce qu'on leur demandait de changer dans l'exercice de leur métier ; ils se révélaient plus rigides que prévu, refusant de plier aux injonctions de consultants.

S'ils ne faisaient pas preuve de bonne volonté, ce seraient les prochains de la liste, se dit-elle avant de plonger dans un nouveau dossier. Elle ne pouvait accepter de mauvaises volontés dans son équipe, tout le monde devait rester uni et partager la même vision. Sa vision...

x

Céline sursauta en regardant sa montre. Elle s'était laissée aller à ses pensées en oubliant l'heure, et risquait d'être en retard à son rendez-vous. Or, pour une fois, elle souhaitait être ponctuelle à la réunion fixée deux semaines auparavant au siège de la holding par *Il Cavaliere*.

Depuis leur accord tacite arraché au restaurant, et la lune de miel qui avait suivi, il l'avait nommée vice-présidente du groupe. Vice-présidente ! Elle savourait le mot, le faisant rouler entre ses lèvres gourmandes à chaque fois qu'elle le prononçait désormais pour se présenter.

« Céline Bialavielle, vice-présidente... prévenez le Président que je suis arrivée ! » murmura-t-elle à l'accueil, d'un ton bas et langoureux, juste pour le plaisir d'observer la surprise de la standardiste. Celle-ci se reprit et, avec un sourire plein de déférence, s'assit plus droite sur sa chaise.

*Il Cavaliero* lui avait demandé de le seconder dans une tâche délicate. A force de ténacité et de faire jouer ses relations, il était parvenu à obtenir un rendez-vous avec le patron d'une des grandes entreprises de télécommunication à vocation internationale appartenant encore à l'administration française. Elle serait définitivement privatisée dans peu de temps, puisque la politique consistait depuis cinquante ans, quelle que soit la couleur du parti au pouvoir, à vendre les bijoux de famille et les actifs de la nation pour payer l'incapacité politique des responsables de l'Etat à diriger sainement et de manière équilibrée le pays.

L'homme était pour cela l'un des plus courtisés du moment ; d'autant qu'il venait du secteur privé, ce qui se remarquait à son costume déstructuré signé par un grand couturier français réputé avant-gardiste. Il avait impulsé une politique ambitieuse et effrénée d'acquisition de sociétés étrangères qui avaient gonflé le chiffre d'affaire de son entreprise, réussissant jusqu'à présent à cacher l'endettement faramineux en résultant. Lorsque le déficit exploserait, quelques années plus tard, ce serait l'occasion d'un énorme scandale et de sa chute...

Mais pour le moment, c'était « le » patron en vogue, convoité par des centaines de prestataires de service voyant en lui une nouvelle vache à traire –une vache sacrée à encenser et à couvrir d'éloges. Plus question de dénoncer le système administratif poussiéreux qui continuait pourtant à structurer chaque département de la vieille administration, chacun se déchargeant dès qu'il le pouvait sur son voisin ; ni de se moquer des horaires des cadres et dirigeants qui arrivaient régulièrement à 11 h du matin pour

repartir vers 16h30, sans compter les deux heures de repas permettant de faire ses courses ou un squash dans le quartier ! Il était encore moins envisageable de dénoncer les pratiques habituelles des ingénieurs « maison » qui venaient au bureau pour concevoir des systèmes experts qu'ils revendraient plus tard, sans vergogne, à leur entreprise, sous un autre prête-nom !

Oubliées, ces pesanteurs et cette vieille image de l'entreprise publique. Pendant deux heures, les membres de l'assemblée le flattèrent. Maintenant que son groupe allait acquérir une dimension mondiale, il était sur le point de devenir l'un des Dirigeants économiques les plus en vue de l'actualité financière, il devait impérativement se doter d'une véritable stratégie de marque !

Céline avait la charge de le séduire avec un projet susceptible de le faire rêver.

« Ce n'est plus une entreprise que vous dirigerez d'ici peu, c'est une marque mondiaaaale que vous allez dorénavant piloter, et vous allez avoir besoin de tout le doigté d'un grand pilote de course ! Pour cela, il vous faudra savoir vous entourer, compter sur une écurie disposant des meilleurs talents. Je vous entends parler autour de la table de chiffres depuis le début, mais avez-vous pensé au *sens* que doit désormais véhiculer votre marque ? A votre mission ? Quel rêve allez-vous porter aux quatre coins de la planète, rêve suffisamment fort pour amener de nouveaux clients bien sûr, mais surtout, pour modifier en profondeur les habitudes et les comportements de tous ceux qui travaillent pour vous, et qui sont encore repliés frileusement dans les frontières de l'hexagone, quand ce n'est pas de leur région ou ville ?... Il s'agit d'une véritable révolution culturelle : avez-vous conscience que rien de grand ne se fera, si vous ne portez pas, déjà, la bonne parole à l'intérieur de votre entreprise ? Et c'est là que nous pouvons vous aider, dans cette quête du sens nouveau à impulser à une si belle entreprise, qui doit en même temps se renouveler complètement, se régénérer de fond en comble ! »

Céline était partie dans l'un de ses discours à tonalité prophétique, parlant comme un prêcheur anabaptiste voulant convertir les pêcheurs à se reprendre pour commencer une nouvelle vie. Son air inspiré snobait le *Cavaliero* qui la regardait, mi-fasciné, mi-

amusé. Les financiers qui l'entouraient étaient si ternes, avec leur esprit de comptable et leurs ambitions de boutiquiers à la petite semaine ...

Sentant l'admiration de son mentor, elle continua de plus belle, sans se rendre compte que son interlocuteur, issu des moules de Polytechnique destiné à fabriquer des élites ternes et insipides ne se posant jamais de questions profondes, la regardait avec perplexité.

Il n'était pas le seul : les actionnaires du *board*, dont la formation financière et commerciale était peu compatible avec ce type d'envolée lyrique, la contemplaient également avec un scepticisme qu'ils parvenaient mal à cacher. Ils étaient d'autant plus réservés qu'ils acceptaient difficilement de la voir ainsi bombardée, d'emblée, dans les hautes sphères de la holding, les court-circuitant et faisant fi de leur parcours comme de leur plan de carrière. Pourquoi leur avoir préféré cette femme hystérique ? se demandaient-ils entre eux, laissant sournoisement la question sans réponse...

x

« Vos discours, c'est bien beau, mais cela n'a pas l'air de convaincre les clients ! les contrats tardent à rentrer, et vous commencez à souffrir d'un retard sur le budget prévisionnel » la tança vertement Raoul, le contrôleur de gestion du board, lors de la réunion mensuelle suivante.

Il l'avait prise en grippe dès leur première rencontre. Et il devait reconnaître qu'il ne s'était pas trompé sur son compte : payer les frais personnels d'*Il Cavaliere* avec l'argent de la holding en fermant les yeux sur leurs frasques communes était une chose, salarier à prix d'or sa nouvelle protégée, en lui offrant une luxueuse Mercedes et en la faisant entrer dans le conseil d'administration, passait les bornes comptablement acceptables à ses yeux.

Céline pâlit un instant sous la remarque. D'un air coincé, elle répondit :

« Mais cela va venir, les poissons sont ferrés et en train de se débattre, il ne me reste plus qu'à attendre un peu... » Elle prit un air douxereux pour la contre-attaque :

« Quant au retard sur le budget prévisionnel, vous semblez oublier que l'essentiel du manque à gagner provient de ces deux petits prétentieux qui dirigent la cellule d'Etude rachetée à prix d'or par Annie, en promettant un chiffre d'affaire qui tarde à venir. Je ne comprends d'ailleurs pas que personne, au board, n'ait analysé à l'époque plus sérieusement leurs chiffres. Ils n'ont engrangé aucun nouveau client depuis deux mois, et leurs résultats financiers sont catastrophiques ! Qu'avez-vous décidé de faire, justement, à ce propos ? »

C'était de bonne guerre : face aux premiers nuages financiers qui s'annonçaient à l'horizon, Céline avait décidé de se défausser sur les responsables du cabinet d'étude, reprenant la tactique d'Annie qui avait à l'époque chargé le département Formation de tous les maux. Ce dernier ayant été dernièrement fermé, renvoyant son dirigeant qui espérait benoîtement arriver à la retraite à ses chères études universitaires, il lui fallait trouver un nouveau bouc émissaire. Elle faisait ainsi d'une pierre deux coups, se défaussant sur les anciens amis d'Annie, en commençant à dénigrer des personnages insuffisamment dociles à son goût.

« Nous allons nous intéresser sérieusement à eux, en envoyant quelqu'un auditer leurs comptes sur place » lui répondit René, un autre membre du conseil d'administration d'un air hautain, n'acceptant pas qu'on lui demande implicitement des comptes.

x

Le soir même, Céline prenait un pot tardif avec deux nouveaux amis, Alain et Bernard, dans un quartier chaud du Marais. Elle avait reçu tardivement leur invitation par le biais d'un Sms ou message textuel qui s'était affiché impérativement sur l'écran de son portable : « ce soir, 23 heures, aux trois chats ». Elle était si peu habituée à recevoir des ordres qu'elle s'était laissée violenter avec un sentiment de délectation inavouable. L'ambiguïté des deux hommes à son égard lui plaisait, et la rassurait sur son pouvoir de séduction. Elle n'avait pas hésité un instant, et avait décommandé le dîner prévu de longue date avec Pierre. Elle avait bien senti sa déconvenue, mais c'était sans importance : en bon toutou fidèle, ce vieux copain d'enfance s'en remettrait et lui pardonnerait ! Elle s'amuserait certainement plus avec ses nouvelles relations...

Assis tous trois sur les hauts tabourets du bar, ils se faisaient régulièrement bousculer par des homosexuels qui montaient à l'étage pour rejoindre les box privés où chacun se laissait aller aux fantaisies sexuelles de son cru, menotté, attaché par une laisse, travesti en fille ou vêtu de tout autre tenue de circonstance. Céline aimait l'ambiance glauque du lieu, ne pouvant s'empêcher de frissonner dès qu'on la frôlait pour rejoindre la partie supérieure de l'établissement.

« Tu aurais vu comment je me suis défaussée sur ces petits crétins des études ! Cela m'a fait du bien ! Et leur tête quand j'ai annoncé au *board*, l'air de rien, que j'étais invitée à prendre la parole à la télévision sur la problématique des marques ! » ne put-elle s'empêcher de conclure en relatant les derniers événements.

« Tu es bien partie pour devenir la papesse des marques ! » commenta Alain, en la flattant pour mieux gagner ses faveurs. C'était un petit gros, ce qui ne l'empêchait pas d'user de son charme pour séduire les femmes, en leur apportant une écoute mielleuse.

« En as-tu profité pour parler de notre projet ? » demanda à son tour Bernard.

C'était un bellâtre, à la silhouette longiligne mais aux cheveux déjà grisonnants, qui faisait régulièrement de la musculation pour conserver une ligne parfaite. Playboy superficiel, il touchait aux affaires le temps de briller, de pénétrer un milieu social et de se faire rapidement de l'argent, avant de se désengager rapidement afin d'éviter le déclenchement de plaintes contre lui. Déconsidéré dans de nombreux cercles, il continuait toutefois à naviguer dans les eaux mondaines sans être inquiété. Même son habitude de renifler brutalement, par à coups, encore plusieurs heures après avoir sniffé sa ligne de coke, le rendait sympathique. Ce tic lui permettait de créer une connivence secrète avec les gens de la publicité, habitués à ce que leurs « créatifs » avalent ce genre de Viagra pour esprit impuissant, dans l'espoir de trouver ces pauvres petites idées qu'il leur faudrait ensuite présenter aux clients comme des coups de génie...

« Non, je n'en ai pas encore parlé. Il faut être, au préalable, vraiment en phase entre nous... »

Pendant l'heure qui suivit, Alain et Bernard l'entrepreneur longuement sur leur projet de « change management », qui devrait d'après eux logiquement compléter son activité actuelle en dopant son chiffre d'affaire. Cette nouvelle spécialité consistait à appliquer les décisions stratégiques prises par une entreprise, en prenant en charge l'accompagnement concret du changement. Cela pouvait aller de la reformulation des documents internes, à la conception de nouvelles campagnes publicitaires à destination du public ; mais aussi de l'impulsion d'une nouvelle culture d'entreprise par le biais de séminaires de formation, à la charte graphique qui préconiserait jusqu'au style d'habit des hôtes et aux teintes colorielles des couloirs.

« Tu vois, la recette est simple : tu fermes d'abord un client grâce à une première phase de conseil. Après, si tu as bien fait ton travail en lui rendant un projet suffisamment ambitieux et compliqué pour qu'il ne puisse le réaliser seul, tu le laisses paniquer jusqu'à ce qu'il revienne te voir pour te demander de l'aide. A ce moment, tu as gagné : il est captif, prêt à signer à nouveau pour que tu lui expliques comment appliquer les bonnes résolutions prises comme par hasard sous ton impulsion ! Crois-moi, j'en suis sûr : grâce à mon astuce et à cette nouvelle activité qui te permet en plus de te diversifier, tu doubles la mise à chaque coup ! »

Pensive, Céline se laissa peu à peu séduire par le projet. Leur proposition avait l'air sensée, et la touchait dans sa volonté quasi religieuse d'influencer la vie d'une entreprise en transformant les gens qui y travaillaient quotidiennement, jusque dans leur façon de parler et de s'habiller. Si, en plus, cela lui permettait de récupérer de nouveaux budgets et de résorber sa récente stagnation du chiffre d'affaire, le *board* cesserait de l'ennuyer pour de sordides questions matérielles.

Elle se laissa griser par les promesses de cette nouvelle aventure, occasion de faire briller son charisme dans des domaines encore vierges pour elle. Elle se sentait prophète, de la lignée de ces personnages messianiques qui, incapables de se contenter d'édicter la Loi et de se contenter du monde en sa forme actuelle, le bouleversent en changeant profondément le cours de l'histoire. La jouissance du pouvoir était là, dans cette façon de transformer

l'âme des gens en les convertissant à un nouveau credo, dans l'art de tracer de nouveaux chemins, en dédaignant ceux qui sont déjà balisés. Elle avait besoin de sentir le souffle de l'aventure et du danger pour se sentir exister. Alors, et alors seulement, elle revivait...

Elle ne serait pas seulement la nouvelle papesse de la marque, elle allait devenir incontournable et créer un nouveau métier : demain, il y aurait dans toute entreprise digne de ce nom des « Brand Managers » responsables, transversalement aux produits, du destin de la marque, des décisions stratégiques et des applications concrètes à réaliser pour faire fructifier ce bien aussi précieux qu'immatériel !

Céline sursauta. Elle s'était laissée aller à rêver...

Sans faire attention, elle avait avalé plusieurs cocktails explosifs de suite. Dans le feu de la discussion, Bernard et Alain s'étaient rapprochés d'elle. Il faisait chaud, et ils avaient ouvert leur chemise. La salle était bondée, on les bouscula et ils se rapprochèrent encore. Elle pouvait sentir la peau de leur torse s'appuyer contre elle.

« Trinquons à notre projet, ensemble nous serons les rois du monde ! Goûtes mon cocktail... » murmura Bernard en approchant ses lèvres.

En riant, ils refermèrent l'étreinte sur elle...

## Chapitre 5 : Nuages d'orage et ébauches de complot

Céline était sur un petit nuage rose.

Malgré des cernes habilement dissimulées, elle aimait les lendemains de nuit blanche et de débauche pendant lesquels elle pouvait enfin laisser tomber ses masques professionnels pour laisser libre cours à ses fantasmes les plus inavoués. Elle se sentait assouvie, ce qui lui arrivait rarement.

La vie lui semblait ce matin pleine et merveilleusement prometteuse : elle venait de décrocher un contrat important, ses employés étaient venus la saluer à tour de rôle dès qu'elle était apparue à son bureau porteuse de la bonne nouvelle. Et encore, ils ignoraient ses derniers plans, qui allaient relancer le bateau vers de nouveaux horizons ! C'était ça, le bonheur : être reconnue et respectée, voir ses rêves se réaliser, le regard perdu vers un horizon où les possibles brillent comme autant d'étoiles et de diamants prometteurs...

« Bonjour, as-tu passé une bonne soirée ? »

Elle sursauta à la voix mielleuse de Pierre qui s'était approché sans qu'elle s'en aperçoive.

« Oui, mon petit Pierre, une nuit merveilleuse ! »

Elle se rendit trop tard de l'impair qu'elle venait de commettre, et tenta maladroitement de récupérer la situation.

« Mais cela aurait été tellement plus agréable de la passer avec toi ! C'est vraiment dommage, cette obligation professionnelle au dernier moment ! ... D'ailleurs, il faudra que je t'en parle... »

« A propos de quoi, exactement ? » susurra-t-il, sur la défensive.

« Tu te souviens de notre dernière discussion à propos de la possibilité d'aller plus loin dans l'accompagnement du changement chez nos clients ? Il nous faut aller plus loin dans cette direction. Les amis que j'ai rencontrés sont vraiment des as dans leur spécialité. Ils peuvent nous apporter un éclairage précieux. Tu verras, tu vas les adorer ! »

« Je veux bien, mais que demandent-ils ? Comment envisages-tu la collaboration ? » demanda à son tour Matt, le directeur de la création qui assistait à la scène en se demandant ce qu'il allait devenir dans un tel cas de figure.

« Oh, tu sais, tout reste encore à définir ! Ils pourraient nous rejoindre au sein de l'équipe dirigeante, s'ils apportent un nouveau business... »

« Nous étions d'accord pour refuser qu'Etienne et Olivia soient nommés à la même fonction que nous, le même raisonnement doit prévaloir pour tout nouveau venu. Il y a deux Directeurs Associés, et il n'y en aura que deux ! » lança, blême de rage, Pierre en préférant s'éloigner pour ne pas se laisser emporter par la colère mêlée de dépit qui montait en lui.

Surprise par la réaction de son ami, Céline eut soudain l'intuition que les événements ne seraient pas aussi simples qu'elle l'avait imaginé : elle voulait faire entrer deux nouveaux prétendants avec lesquels elle entretenait de surcroît une relation intime, dans une société où se trouvaient déjà deux directeurs associés certes recrutés par ses soins, mais qui, comme tout mâle, allaient défendre chèrement leur territoire. Un bref moment, elle eut l'impression d'être une pauvre petite fille fragile perdue au milieu d'un monde de brutes prêtes à en découdre : n'était-elle pas la seule femme dirigeante au sein de la holding ?

Elle reprit vite confiance en elle-même : il lui faudrait juste du doigté dans la manœuvre, se dit-elle en répondant à Matt. Mal à l'aise et profondément lâche, ce dernier s'en voulait déjà de s'être opposé à sa présidente, ne sachant comment se sortir de la situation délicate dans laquelle il s'était fourré.

« Il ne faut pas s'emballer, ni en faire un cas personnel. Et puis, rien n'est encore fait, cela vaut d'autant plus la peine de réfléchir à ce que nous aurons envie de réaliser pour l'avenir. Réfléchir au *sens* que pourrait avoir notre métier avec cette nouvelle activité, n'es-tu pas d'accord ? »

« Oui, il faudra en reparler de toutes façons... » murmura Matt, en pharisien qui n'aimait pas s'engager.

Réfugiés dans un coin discret de la brasserie la plus proche du bureau, à l'heure du déjeuner, Pierre et Matt devisaient d'un air sombre.

« La situation ne me plait pas. Elle se sert de nous, elle se prépare à nous jeter » dit Pierre d'un air sombre, en sous-entendant que Céline pourrait avoir envie de se débarrasser de ses deux Directeurs associés, Pierre et Paul.

« Et qu'en pense Paul ? » demanda Matt, soucieux de bien saisir les enjeux de ce qui était en train de se tramer.

« Pas grand chose, Paul, il est en train de préparer ses arrières, il est prêt à se débiter, si tu veux mon avis ! » maugréa Pierre qui en voulait à son collègue de ne pas le suivre dans ses plans de rébellions. Réfrénant sa colère, il reprit d'une voix qu'il s'efforça de rendre plus calme :

« Tu connais Paul, il ne s'opposera jamais frontalement à Céline, il ne me soutiendra jamais directement si je m'engueule avec elle. Mais en même temps, il sait bien que nos deux destin sont liés, et qu'elle met en danger autant ma carrière que la sienne. Donc il ne fera rien, non plus, pour m'empêcher d'agir et de défendre notre projet originel... »

Avec son air aristocratique, Paul ne voulait en effet pas se salir les mains en se mêlant à des querelles de chapelle ou à des complots indignes à ses yeux. Il préférait garder de la hauteur, quitte à prévoir des plans de remplacement si la situation venait à trop empirer...

« Crois-moi, il est urgent de faire quelque chose, sinon nous allons tous être virés pour laisser la place à ses petits copains ! » conclut Pierre, blanc de rage.

« Non, il ne faut pas voir les choses de manière aussi passionnelle. Nous lui sommes tous indispensables, elle le sait bien. Apparemment, elle souhaite étoffer l'équipe dirigeante, et peut-être est-ce effectivement nécessaire, dans la perspective de croissance imposée par les actionnaires... » tempéra Matt, toujours aussi soucieux d'éviter le conflit et de conserver sa tranquillité personnelle.

« Tu veux que je te dise ? Elle couche, c'est la seule raison ! »

Matt, gêné, fit d'abord celui qui n'avait rien entendu. Puis, avec de grands moulinets des mains, il répondit :

« N'exagère pas, sa vie privée ne nous regarde pas ! »

« Je la connais depuis longtemps. Elle a toujours été incapable d'établir une barrière entre sa vie personnelle et sa vie professionnelle. Je sais qu'elle a déjà été licenciée dix ans auparavant de la banque pour la même raison, elle est en train de recommencer les mêmes bêtises ! Il est hors de question que nous en fassions les frais, en laissant ces petits cons nous concurrencer » fulmina Pierre, visiblement atteint à un niveau personnel, pour d'obscures raisons que ne parvenait pas à saisir son collègue.

« Là où je suis d'accord avec toi, c'est qu'il faut veiller à ce qu'elle ne nous embarque pas dans un projet ne correspondant pas à notre plan initial... La solution serait peut-être d'imposer votre présence, à Paul et à toi, non seulement à la réunion hebdomadaire du board où vous êtes déjà introduits, mais aussi au conseil d'administration, puisque les grandes décisions s'y prennent ».

Matt était aussi, à la manière des êtres faibles qui n'agissent que contraints par les événements, un homme de pouvoir. Il évitait au maximum d'agir, tenant à son image d'esthète n'aimant pas se compromettre dans le monde matériel, car cela lui permettait de cacher ses hésitations et sa peur maladroite de s'engager. Il savait attendre que le tumulte de la bataille se soit apaisé et que tout le monde se soit entretenu, pour apparaître comme le recours finalement le plus consensuel. Il savourait alors l'idée d'avoir pu, sans rien faire, avoir malgré tout imprimé son cours aux événements. Quelle satisfaction de se dire qu'il lui suffisait de guetter et d'attendre la bonne occasion, sans trop se compromettre et sans se salir les mains, pour ramasser la mise ! C'est pourquoi il proposait à Pierre d'éviter l'affrontement direct, en lui conseillant un contournement plus machiavélique afin d'accéder aux actionnaires du conseil d'administration, ces nouveaux Princes des temps modernes.

« Tu as raison ! Il faut défendre notre point de vue et les intérêts de la société devant eux. Il n'y a aucune raison de les craindre : ils seront de notre côté lorsqu'ils comprendront que c'est également leur intérêt. » renchérit Pierre d'un air déterminé.

« La seule question non encore résolue, c'est de savoir comment imposer votre présence. Car je doute que Céline accepte de vous introduire de bon cœur au Conseil. » objecta cependant Matt, en bon manipulateur qui avait ferré son collègue avant de le pousser à agir dans le sens souhaité.

Pierre, qui se laissait toujours dominer par ses émotions, fonça tête baissée. « Je la connais, et je vais jouer de notre ancienne amitié pour imposer notre présence. Quitte à rentrer dans un rapport de force où elle n'aura pas d'autre choix. Je n'ai pas peur d'elle ! » dit-il, fanfaron.

« Alors, ce sera parfait. Je suis sûr que tu en es capable. Paul te suivra, j'en suis sûr. Moi, je resterai pendant ce temps en arrière, afin qu'elle ne se doute pas de notre alliance. » conclut sentencieusement Paul, sans pouvoir retenir un sourire de satisfaction.

Les dents serrés, la voix sifflante, Pierre continua sur sa lancée :

« Ce sera donnant-donnant, si elle veut garder un espoir d'introduire ses nouvelles pièces dans le jeu, il lui faudra d'abord nous adouber et nous faire entrer au conseil ».

x

Céline tergiversa d'abord, essayant de les décourager.

Elle tenta de déstabiliser Pierre. Connaissant son mauvais niveau d'anglais, ne risquait-il pas de se ridiculiser, puisque les conseils d'administration avaient intégralement lieu en anglais, selon la lubie d' *Il Cavaliero* souhaitant ainsi, comme le bourgeois gentilhomme, faire des vers et des affaires internationales sans en avoir l'air ?

Son ami d'enfance avait blêmi sous l'outrage, et répondu du tac au tac :

« Justement, cela va me forcer à me remettre à niveau. Dès demain, je prends sur le budget formation pour me perfectionner dans la maudite langue de Shakespeare. »

Deux jours plus tard, Pierre commençait effectivement un stage intensif d'anglais avec un professeur particulier qui se déplaçait chaque semaine à son bureau pour lui faire la conversation et

tenter d'améliorer son accent. Il n'en garda pas moins une blessure secrète –une déception de plus, s'était-il dit amèrement.

Matt l'avait soutenu en cherchant pour lui les coordonnées du professeur. Même s'il appréciait modérément son collègue, trop frustré à ses yeux, il ne pouvait laisser passer la pique de Céline. Il avait besoin que Pierre se reprenne et contre-attaque.

Il avait tenu bon, exigeant d'être admis avec Pierre au conseil d'administration avant d'engager une quelconque amorce de discussion sur les formes d'une éventuelle collaboration avec les deux nouveaux prétendants.

Malgré une rage qu'elle arrivait difficilement à contenir devant eux, Céline avait finalement été obligée de céder et d'œuvrer pour les y faire accepter. Elle espérait ainsi acheter leur collaboration – ou tout au moins leur silence.

Sans se douter qu'en laissant ainsi des loups à l'allure d'agneau entrer dans la bergerie, elle prenait un risque qu'elle regretterait cruellement par la suite.

x

Pierre et Paul se tinrent coi lors du premier conseil d'administration auquel ils assistèrent.

Mais lors du second, lorsque Céline présenta un projet de budget prévisionnel pour l'année suivante qui incluait un déménagement dans un nouvel immeuble prestigieux ainsi que des salaires conséquents pour deux dirigeants supplémentaires, Pierre émit les plus vives réserves. Il fut cette fois-ci chaudement épaulé par Paul. Ce dernier, effrayé par la fuite en avant de Céline et impressionné par la réussite de son collègue qui avait réussi à les faire introniser au sein de l'assemblée des actionnaires, avait en effet décidé que la moindre des choses était de soutenir son associé. Leurs intérêts étant communs, ils n'hésitèrent pas à contrecarrer Céline, émettant en public les plus vives réserves face à cette évolution de la société qui risquait de diluer son identité en créant des surcoûts de fonctionnement et des risques financiers considérables.

Surpris, les actionnaires hésitèrent, puis bottèrent en touche en demandant aux deux Directeurs Associés de présenter lors de la prochaine réunion, en contre-proposition, leur propre plan de

développement et budget prévisionnel. Ils disposeraient de deux versions entre lesquelles choisir, situation particulièrement jouissive pour des financiers qui conservent ainsi l'impression d'être maîtres de leur Destin et d'arbitrer à bon escient entre princes et vassaux venant solliciter leur arbitrage.

Ce beau monde se retrouva toutefois uni de façon consensuelle lorsqu'il s'agit d'aborder l'avenir des entités rachetées jadis par Annie, lorsqu'elle était Directrice Générale. Le cabinet d'étude avait réussi à engranger de nouveaux contrats et à doubler son chiffre d'affaire ; on décida donc de le laisser temporairement en paix, au grand dam de Céline qui aurait bien voulu régler leur peau à Etienne et Olivia, dont le mauvais esprit l'agaçait particulièrement.

L'agence de publicité de Xavier, déjà dans un piteux état au moment de son rachat, avait continué à s'enfoncer dans la crise. Les résultats de l'audit réalisé de façon express par les contrôleurs du groupe étaient catastrophiques : il fallait prévoir encore une année de déficit, ce qui allait bien entendu peser de manière inadmissible sur les marges bénéficiaires des autres sociétés du groupe. Même si la holding était largement bénéficiaire, il était hors de question d'accepter d'être freiné dans son essor par ceux qui traînaient la patte. La décision fut prise rapidement, sans état d'âme : on allait réduire les pertes de façon drastique, en renvoyant les deux dirigeants ainsi que la moitié des employés.

« Cela permettra de diminuer le déficit de combien ? » demanda l'un d'entre eux.

Au chiffre donné en réponse, l'assemblée hocha la tête de satisfaction. Personne ne posa une seule question relative au coût humain d'une telle mesure, et encore moins ne s'interrogea sur l'avenir des personnes concernées. Sur un plan financier, les individus représentent en soi une quantité non mesurable, une variable irrationnelle ; ils ne commencent à prendre sens qu'additionnés ensemble pour constituer une ligne comptable de dépenses en frais de personnel, qui s'alourdit encore de charges à payer à l'Etat, qu'on analyse ensuite d'un œil expert pour savoir comment on peut la réduire afin d'augmenter, en face, la colonne des bénéfices.

« Je me permets de vous rappeler que les locaux de l'agence appartiennent aux dirigeants que vous allez licencier, cela ne risque-t-il pas de créer des problèmes ? » osa demander timidement Paul.

« Pas vraiment, c'est juste un élément à intégrer dans la négociation. Nous allons les licencier pour incapacité professionnelle et communication de données financières trafiquées au moment où ils nous ont vendu leur fond de commerce, donc il y aura fatalement conflit et arbitrage... Bien entendu, tout cela reste confidentiel, personne ne doit s'en douter, nous avons besoin de garder intact l'effet de surprise » répondit Raoul, comme s'il doutait de la capacité de Céline à garder pour elle une telle information.

« Maintenant », conclut-il en se tournant de manière volontairement agressive vers elle, « vous ne pourrez plus nous dire que tout est de la faute de l'agence et de votre précédente Directrice générale qui l'avait rachetée. A vous de faire vos preuves et de nous convaincre que votre plan est le bon, en renouant rapidement avec les bénéficiaires ! »

La réunion se finit sur un silence lourd.

Furieuse, Céline partit la première, sans dire au revoir.

« Les salauds, me faire ça, à moi, devant les autres actionnaires ! Mais personne ne m'empêchera de suivre mon plan ! ».

Elle décida de contre-attaquer en demandant d'abord un nouveau rendez-vous privé avec *Il Cavaliere*, puis avec les personnages-clefs qui l'avaient soutenue lors du précédent conflit : rien n'était encore joué, il n'était probablement pas trop tard pour exercer son charme et son activité de lobbying.

Lucide, elle prit toutefois conscience des risques encourus si le *board* décidait de soutenir les deux Directeurs Associés en la lâchant. Elle s'acheminerait alors vers un rapport de force peu enviable : se soumettre, ou se démettre.

Toujours volontariste, elle imagina une autre solution : s'ils ne voulaient pas d'elle, elle partirait avec ses fidèles pour créer une nouvelle société, et elle réaliserait son projet sans leur appui !

Mais elle n'aurait pas besoin d'en arriver à cette extrémité, se dit-elle avec son optimisme habituel.

x

Les jours suivants, Pierre et Paul, aidés en sous-main par Matt, profitèrent des évaluations annuelles auxquelles les employés devaient se soumettre chaque année pour tâter le terrain et faire circuler des rumeurs quant à l'avenir incertain vers lequel risquaient de les entraîner les frasques et imprudences de leur Dirigeante.

Ils décidèrent également de contacter Etienne et Olivia, le couple caractériel des Etudes, pour les tester et les mettre, à leur tour, dans la confiance. Comme à son habitude, Paul se défaussa et laissa Pierre téléphoner.

Etienne était sur le terrain, réalisant une enquête dans l'une de ces grandes surfaces qui bornent le territoire des villes comme autant de hideux fortins destinés, non plus à défendre la ville et à guetter d'hypothétiques ennemis, mais à attirer les habitants de la ville à l'extérieur pour mieux les rançonner, dans un miroir aux alouettes où ils n'auraient plus qu'à dépenser leur salaire chichement gagné.

« Je suis en phase d'observation, je préférerais que tu en parles directement avec Olivia » avait répondu Etienne d'un air supérieur à Pierre, lorsque ce dernier l'avait contacté. Il ne se rendait pas compte qu'en avouant se rendre sur place, dans les lieux publics, il se déconsidérerait en se ravalant au simple rôle d'enquêteur de base. Imbu de l'importance de sa mission, il se prenait au contraire pour un espion de valeur envoyé au sein d'une population hostile, don Quichotte moderne partant avec son fidèle magnétophone se battre contre les moulins à vent de la concurrence et du monde de la consommation. Il profita d'avoir Olivia en ligne pour lui faire part de ses réflexions :

« Tu verrais cette monstruosité de béton et de verre devant laquelle je me trouve ! C'est vraiment l'illustration de ma thèse : les centres commerciaux représentent les châteaux forts de notre civilisation. En s'emballant, le progrès technique s'est déconnecté du curseur du temps, lequel demeure étrangement bloqué au moyen âge en ce qui concerne les mentalités et les liens de vassalité plus forts que jamais envers les nouveaux seigneurs du

commerce ! A quand les future jacqueries, les révoltes paysannes qui verront ces lieux maudits saccagés et pillés par une populace révoltée ? »

Etienne pouffa de rire à cette idée.

Après avoir raccroché, il continua intérieurement à développer son idée : dans ces nouveaux greniers, est stocké l'essentiel des denrées vers lesquelles les habitants des alentours se dirigent rituellement, chaque semaine, pour s'approvisionner. Dressés aux points stratégiques, à des carrefours de communication routière, ils se sont subrepticement partagé le pays, se faisant parfois face, délimitant des territoires ou zones d'influence qu'ils inondent de prospectus et de publicités, se livrant à des promotions de forain incessantes afin de mordre sur la zone de chalandage du voisin, déclenchant des guerres commerciales qui ont remplacé les antiques razzias. Seule différence avec les châteaux forts de jadis : le pont-levis a été judicieusement remplacé par d'immenses portes vitrées s'ouvrant magiquement devant le manant afin de l'impressionner et de lui donner l'impression d'être accueilli comme un personnage important. Entrez mon bon prince, venez admirer ma marchandise, promenez-vous à votre guise dans mon domaine, vous êtes mon invité !

L'austérité des murailles de béton, les fossés gris où s'arrêtent et s'entassent les assauts des voitures, s'oublie vite, dès le seuil franchi. Partout, explosent les mille feux et cris de la foire commerciale du moyen âge, dans une débauche moderne de technologie impressionnante, de lumière déréalisante, de musique sirupeuse anesthésiante, et de haut-parleurs à la litanie obsédante - sans parler des mille messages subliminaux destinés, partout, à conditionner le chaland. Ce dernier, hypnotisé, glisse silencieusement à la surface des choses, tel un fantôme avide de se remplir en accumulant des biens dans son caddie, ou encore, tel un chevalier ensorcelé ayant oublié sa mission sacrée, se dit Etienne en songeant aux châteaux ensorcelés des contes de son enfance.

Le conditionnement de l'homme moderne en consommateur-zombie y est si bien programmé, continua-t-il en son for intérieur, que le recours aux forces de l'ordre officielles, omniprésentes à l'extérieur, y semble étrangement inutile. A la place, règnent en

effet les milices privées du seigneur local, avec ses cohortes d'indicateurs, de vigiles bardés de talkie walkie, d'employés se déplaçant en rollers, de gros bras et de caméras cachées, prêts à intervenir dès que le moindre contrevenant serait pris sur le fait, chassant sans vergogne le moindre vagabond ou Sdf qui oserait y trouver refuge. Car dans ces lieux, l'hôte de passage n'a le droit que de baguenauder et de s'arrêter brièvement, le temps de consommer ou d'acheter une denrée. S'asseoir simplement par terre, s'adosser à une colonne plus de cinq minutes sans rien faire, est éminemment suspect et déclenche inéluctablement une intervention dans les dix minutes qui suivent...

Il y a plus subtil, se dit Etienne : le lieu est certes fait pour éveiller la tentation, mais en soustrayant cruellement l'objet du désir à la possession immédiate, en l'exhibant derrière un emballage qui le rend encore plus enviable, en le protégeant par un code informatique qui impose de recourir à l'argent pour l'acquérir. Celui qui n'en dispose pas, n'a plus qu'à saliver et à ressasser sa frustration. Jusqu'au moment où, n'en pouvant plus, il tentera fort logiquement de dérober le bien convoité. Immédiatement repéré et pourchassé, il sera alors retenu prisonnier de manière parfaitement illégale, et devra négocier sa remise en liberté contre le paiement d'une amende maison allant remplir la caisse noire des vigiles ; quand ces derniers ne décideront pas de le remettre aux forces de l'ordre officielles, en déposant plainte contre lui, pour l'exemple.

Véritables zones de non droit dirigées par la loi de chaque enseigne, il est d'ailleurs aussi difficile d'y entrer pour travailler, que de vouloir pénétrer dans une base militaire. Ce n'est certainement pas un hasard si, dans les deux endroits, règne d'ailleurs la même culture du secret et du contrôle paranoïaque des individus.

« Tu te rends compte, cette fois-ci, non seulement j'ai dû montrer patte blanche, en donnant à l'accueil les attestations et autorisations que tu as chèrement négociées la semaine dernière, mais en plus ils ont exigé ma carte d'identité et pris les clefs de ma voiture en otage. Je n'arrive pas à m'y faire, cette atteinte au droit est insupportable ! »

« Calme-toi, nous avons réussi à leur arracher l'autorisation d'intervenir aujourd'hui, c'est l'essentiel », lui répondit Olivia.

« A propos, j'ai reçu un appel de Pierre. Il m'a dit qu'il t'avait d'abord contacté. Ses propos étaient assez confus, mais j'ai un scoop : j'ai l'impression qu'avec Paul et Matt, ils souhaitent sonder nos réactions au cas où ils auraient l'intention de débarquer Céline ! Tu te rends compte, il paraît que le board est au courant et les laisse faire ! »

« Que lui as-tu répondu ? »

« J'ai temporisé et répondu que nous en reparlerions ensemble au cours d'un prochain déjeuner, mais je lui ai fait comprendre que nous n'avions aucune hostilité de principe à ce qu'elle soit mise à l'écart... Au contraire, ce sera une vengeance pour notre amie Annie ! » ponctua-t-elle d'un petit rire.

Elle était secrètement contente pour d'autres raisons. Les frictions s'étaient dernièrement multipliées avec Céline, qui ne supportait pas qu'une autre femme puisse lui porter ombrage et soit en désaccord avec elle. Or, Olivia était trop impulsive pour se taire hypocritement ou pour lui faire la cour. La situation n'aurait pas pu durer éternellement : elle se doutait bien que si Céline restait, elle serait la prochaine sur la liste des départs.

x

La semaine suivante, une rencontre discrète fut donc organisée entre Paul, Pierre, Matt, Olivia et Etienne, dans le petit salon isolé d'un grand restaurant parisien. Leur silence et leur neutralité pour rester dans la société sans suivre Céline si elle le leur demandait, s'acheta chèrement, en échange d'une prime de fin d'année conséquente.

En sortant du restaurant avec Paul et Matt, Pierre se frotta les mains, heureux de la tournure prise par les événements.

« C'est bien parti, elle ne pourra même pas compter sur eux ! »

Il tenait sa vengeance, elle verrait ce qu'il lui en coûterait de s'être moqué de lui !

x

Céline sortait d'un déjeuner en ville avec *Il Cavaliere*. Il avait mis fin plus rapidement que prévu à leur tête-à-tête, en prétextant un rendez-vous d'affaire important. Certes, elle l'avait senti plus froid que d'habitude, surtout au début du repas. Elle n'y prêta pas

attention, ignorant ce signe pourtant universellement vérifiable : quand quelqu'un d'important et sur lequel vous comptez, commence à calculer son temps et à regarder sa montre, il est temps de s'inquiéter et de préparer des bases de repli.

Elle demeurait confiante en sa capacité de persuasion : son protecteur avait écouté sans rien dire le panégyrique de ses deux nouveaux compagnons. Il avait même accepté de les recevoir pour qu'ils lui parlent plus en détail de leur projet et du « change management », discipline qu'il connaissait imparfaitement. Elle n'aurait plus qu'à rencontrer individuellement les autres membres du conseil d'administration pour les convaincre à leur tour.

Au même moment, Paul finissait de déjeuner avec le dirigeant de l'ancien groupe agroalimentaire au sein duquel il travaillait auparavant. Il avait longuement réfléchi à la situation, pour établir un constat aussi cynique que réaliste : soit Céline sortirait vainqueur de la situation, et elle imposerait de nouveaux pions venant entraver sa carrière ; soit elle partirait, mais ce serait avec son carnet d'adresses, et la situation de la société, déjà largement en dessous de ses objectifs, s'en ressentirait fatalement. Dans les deux cas, il était perdant ; d'autant qu'il ne parvenait pas à avoir totalement confiance en Pierre, trop émotif et primaire à son goût.

Il avait donc commencé à réactualiser son réseau dormant de contacts, passant autour de lui le message implicite que sans être encore libre, il était à nouveau enclin à tout envisager pour l'avenir. Il existait, dans le milieu des affaires, un langage codé qui permettait de le faire savoir : il suffisait de téléphoner aux bonnes personnes et de glisser dans la conversation, à bon escient, qu'on se sent désormais ouvert et tenté par de nouvelles aventures professionnelles.

Son ancien Directeur, mis au courant par la bande, l'avait rapidement contacté : il était en train de se séparer de son ancienne attachée de presse et Directrice de la communication, accessoirement sa maîtresse, avec laquelle il avait rompu dernièrement. Le poste était vacant, et le profil d'éminence grise de Paul, assez discret pour ne pas lui faire ombrage, l'intéressait. La fonction convenait également à Paul qui aimait agir dans l'ombre et qui, à l'image de Talleyrand son maître, goûtait d'autant plus aux délices du pouvoir qu'il s'exerçait de manière

invisible : il jouissait véritablement de se savoir à l'origine cachée des décisions des grands de ce monde, de pouvoir tirer les ficelles des marionnettes qui s'agitaient sur le devant de la scène.

La rencontre s'était fort bien déroulé, son interlocuteur lui offrant un pont d'or à condition qu'il se décide rapidement. Paul, à l'affût de toute possibilité lui permettant de sortir de l'impasse dans laquelle il se trouvait, avait pris la décision sur-le-champ.

De retour au bureau, il demanda aussitôt à voir Pierre, afin de le mettre au courant, à sa façon, des événements.

« Imagine-toi, Pierre : mon ancien patron m'appelle comme ça, alors que je ne l'ai pas vu depuis plus d'un an et demi ; on décide de se faire une bouffe ensemble, et il m'annonce, de but en blanc, qu'il pense à moi pour devenir Directeur de sa communication ! Imagine ! »

« Que lui as-tu répondu ? » demanda Pierre, sans se faire d'illusion.

« Le PDG d'un des plus gros groupes français et même mondiaux ! L'accompagner et le conseiller dans toutes ses décisions, en France et à l'étranger, j'avoue que cela me tente... Je ne peux décemment pas dire non et laisser passer cette chance ! ». Il enchaîna, plus hypocritement :

« D'un autre côté, je dois reconnaître que si je suis obligé de vous quitter, ce sera avec regret ! Surtout dans ces conditions difficiles ! J'aurais tant aimé demeurer à tes côtés pour sauver la boîte, la remettre sur ses rails et continuer l'aventure ensemble ! Enfin, que veux-tu, il faut accepter les signes du destin ! »

« Bien sûr, je te comprends... » maugréa Pierre avant de le féliciter pour sa prochaine carrière.

Il lui faudrait trouver un nouvel allié face à Céline, se dit-il, cherchant déjà sur quelle personne il pourrait compter pour remplacer la défection de son collègue.

Matt lui sembla tout indiqué : ne l'avait-il pas secondé fidèlement et conseillé habilement pendant le complot qu'ils avaient mené avec succès tous les trois ? Il méritait d'autant plus d'être nommé co-Directeur à ses côtés, qu'il n'avait à priori rien à craindre de

lui : il lui semblait trop fâlot et insignifiant pour représenter un quelconque danger.



## Chapitre 6 : La chute de Céline et le règne de Pierre

« Pourquoi m'en veux-tu à ce point, mon Pierre ? » minauda Céline, allongée sur le canapé en cuir, le chemisier échantonné à demi ouvert.

« Je ne peux accepter que tu mettes l'avenir de la société en péril pour tes histoires de cul... je te connais depuis l'enfance, à chaque fois que tu as mélangé les genres, la vie privée et la vie professionnelle, cela s'est fini de manière catastrophique, reconnais-le ! »

« Oui, mais cette fois-ci, ce sera différent, fais-moi confiance. »

Pierre leva les yeux au ciel sans répondre, visiblement excédé.

« Je crois que le fond de l'affaire, c'est que tu es jaloux... A tort, car cela ne m'empêche pas de t'apprécier et de t'aimer, tu sais... »

Elle se redressa et glissa sa jambe, déchaussée et recouverte d'un bas résille, jusqu'à la cuisse de Paul. S'il fallait en passer par là pour faire cesser sa stupide opposition, elle était maintenant prête à le faire.

Pierre hésita un instant, puis il fit un effort violent pour écarter la jambe qui s'offrait à lui.

« Non, Céline, ce n'est pas comme ça que tu m'achèteras... »

Elle éclata en sanglot

« Tu me rejettes au moment où je me donne à toi... mais que t'ai-je donc fait ? Que s'est-il passé pour qu'on en arrive là ? C'était si beau, notre enfance... »

Elle se laissa aller aux larmes sans retenue, glissant insensiblement aux confidences.

« Tu sais, il faut que je te dise, afin que tu ne me juges pas aussi sévèrement... moi aussi, j'ai mes secrets, ma part d'ombre et de souffrance dont je ne parle à personne... Dans la famille de riches banquiers dont je suis issue, j'étais la septième. Le vilain petit canard dont nul ne veut. Au point que, à ma naissance, ma mère

avait décidé d'accoucher incognito dans une clinique aussi luxueuse que discrète, en s'arrangeant pour me faire déclarer comme enfant naturel. Elle m'a confié aux bons soins d'une nourrice payée en cachette pendant quatre ans. Et puis, je n'ai jamais su pourquoi, elle a probablement eu trop honte, elle est finalement revenue me chercher et m'a reprise dans sa famille. Mais toute ma vie j'ai enduré ce fardeau, je n'ai jamais été acceptée par mes frères et sœurs pour qui j'étais un bâtard, j'ai toujours souffert d'un manque d'affection... C'est pourquoi j'ai si cruellement besoin d'amour, besoin qu'on m'admire, besoin de faire mes preuves et de me lancer chaque fois dans de nouvelles aventures ! Comprends-moi, Pierre, je t'en supplie, au nom de notre ancienne amitié, aide-moi dans cette situation difficile, range-toi de mon côté ! »

Pour une fois, elle avait été sincère. Mais comme dans de vieux couples sur le point d'éclater, trop de rancœur s'était accumulée. Pierre avait subi son plein d'humiliations et s'était avancé trop loin sur une voie sans retour pour envisager de reculer. D'une voix sombre, il lui répondit :

« Au nom de notre ancienne amitié, abandonne ces deux lascars tant qu'il est encore temps, sinon tu cours à la catastrophe ! »

Un long silence s'en suivit. Le bras de fer en était d'autant plus impressionnant. Lorsqu'elle comprit qu'il ne céderait pas, Céline se redressa en reniflant sur le canapé. Elle se releva et déclama, théâtrale, d'une voix sifflante de haine contenue :

« Tu seras donc mon Judas, celui qui complotte et trahit son maître ! ... Dommage, je te préférerais en Pierre, celui sur lequel j'avais pris l'habitude de m'appuyer en toute circonstance ! ».

« Ce sera donc la guerre ? » demanda Pierre en se relevant sous cette dernière apostrophe...

« Une guerre sans merci ! » lui répondit Céline en ramassant ses affaires et s'appêtant à prendre congé, furieuse de s'être épanchée en vain.

x

Elle ignorait que son principal soutien l'avait laissée tomber.

*Il Cavaliero*, avec lequel elle n'avait par ailleurs plus de relation intime, s'était fatigué du numéro ressorti à chaque rendez-vous sur le « sens » que chaque entreprise devait nourrir de son sein comme une pépite précieuse, pour innover l'ensemble de ses activités et provoquer, par une véritable conversion, l'adhésion de ses employés autour d'un nouveau projet d'entreprise global.

Il s'était rendu aux objections de Raoul, l'ingénieur qui, au board, s'opposait depuis le début à Céline, trop fumiste à son goût. La vision de Céline, avait-il traîtreusement plaidé, était surannée et datait du dix neuvième, au mieux du début du 20<sup>e</sup> siècle, au moment où le protestantisme s'était immiscé tardivement dans un capitalisme français jusque là paternaliste et catholique, en induisant que chaque entreprise a une mission divine, une vocation singulière à retrouver et à accomplir sur terre. Or, d'après lui, le vingt et unième siècle s'annonçait sous un tout autre signe, celui du nomadisme et de l'individualisme exacerbé. Dans un contexte de crise et de guerre économique exacerbée, les grands desseins messianiques n'avaient plus cours, l'entreprise devant s'adapter au jour le jour, s'enrichir des différences et singularités de chacun, en laissant s'exprimer les ambitions et égoïsmes contradictoires de ses employés, sélectionner les meilleurs et laisser émerger les solutions les plus profitables. Il fallait faire le deuil d'un projet commun, devenu aussi obsolète que les grandes idéologies politiques, définitivement remises, elles aussi, dans les oubliettes de l'histoire.

Il ne lui en avait pas fallu plus pour convaincre son chef, toujours à l'affût des dernières tendances à la mode, et dont la seule crainte était d'apparaître un jour vieux, marqué du sceau infamant des « has been ».

Comme par hasard, dès que le changement d'*Il Cavaliero* à son égard fut perceptible dans son entourage, le réseau que Céline avait patiemment tissé en sa faveur, au fil de rendez-vous, de déjeuners et de dîners éreintants en ville, se délita. On la prenait toujours au téléphone, mais d'une voix un peu plus distante, en prétextant d'un emploi du temps surchargé pour s'excuser de ne pouvoir la recevoir pour le moment.

Céline souffrait de ces signes qui ne trompent pas, et qui font habituellement comprendre aux gens de pouvoir qu'ils entrent

dans une période de disgrâce. Toutefois, elle en attribuait la cause aux menées surnoises de Pierre, et demeurait persuadée pouvoir encore renverser la situation grâce au soutien de son protecteur.

Par précaution, elle décida toutefois de préparer ses arrières, au cas où les circonstances tournerait en sa défaveur. Avec ses deux amis, ils fondèrent en secret une nouvelle structure destinée à accueillir les clients intéressés par leur projet de change management. Il serait toujours temps, en cas de clash, de basculer instantanément ces derniers d'une structure à l'autre...

x

Pour se débarrasser d'elle, le board et le conseil d'administration qui s'étaient finalement rangés du côté de Pierre, lui tendirent un piège. Elle ne se douta pas qu'en lui prodiguant des louanges sur sa vision ambitieuse pour le futur et en lui demandant d'affiner son budget prévisionnel à la hausse, on lui demandait de se saborder et de prouver l'infaisabilité financière de son projet.

Lorsqu'elle revint leur présenter, une semaine plus tard, sa nouvelle copie, vêtue d'une somptueuse tenue, elle était à mille lieux d'imaginer qu'elle allait vivre l'enfer imposé à sa meilleure amie quelques mois auparavant.

Les actionnaires la laissèrent annoncer son budget dans un silence glacial. Puis, méthodiquement, froidement, ils se mirent à le démonter, ligne par ligne, remettant en cause l'ensemble de son chiffrage, taxé d'irréalisme. Comment pouvait-on lui faire confiance, alors qu'elle n'avait pas atteint ses objectifs et que le déficit se creusait ? Sa stratégie relevait de la fuite en avant, et exigeait de leur part d'investir à fond perdu – ce qu'ils refusaient.

En conséquence, ils lui annoncèrent sans ménagement qu'ils se voyaient contraints de lui retirer leur confiance. Ils lui demandèrent sa démission, pour éviter un licenciement humiliant.

En sortant, Céline crut pour la première fois de sa vie ressentir les signes avant-coureurs d'une attaque cardiaque. Elle avait l'impression d'étouffer. Haletante, elle téléphona à son avocat, qui la rassura tant bien que mal : ils ne pouvaient aucunement la forcer à partir volontairement, il lui fallait attendre la suite des événements, en guettant les fautes éventuelles qu'ils n'allaient pas tarder de commettre.

Elle reçut deux jours plus tard la convocation officielle pour son entretien de licenciement. En s'y rendant, elle reçut le coup de grâce. Pierre apporta en effet la preuve, grâce à un détective privé spécialisé dans l'espionnage économique d'employés suspectés de malversation, qu'elle avait effectivement créé une nouvelle société avec ses deux comparses, alors qu'elle était officiellement employée et rémunérée par le groupe, avec interdiction tacite de travailler pour un concurrent. Sans un mot, mais avec un sourire assassin, il déposa sur la table, devant elle, les extraits de K bis du registre du commerce, ainsi que des relevés de compte montrant de manière indubitable que la totalité du capital social de la nouvelle entité avait été réglée par elle-même.

Blême, elle ne trouva rien à répondre.

Elle n'était malheureusement pas au bout de ses peines. Il y avait pire, continua Pierre, un sourire carnassier aux lèvres, en regardant Céline dans les yeux et en abattant sa carte maîtresse. Deux clients avaient déjà été détournés en envoyant leurs chèques à la société fraîchement constituée. Et ce détournement n'était pas récent : en allant fouiller dans son agenda électronique où elle avait imprudemment consigné son emploi du temps, il avait méthodiquement recensé les rendez-vous et le temps qu'elle avait passé pour réaliser des études au profit de ses deux amis, au lieu de travailler pour sa société.

Céline tenta de nier la réalité des faits, mais Pierre devint alors menaçant. Si elle insistait, il pouvait préciser au board le type de lien qu'elle avait avec ces nouveaux associés, afin que tout le monde comprenne les raisons profondes de ses agissements. Elle était d'ailleurs coutumière du fait : n'avait-elle pas usé et abusé de ses charmes avec d'autres personnes autour de la table, pour mieux parvenir à ses fins ? Lui-même l'avait vue tenter de séduire son ancienne amie Annie au hammam, avant de la jeter comme une malpropre...

La coupe était trop pleine pour Céline. Elle bredouilla une réponse, quêtant désespérément l'appui, ou au moins un regard bienveillant de la part d' *Il Cavalerio* :

« Je n'écouterai pas ces ignominies concernant ma vie privée une seconde de plus ! Quant au reste, Pierre était au courant, depuis le

début, de mon autre activité personnelle de conseil. Je ne m'en suis jamais cachée, cela faisait partie de nos accords tacites ! »

Assis en face d'elle, tel un juge antique, le grand chef n'eut pas un mot, ni même un regard en sa faveur.

L'affaire était grave. Les actionnaires votèrent à l'unanimité sa destitution et confirmèrent son licenciement immédiat pour faute grave. Un court instant, lorsqu'on lui demanda de quitter la société en laissant le téléphone mobile qu'elle avait toujours dans son sac et de n'emporter aucun document professionnel, elle eut l'impression de vivre la dégradation humiliante des officiers par l'armée. Au lieu de lui reprendre son arme de service, d'arracher ses épaulettes d'officier et ses décorations militaires, on se contentait de la destituer de ses fonctions en public, de lui supprimer son ordinateur, son carnet d'adresse et sa voiture de fonction pour la renvoyer, sans rien, dans la rue.

Avant de partir, elle dut encore subir l'humiliation d'entendre que Pierre était nommé Dirigeant à sa place, secondé de Matt, le Directeur de la création amené un an auparavant par ses soins. Ce dernier l'avait à son tour trahie, passant dans le camp adverse en échange de cette promotion prestigieuse qui le faisait entrer dans le cercle fermé des Directeurs Associés.

« Cela ne se passera pas comme ça. Je vais de ce pas demander à mon avocat d'engager une procédure pour licenciement abusif et diffamation ... » murmura-t-elle en s'efforçant de se relever et de préparer sa sortie d'un air digne.

« C'est ça, tu pourras toujours lui dire qu'en ce cas nous engagerons des poursuites pour détournement de clientèle, avec demande d'indemnisation conséquente du manque à gagner pour la société » menaça Pierre en criant presque, tandis qu'elle quittait la salle et traversait en somnambule les locaux de ce qui avait été « sa » société...

x

Assis à son bureau, au fond du cabinet où il trônait désormais, Pierre savourait silencieusement sa victoire. Ca y est, il était enfin parvenu à être nommé Directeur général d'une société d'une vingtaine de salariés ! Quelle belle revanche pour ce fils d'ouvrier, qui avait toujours eu la rage au ventre et le désir d'en

remonter à ces gosses de riches incarnés dès sa jeunesse par Céline, cette fille de banquier pour laquelle il avait toujours ressenti une ambivalence trouble. Il s'était jadis juré de la baiser, au sens propre ou au sens figuré. Vingt ans après, il avait enfin obtenu sa revanche sociale sur elle ! Ses parents pouvaient être fiers de son parcours...

Emotif primaire, il inaugura son règne comme tout parvenu, en cultivant les signes extérieurs de son nouveau pouvoir : à son tour, il se fit tailler par un grand couturier dont on voyait l'étiquette dépasser négligemment, un costume sur mesure destiné à faire oublier son allure de Vrp et à lui donner un aspect plus impressionnant. Auparavant ponctuel, il prit l'habitude d'arriver systématiquement en retard à ses rendez-vous, histoire de montrer son importance, en sous-entendant qu'il avait un emploi du temps de Dirigeant surchargé. Pour signer des documents, il sortait un Mont Blanc impressionnant, prenant son temps avant d'apposer son nom, multipliant les post-it et notes internes faisant part, sur n'importe quel sujet, de ses dernières décisions. Pendant les moments de pause qu'il s'octroyait au bureau, les pieds sur la table comme il l'avait vu faire dans les émissions américaines, il allumait un havane en lisant négligemment l'un des multiples magazines économiques qui y traînaient, au mépris explicite des demandes de ses employés et des lois anti tabac qui empêchent de fumer dans un lieu professionnel.

Et surtout, il put enfin se livrer au plaisir de pousser de vraies colères de bébé dépité, d'engueuler ses employés, de les amener jusqu'aux pleurs, sans craindre aucune sanction ! On ne pouvait en effet reprocher à un patron sa colère ; elle avait même la réputation, dans ce vieux pays attardé et encore empreint de paternalisme qu'était la France, de représenter une méthode possible de management, avait répondu un jour Il Cavaliero à un employé qui s'en plaignait. Les salariés courbèrent donc le dos, acceptant les nouveaux caprices de leur chef. Certains comme la jeune stagiaire déjà remise en cause par Céline, avaient craqué : elle était depuis plusieurs mois en arrêt maladie.

Enivré de son nouveau pouvoir, Pierre en abusa logiquement, couchant allègrement avec plusieurs des consultantes et employées du groupe avec qui il se rendait chez les clients, avant

de les raccompagner galamment chez elles. L'abus sexuel n'est pas une question de sexe, mais un privilège du pouvoir, se disait-il à chaque fois qu'il en profitait, en se rappelant les frasques de Céline et la réputation d' *Il Cavaliere*, le dirigeant historique de la holding. Ce n'est, d'ailleurs, même pas un abus, se rassurait-il cyniquement : il ne forçait jamais personne, il lui suffisait d'user de persuasion, d'exprimer ses envies, pour que certaines femmes qui l'avaient snobé jusqu'à maintenant se mettent soudain à s'intéresser à lui et à lui trouver du charme...

x

Il manquait pourtant quelque chose à la jouissance du pouvoir dont il commençait à se délecter : des victimes expiatoires, sur lesquelles exercer son pouvoir de licenciement, cette forme moderne du droit de vie et de mort.

Lui aussi, il lui fallait des boucs émissaires ! Ils furent trouvés en la personne d'Olivia et d'Etienne. Ils présentaient le double défaut de représenter le métier des Etudes dont était issue Céline, et d'avoir été amenés par Annie, sans jamais s'être fondus dans l'équipe. Malgré les primes octroyées à contre cœur, ils avaient dernièrement refusé de venir les rejoindre dans leurs locaux. C'étaient des empêcheurs de tourner en rond, qui mettaient un point d'honneur à ne pas changer la nature de leurs résultats pour aider les consultants ou pour plaire aux clients.

Après le départ de Céline, ils n'avaient changé en rien leurs habitudes, en profitant même pour affirmer un peu plus leur indépendance, ne se privant pas de le contrer en public quand ils n'étaient pas d'accord, sans respecter plus sa fonction qu'ils ne l'avaient fait pour les dirigeantes précédentes. Il avait même la désagréable impression qu'en raison de son origine sociale, ils étaient encore plus impertinents envers lui. Et cela, il ne pouvait le supporter. Il en avait assez de l'agressivité impulsive d'Olivia, tout comme des persiflages d'Etienne !

Personne, au sein de la société, ne les défendrait. Les consultants et Matt seraient trop heureux de se débarrasser du contre-pouvoir des consommateurs qu'ils étaient censés représenter : enfin, ils pourraient délirer en paix, proposer leurs conseils stratégiques sans crainte d'être contredits par les réactions des interviewés, ces

empêcheurs de tourner en rond à qui on ne demandait que d'acheter et de se taire ! En cas de besoin, ils pourraient de toutes façons être remplacés par des free-lance plus souples et plus malléables, auxquels on dicterait à l'avance les résultats escomptés.

Ce seraient indiscutablement les prochaines victimes co-latérales de la nouvelle prise de pouvoir. Mais pour cela, il faudrait constituer un dossier à charge, et peu à peu les diaboliser auprès du board, se dit Pierre en souriant intérieurement à cette idée qui lui plaisait bien. D'autant qu'avec le départ de Céline, une baisse non négligeable du chiffre d'affaire commençait à se faire sentir. Il allait avoir rapidement besoin de trouver des coupables.

x

Il n'eut toutefois pas le temps de mettre son plan en action.

Alors qu'il tentait d'évoquer au cours du *board* suivant les problèmes rencontrés quotidiennement avec le département Etudes, *Il Cavaliero* l'avait interrompu brutalement, lui faisant remarquer que les Etudes étaient rentables, à la différence du *Consulting* qui continuait à en perdre de manière inquiétante. Que comptait-il faire pour que cela cesse ? demanda-t-il brutalement, en cherchant volontairement à le déstabiliser.

Pierre avait tenté d'expliquer que c'était normal mais passager, le départ successif des deux dirigeantes précédentes ayant fragilisé la situation : chacune avait quitté la société avec fracas, en emportant avec elle une partie de la clientèle. L'agence de publicité sur laquelle ils devaient s'appuyer pour se développer avait quant à elle été vidée de la moitié de son staff, et fonctionnait au ralenti. Comment pouvait-on espérer, dans ces conditions, un résultat positif ? Certes, le carnet de commande était pour le moment vide, mais c'était temporaire, avait-il conclu sans se rendre compte de l'impair qu'il venait de commettre.

L'évocation d'une absence de contrat en cours déclencha un tollé général autour de la table, éveillant la crainte la pire qui soit pour des actionnaires : la perspective, non seulement de pertes sèches à venir et de masse salariale qu'il faudrait bien continuer de payer, mais aussi l'absence de visibilité et d'espoir sur le marché !

« J'espère que cela ne présage en rien de votre manière de diriger une société ! » fit cruellement remarquer *Il Cavaliere*. « En tant qu'actionnaires, vous comprendrez aisément que nous avons besoin de savoir quand vous allez renouer avec les bénéfices, le plus tôt étant le mieux... »

« Bien sûr, bien sûr, mais il faut nous laisser le temps de prendre nos marques... » bredouilla Pierre. Matt baissa la tête, laissant passer l'orage en essayant de se faire oublier, sans venir à l'aide de son collègue.

Ils furent sommés, de manière solennelle, de faire repartir la machine et de redresser rapidement la situation. Comme on le fait pour des enfants pris en faute et rapportant une mauvaise note à la maison, on les obligea à venir reporter, chaque semaine, les résultats de leurs prospections, en faisant un point précis sur l'état des finances de leur filiale. Le *board* payerait certes les salaires, mais les factures des fournisseurs attendraient que la situation s'améliore...

Pierre et Matt repartirent, blêmes, humiliés de s'être fait rabrouer par les actionnaires.

« Ils n'ont pas voulu comprendre, il n'y avait rien à faire ! », se défendit maladroitement Matt, pour faire oublier son silence.

« S'ils ne sont pas capables de voir la réalité en face, on va leur fournir ce qu'ils veulent, et leur montrer qu'il y a plein de projets engrangés. Cela les rassurera, et ce n'est pas difficile à faire ! » dit Matt, vexé d'avoir été rappelé à l'ordre devant Matt

« Mais il n'empêche qu'il va falloir les trouver, les projets et les clients ! » répondit Matt qui ne voyait pas comment un coup de baguette magique pourrait arranger les choses.

« Ne t'inquiètes pas, on va tous se retrousser les manches et s'arranger pour en trouver, des clients ! » fulmina Pierre, soudain empli d'énergie : il n'allait pas se laisser abattre, alors qu'il venait seulement d'atteindre le sommet, et qu'il commençait à peine à jouir du titre prestigieux de Directeur Général !

Il allait montrer qu'il était capable de relever le défi : c'était maintenant, dans les difficultés, qu'il devait faire preuve de ses capacités de chef ! Dès demain, il allait se mettre à réfléchir au

plan de relance à mettre en œuvre. Sa vengeance envers le couple des Etudes attendrait...

x

Pierre convoqua le surlendemain l'ensemble des consultants à une réunion de crise, soignant les détails : ils se retrouvèrent tous à une heure tardive, à vingt heures trente, pour mieux signifier l'urgence et la gravité de la situation. Il commença par dresser un tableau noir de la situation laissée par Céline, responsable selon lui du passif actuel et d'une perte importante de la clientèle.

Puis, alors que tout le monde s'attendait à ce qu'il annonce, soit des licenciements, soit l'arrivée de nouveaux directeurs associés en charge de développer la clientèle, il avança, un sourire aux lèvres, la solution miracle concoctée la nuit précédente: plutôt que de remplacer les deux dirigeantes parties et le poste de Paul, ce qui coûterait cher à la société et augmenterait son déficit, le plus simple n'était-il pas de profiter de la dizaine de consultants désœuvrés, pour les transformer en Directeurs de clientèle, en charge de la prospection? Ils étaient jeunes, certes, mais ils avaient commencé à acquérir une solide expérience en *consulting*; et il serait toujours là pour les coacher et les conseiller.

Ravi de son idée, il galvanisa ses troupes comme un véritable chef de guerre, n'hésitant pas à alterner promesses mirifiques, louanges et flagorneries faciles. Oui, ils étaient formidables, il leur faisait confiance, ils étaient capables de relever le défi ! Ils avaient une occasion unique à saisir, en montrant qu'ils étaient capables de se comporter comme des seniors, comme des directeurs de clientèle responsables ! Ensemble, ils allaient redresser la situation. Et, bien entendu, ils y trouveraient leur intérêt, puisqu'il leur promettait pour la fin de l'année un intéressement proportionnel aux affaires conclues.

Se souvenant de ses anciennes années de militantisme trotskiste, il appliqua la même recette autogestionnaire à l'équipe restreinte qui demeurait encore employée dans l'agence de publicité. A l'exception des secrétaires, tout le monde se retrouva soudainement bombardé directeur de clientèle, en charge de prospecter de nouveaux clients. Chaque semaine, une réunion

conjointe entre son cabinet et l'agence devait permettre de faire le point sur les contacts noués des deux côtés, de façon à favoriser au maximum les synergies possibles.

Il présenta sa solution aux actionnaires la semaine suivante, lors du board rituel qui avait lieu au siège du groupe. Ils s'étaient attendus à ce qu'il demande de nouveaux postes pour remplacer les partants, or il proposait, à l'inverse, de redéployer ses troupes en les dotant de nouvelles fonctions. L'idée les surprit agréablement, d'autant qu'elle ne leur coûtait rien. Ils décidèrent donc, malgré la mauvaise impression qu'il avait laissé précédemment, de lui donner sa chance. En la limitant toutefois à huit mois : dans ce court laps de temps, avant la fin de l'année, il devait apporter la preuve que son plan suffisait à redresser la situation. Et chaque semaine, il devrait continuer à reporter de l'état des démarches effectuées.

Malgré ces restrictions, Pierre en revenant au bureau était aux anges : la partie s'annonçait dure, mais il croyait fermement que grâce à sa stratégie, il avait une chance de l'emporter. En plus, il jouissait de son nouveau rôle : tel un stratège révolutionnaire, il disposait d'une armée mobile et flexible de jeunes guérilleros qu'il allait lancer à l'assaut des entreprises et des futurs clients, comptant sur l'intelligence de chacun pour renverser une situation à priori défavorable sur le terrain.

Cela pouvait marcher, se dit-il en son for intérieur. A condition que le chef assure un contrôle de la situation encore plus strict qu'auparavant : il devrait arbitrer sans relâche, surveiller les projets de chacun pour les empêcher de commettre des erreurs ou des imprudences de jeunesse. Oui, il devait être présent partout, tout impulser, tout contrôler !

Enfin, il se sentait indispensable et omnipotent, à la tête d'une véritable armée...



## Chapitre 7 : L'adoubement de Matt et les dernières charrettes

"Mais puisque je vous dis que nous attendons la signature d'un budget important chez ce nouveau client, cela va résoudre nos problèmes financiers... Bon, d'accord, je leur téléphone cet après-midi pour savoir où cela en est, et je vous rappelle sans faute ce soir."

Pierre raccrocha, énervé, et se tourna vers Matt, son associé.

"Ces actionnaires ! Ils ne foutent rien, alors ils passent leur temps à regarder vos comptes pour surveiller le chiffre d'affaire et surtout la marge que vous allez dégager. La marge, c'est leur nouveau veau d'or, à ces requins !"

Matt ne dit rien, évitant de soutenir son collègue. C'était pour lui un juste retour des choses : il avait voulu les responsabilités financières, à lui d'en assumer les conséquences ! S'il échouait et était remercié, ce serait à son tour de devenir le patron. Et là, pas question de se laisser enfermer dans les calculs financiers qui minaient Pierre en l'empêchant de dormir la nuit : il nommerait un Directeur financier seul responsable de cette tâche ingrate, en se contentant de la Direction intellectuelle et artistique de l'entreprise. Enfin, il pourrait transformer l'agence en véritable bureau de création, imprimant son empreinte dans le moindre des documents qui en sortirait.

Les relations entre les deux hommes s'étaient quelque peu tendues depuis leur prise de pouvoir commune, Pierre tenant à avoir le premier rôle en tant que gestionnaire et consultant mais devenant de plus en plus nerveux face à l'absence de résultats, Matt influençant quotidiennement le cours des événements de façon à entraîner insensiblement le cabinet vers un travail d'agence de publicité, en faisant systématiquement le dos rond devant les actionnaires pour montrer sa bonne volonté.

"Si la marge seule les intéresse, je me demande à quoi je sers..." maugréa Pierre en replongeant dans son dossier d'un air rageur.

Après avoir goûté aux charmes du pouvoir, Pierre découvrait maintenant ses contraintes. Un Directeur général qui ne contrôle pas les actions de sa société a beau se pavaner avec son titre, il n'est, de nos jours, qu'un subalterne que ses maîtres laissent jouer tant qu'il rapporte de l'argent. Mais il doit prouver sans cesse qu'il mérite son titre, son destin dépendant du bon vouloir et des caprices des actionnaires. Corvéable à merci, licenciable d'une minute à l'autre, il apprend vite que, loin d'être un Maître du monde, il n'est qu'un pantin tiraillé entre les intérêts contradictoires de la rentabilité à court terme exigée par les actionnaires, et du développement à long terme qui implique des dépenses importantes, sans retour immédiat sur investissement.

Au début, Pierre avait au début voulu apparaître à ses employés comme seul maître à bord, prenant des décisions stratégiques, dressant ses plans de développement sans en référer au *board*. Il s'était ainsi mis en quête de nouveaux locaux en plein cœur de Paris. Quand l'endroit idéal avait été trouvé, il avait emmené l'ensemble du personnel, ravi, visiter les futurs bureaux. Le projet avait été stoppé court par la holding qui, malgré l'accord de principe donné à sa recherche quelques mois plus tôt, avait décrété qu'il leur fallait d'abord redresser la barre. Son plan de développement avait de même été rejeté sous prétexte qu'il était trop timoré, rapportant insuffisamment aux actionnaires.

Découragé par ces rebuffades successives, Pierre avait alors abandonné pendant quelques mois toute velléité d'influer sur le cours des événements, renvoyant systématiquement toute demande à la holding. Mais ce n'était pas mieux : il se mettait à dos, à la fois les actionnaires qui ne souhaitaient pas être dérangés pour des décisions non vitales, et ses propres employés à qui il apparaissait comme un être falot, sans influence véritable.

Depuis, Pierre naviguait à vue, louvoyant entre les décisions qu'il devait prendre et les contraintes financières fixées par

ses actionnaires. Ces derniers n'étaient d'ailleurs pas plus libres que lui : à leur tour, ils n'étaient guidés que par la valeur du cours en bourse des différentes sociétés du groupe, leur seul rôle étant de réguler les différentes filiales groupe pour qu'elles soient bénéficiaires et engrangent le plus possible de bénéfices.

En dernier ressort, c'était donc le marché financier, cette masse anonyme d'argent placée et déplacée sans cesse par de grands fonds institutionnels ainsi que par les acteurs économiques les plus riches de la planète, qui décidait du destin des entreprises et de la vie de leurs salariés. Pour la première fois de l'histoire, le pouvoir réel n'était plus contrôlé par aucun être humain clairement identifiable : ni les hommes politiques, ni les dirigeants d'entreprise, ni aucun individu concret ne le possédait ou ne l'exerçait réellement.

La machine économique et les lois du marché étaient désormais laissés libres de fonctionner sans contrôle extérieur. A l'inverse de ce qui se passait dans les civilisations anciennes, où le pouvoir des marchands avait toujours été contrebalancé par celui des guerriers, des prêtres ou des mandarins au service de l'Etat, la sphère économique s'était en Occident emballée au point de devenir le véritable Maître du monde. Elle était devenue la nouvelle figure du destin, d'un Fatum aussi aveugle qu'implacable. Partout, régnait son nouvel impératif moral catégorique : la loi universelle et incontournable de la rentabilité et du bénéfice à tout prix.

Un Fatum d'autant plus insaisissable qu'il n'était pas inscrit une fois pour toutes dans un bloc de marbre. Dépendant des cours irréguliers de la bourse et des mouvements cycliques de l'économie, il changeait perpétuellement, animé d'un mouvement de marée, de flux et de reflux qui empêchait de jamais pouvoir s'arrêter ou prévoir sereinement l'avenir.

Les réflexions de Pierre témoignaient de son état de fatigue. Il avait obtenu le pouvoir, mais il en était déjà déçu. Il était désabusé de s'apercevoir qu'il ne maîtrisait rien en profondeur. Un verre de vin vide à la main, car il s'était remis à boire, il se dit qu'il comprenait la démobilisation des

citoyens, conscients que leurs élus ne pouvaient de toutes façons rien changer d'important, se contentant de faire comme s'ils dirigeaient les événements alors qu'ils ne faisaient que s'y adapter, avec plus ou moins de bonheur. Le monde entier était devenu un immense simulacre où les responsables faisaient semblant d'agir et d'être acteur d'un mouvement qui se déroulait sans eux. Dans une telle situation, l'homme contemporain ne pouvait plus croire en rien ni avoir aucune certitude à laquelle se raccrocher. Impuissant à se projeter dans l'avenir, incapable de vivre dans un présent perpétuellement changeant, il était condamné à demeurer rivé au piquet d'un instant éphémère, s'agitant en tous sens pour gober au hasard quelques dollars de plus.

L'image résumait bien les vains efforts qu'il déployait avec son équipe pour renverser la situation, se dit-il en riant amèrement : ils couraient tous d'un rendez vous à l'autre, sans recul pour analyser froidement la situation, multipliant les propositions commerciales dans l'espoir que l'une d'entre elles, statistiquement, aboutisse à une signature.

Pierre était toutefois assez lucide pour se douter que la situation ne pourrait durer éternellement. Il ne devait son salut, pour le moment, qu'au bagout avec lequel il leur tenait tête, crânement.

Oui, il faudrait un miracle pour qu'il s'en sorte, se dit-il en débouchant une nouvelle bouteille.

x

Manque de chance, ce fut la guerre.

Une guerre déclenchée pour le Bien contre le Mal, comme d'habitude, engageant la nation la plus puissante du monde guidée par un analphabète se prenant pour Dieu, contre le dictateur d'un pays arabe et une religion musulmane tout aussi intolérante et sûre de son bon droit.

A l'annonce d'un conflit plus long que prévu, les cours de la bourse s'effondrèrent partout. Les actions des sociétés de conseils furent, fort logiquement, parmi les plus malmenées : non seulement leurs honoraires élevés étaient les plus indolores à supprimer pour réaliser des économies

budgétaires rapides, mais de plus elles payaient au prix fort le scandale qui avait éclaté dernièrement aux Etats Unis. La société de *consulting* la mieux cotée sur le marché, coupable d'avoir été juge et partie, venait en effet d'être condamnée pour avoir fourni des conseils financiers malhonnêtes, puis falsifié les comptes afin de cacher les pertes subies par ses clients.

La situation, déjà peu brillante, empira pour Pierre. Malgré les efforts des jeunes consultants transformés en Directeurs de clientèle, aucun nouveau contrat important n'avait été signé. Il avait beau enjoliver la réalité devant le *board*, en annonçant chaque semaine de nouvelles propositions sur le point d'être signées et en présentant les budgets prévisionnels conséquents, il se décrédibilisait de plus en plus.

L'ambiance s'en ressentait en interne. Les divers consultants transformés en petits chefs commençaient à se jalouser et à se critiquer entre eux, rejetant leur échec sur Pierre qui ne les assistait pas assez chez les clients, ou encore sur les prix de journée qui les empêchaient d'être compétitifs.

La décision, inéluctable, tomba comme un couperet : la holding imposait à Pierre d'appliquer une cure d'amaigrissement à sa structure, comme ils le lui dirent sans une trace d'humour. Il fallait réduire la masse salariale de moitié, dans le jargon technocratique en cours qui traduisait bien la vision de l'homme réduit pour les économistes à n'être qu'une "masse" toujours trop lourde aux yeux des dirigeants. A lui de constituer les charrettes de condamnés qui allaient quitter le navire en perdition.

Ce fut un déchirement pour Pierre, qui voyait la moitié de son royaume et de son armée fondre d'un coup : il allait se retrouver à diriger une société qui n'aurait même plus la taille d'une PME, avec la crainte qu'elle se réduise à la taille d'une Très Petite Entreprise, une TPE. A moins que, n'y croyant plus, les actionnaires ne décident d'arrêter les frais. En ce cas, ils fermeraient tout simplement la société. Ils recaseraient ailleurs ceux qui leur sembleraient dignes d'être sauvés, laissant les autres à la rue.

Amèrement, il était en train de découvrir ce qu'il avait fait subir à d'autres, quelques mois auparavant. Il n'avait à l'époque ressenti aucune gêne, mais plutôt une jouissance secrète à sabrer dans les effectifs de l'agence de publicité de Xavier, se prenant alors pour un capitaine d'industrie capable de trancher dans le vif sur le champ de bataille. Mais aujourd'hui, face à la nécessité de licencier sa propre équipe, il se sentait coupable et terriblement mal à l'aise - moins par souci de leur avenir que par l'impression d'un échec personnel.

L'urgence des licenciements prochains finit par diviser les employés entre eux. Des clans se formèrent, les langues se délièrent, les accusations des uns contre les autres se multiplièrent, donnant au moins à Pierre la satisfaction de jouer aux arbitres. Il connaissait désormais tout de la vie et des mille petites faiblesses de ses employés, se délectant, sans oser se l'avouer, des ragots comme une vieille concierge cancanière.

x

Le licenciement de la moitié de l'équipe ne suffit pas. Il fallait au *board* des actionnaires, ces nouveaux prêtres sanguinaires adoreurs de l'antique Baal, autre chose que la chair fraîche des jeunes victimes : ils exigèrent le sacrifice du chef, pour servir de bouc-émissaire expiant les résultats catastrophiques de la société.

En se rendant au siège de la holding où il avait été solennellement convoqué, Pierre savait que cela risquait d'être sa dernière réunion. Il en ressortirait probablement aussi nu qu'il y était entré deux ans auparavant. C'est pourquoi il avait revêtu son plus beau costume. Quitte à se faire exécuter en public, autant que ce soit avec panache, s'était-il dit.

Il était désabusé, fataliste, mais n'arrivait pas à en vouloir totalement à ses employeurs. Comme les pauvres hères pris en otage par des terroristes, victimes du syndrome de Stockholm au point d'intégrer finalement le point de vue de leurs tortionnaires, il subissait en ce moment un étrange

dédoublément de la personnalité. Il leur en voulait certes de la décision qu'ils étaient sur le point de prendre et qu'il trouvait profondément injuste ; mais en même temps, il devait reconnaître qu'il agirait de même s'il était à leur place, la règle de la rentabilité et de l'équilibre des comptes étant sacrée. Victime consentante, il allait, fataliste, à la boucherie.

Deux heures plus tard, il ressortait effectivement remercié, après avoir toutefois négocié chèrement son départ. Car dans notre société, un patron qui perd de l'argent se trouve étrangement en position de force pour négocier des indemnités conséquentes –ne fût ce que pour acheter son silence sur ce qu'il avait pu apprendre pendant son court règne, et surtout pour éviter de remonter la chaîne des responsabilités jusqu'aux actionnaires.

Le groupe fut beaucoup moins humain pour la dizaine d'employés qui accompagna cette première charrette, ce menu fretin dont ils n'avaient rien à craindre : au lieu du licenciement économique auquel ils auraient eu droit mais qui aurait coûté plus cher à la holding, ils furent convoqués individuellement et renvoyés, tantôt pour faute grave, tantôt pour rupture de contrat, quand ils ne réussissaient pas à provoquer une démission encore plus économique pour eux.

A ceux qui tentèrent de demander des indemnités supplémentaires, ils jouèrent le jeu paupériste du groupe en difficulté économique et en panne de trésorerie, désolé de ne rien pouvoir faire pour eux et comptant sur leur compréhension ; ils repartirent par contre avec la promesse d'une fort belle lettre de recommandation. Face aux quelques récalcitrants qui laissèrent planer la possibilité de saisir les prud'hommes, ils furent beaucoup plus violents, se comportant comme les petits voyous marseillais fiers de jouer aux cow-boys américains qu'ils n'avaient jamais cessé d'être depuis leur origine: ils alternèrent intimidation en affirmant qu'ils feraient traîner le dossier pour ne rien payer, et menaces en faisant comprendre qu'ils avaient des relations et pouvaient s'arranger pour ternir à jamais leur réputation dans la profession. A tous, ils exigèrent, à la remise du

chèque, de signer un accord stipulant qu'ils s'engageaient à ne rien faire qui puisse se retourner contre leur ancien employeur, ce qui les privait théoriquement du droit de témoigner pour l'un de leurs collègues. Ainsi le droit à l'expression et au témoignage, fondement même de la justice et de la démocratie, se trouve-t-il quotidiennement bafoué par les entreprises...

x

A la place de Pierre, son ancien bras droit dont il ne s'était méfié à aucun moment, le pâle et falot Matt, fut nommé Directeur général.

Sa première décision fut de faire nommer son fils Directeur de la Création, sous le prétexte qu'il allait avoir besoin d'être aidé, du fait de ses nouvelles responsabilités.

Le soir où il fut officiellement adoubé par le *board*, il sabla le champagne avec sa progéniture et avec sa femme. Cette dernière s'occupait d'un petit laboratoire artistique, et Matt envisageait déjà de lui confier en sous-traitance le trop plein de travail qu'ils auraient peut-être un jour.

Une angoisse sourde le taraudait depuis qu'il avait atteint la cinquantaine : ne plus avoir d'idée créative brillante, laisser passer les courants porteurs sans les identifier, et être mis définitivement sur la touche sans pouvoir retrouver de travail du fait de son âge. C'est pourquoi il consultait frénétiquement tous les magazine de mode qui sortaient, alternant le whisky camouflé au fond d'un tiroir de son bureau et les lignes de coke pour trouver l'inspiration. Sa quête du pouvoir n'était, dans son cas, qu'une stratégie d'autodéfense et de survie individuelle pour mieux avoir la paix : sa nouvelle fonction lui permettait de s'entourer de personnes de confiance capables de pallier ses défaillances éventuelles sans que cela s'ébruite, et il espérait bien dégager un peu plus de temps libre pour lui-même. Car il était, contrairement à ses prédécesseurs, profondément paresseux et lymphatique, sans grande ambition.

Malgré tout, il ne pouvait s'empêcher de ressentir de la fierté à avoir été nommé Directeur Général. C'était la consécration

de sa vie, l'aboutissement d'une longue carrière, jusque là assez erratique. Se piquant au jeu, il décida qu'il lui fallait, à son tour, faire connaître son projet d'entreprise. Il y travailla laborieusement pendant deux semaines, avant de convoquer la petite dizaine d'employés qui restaient encore présents dans la société.

En les regardant, Matt ne put s'empêcher de ressentir, sinon leur hostilité, du moins leur perplexité. Depuis le licenciement de la moitié du personnel et de Pierre, ils étaient profondément déroutés et démotivés. La partie n'était pas gagnée d'avance, se dit-il en s'asseyant sur le bord de son bureau pour se donner un air décontracté.

- « Avec moi, il n'est pas question de lancer de nouveaux plans sur la comète, de vouloir grossir et se développer internationalement, ou encore de faire la course au chiffre d'affaire. Je crois aux petites structures, mon ambition est de constituer un cabinet de création et de design pour la marque, qui sera très haut de gamme et élitiste, capable de proposer du conseil et des *guidelines* qui seront l'équivalent de la haute couture dans le domaine de la mode. Nous allons vendre peu, mais très cher, en offrant une qualité de service irréprochable »

- « Et que devient le département Etude, dans cette perspective ? » demanda Christophe, le jeune consultant écologiste aux dents longues qui avait réussi à passer à travers les mailles du filet en adoptant un profil bas, et qui n'avait jamais apprécié le couple.

- « Ta question est judicieuse. Vous avez tous remarqué que je ne les ai pas invités parce que, effectivement, dans mon projet d'entreprise, nous n'aurons plus besoin de faire appel aussi souvent que dans le passé aux Etudes. Le recours à des free lance sera largement suffisant, cela nous permettra d'ailleurs de travailler dans une plus grande sérénité. Car le moins qu'on puisse dire, c'est qu'avec eux, le climat était trop souvent conflictuel et désagréable. Ils n'ont jamais accepté de travailler sous les ordres des consultants... »

Un brouhaha l'approuva bruyamment.

-« D'ailleurs, je dois vous demander de me rapporter tous les incidents ou tracas que vous pouvez rencontrer avec Olivia et Etienne, car, comme vous vous en doutez, il faut que nous préparions leur départ... Mais surtout, que tout cela reste entre nous, purement confidentiel » continua-t-il en se disant qu'il avait bien fait de choisir le couple comme ses boucs émissaires et futures victimes expiatoires : il ressoudait son équipe à peu de frais, et assumait une vengeance personnelle. Car il n'avait pas supporté de voir ses créations critiquées par des consommatrices, lesquelles avaient taxé son nouveau logo représentant une fleur stylisée vendue au client comme japonisante et zen, de plante sèche et triste, reflétant la radinerie et le paupérisme de l'enseigne qui s'en doterait.

Depuis, reprenant le projet de son prédécesseur, il s'était juré d'avoir la peau de ce couple d'empêcheurs de tourner en rond....

x

Les informations ne tardèrent pas à remonter jusqu'à lui, tant l'incitation à la délation sait jouer sur les passions troubles de l'être humain.

« Tu te rends compte, ils dépassent les bornes, ils se mettent à insulter les clients, tu ne peux pas laisser passer cela ! » vint lui dire, un soir, Christophe, en jetant de l'huile sur le feu.

Il poursuivit sa confidence :

« Lors de la présentation des résultats devant l'agence de publicité, l'une des trois plus grandes au monde, il paraît qu'Olivia s'est énervée et leur a dit que leur création était nulle, et que non seulement ils avaient voulu enculer les consommateurs avec leur pub, mais qu'en plus ils auraient souhaité qu'ils aiment ça ! »

Sommée de s'expliquer dès le lendemain, Olivia avait donné sa version des faits. La campagne qu'on lui avait demandée de tester était éminemment scabreuse, montrant une femme en train de danser lascivement en mangeant une barre chocolatée, la caméra s'attardant longuement sur ses fesses avant de faire un gros plan sur le produit, au risque d'évoquer fatalement des dimensions scatologiques de sodomie. L'accroche, osée, affirmait que « là où

il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir ». Comme on pouvait s'y attendre, les consommatrices avaient rejeté violemment le spot, jugé vulgaire et injurieux.

-« Je n'ai rien rapporté de plus que ce qu'ont dit les consommatrices, vous pourrez vérifier sur les bandes vidéo qui en témoignent. Face au refus de l'agence d'admettre les résultats, et à leur volonté de remettre en cause le recrutement des consommatrices, je leur ai cité, à la fin, ce que m'avait dit une consommatrice : « non seulement ils nous enc..., mais en plus ils voudraient qu'on leur dise que ça nous fait plaisir ! » C'était une belle citation, non ? Au moins, comme ça, ils ont compris la violence des réactions qu'ils avaient déclenchées ! » plaida-t-elle avec un air faussement ingénu.

Matt lui reprocha sa sortie. Le client était sacré, il fallait être diplomate et faire attention à la manière dont on rapportait les propos des consommateurs. On ne pouvait, en aucun cas, tout dire.

C'est le moment que choisit Etienne, qui avait assisté à l'entrevue jusque là en silence, pour envenimer les choses. A son habitude, il monta sur ses grands chevaux, se drapant derrière de grands principes moraux pour tenir un discours provocateur aux yeux de Matt.

« Nous ne nous entendons jamais, nous ne partageons pas les mêmes valeurs ! Notre métier, c'est de rapporter les propos des consommateurs. Nous n'accepterons jamais de les édulcorer ou de censurer leurs expressions. S'ils voient, parce qu'ils ne sont pas idiots, que le roi est nu, ou que tel produit est nul, eh bien nous serons bien obligés d'écrire que le roi est nu et que le produit est mauvais ! Sans changer un iota, et sans inventer une interprétation fumeuse destinée à atténuer le propos ! C'est là que notre mission diffère de la vôtre : nous sommes payés pour être les espions ou les bouffons du roi, les seuls aptes à lui dire la vérité crue. Alors que vous, vous faites partie de ces princes et courtisans qui doivent les flatter et les conseiller. Autant il est normal que vous ne puissiez tout leur dire, autant il est de notre devoir de tout leur rapporter ! »

Christophe et Matt se récrièrent : ils ne pouvaient laisser insulter leur profession !

La dispute s'envenimant, Matt y mit fin, non par une colère infantile comme l'aurait fait Pierre, mais à la façon des faibles, en bottant en touche et faisant planer la menace du recours à une autorité supérieure :

-« On en reparlera avec qui de droit, mais la situation n'en restera pas là, croyez moi... »

Alors qu'Olivia et Etienne sortaient, furieux, du bureau, Matt, triomphant, se retournait vers Christophe :

« On les tient ! Cela m'étonnerait que le *board* laisse passer cela ! »

x

Mais cela ne suffit pas, ou plutôt, le *board* décida de jouer une autre carte.

Sentant le vent tourner, conscientes des conflits de plus en plus fréquents entre la holding et leurs deux patrons qui commirent l'impair de leur avouer leur volonté de partir, les deux employées du couple se liguèrent pour sauver leur peau à l'intérieur du groupe.

En cachette, elles prirent rendez-vous avec le Directeur des ressources humaines. Elles se plaignirent du climat de travail détestable et des mille petites vexations quotidiennes qu'elles étaient obligées de subir, en insinuant qu'il s'agissait d'une forme de harcèlement moral déguisé. C'était d'autant plus dommage, soupirèrent-elles à l'unisson, qu'elles n'étaient pas employées à leur juste mesure : la secrétaire Alisette, une petite jeune à la santé fragile et à l'intelligence aussi limitée que son ambition était démesurée, ne disposait-elle pas d'un BET de commerce « option Marketing » susceptible de lui permettre de devenir chargée d'étude ? N'avait-elle pas déjà fait du Marketing produit, en ayant été chargée du réapprovisionnement du rayon frais d'une grande surface, avait-elle ajoutée sans s'apercevoir de la mine consternée de son interlocuteur devant tant d'outrecuidance ? Quant à la chargée d'étude actuelle, Ginette, une vieille post-soixante-huitarde complexée et toujours en porte à faux entre ses

valeurs et la finalité mercantile de son travail, ce qui l'amenait à préconiser systématiquement des solutions bio ou écologistes peu pertinentes, elle fit comprendre qu'elle avait l'étoffe de devenir Directrice d'Etude et d'assurer les contact client jusqu'à maintenant exclusivement assumés par le couple. Elles laissèrent ainsi entendre toutes deux qu'elles étaient capables, du jour au lendemain, de remplacer leurs deux patrons et de continuer à faire fonctionner la cellule Etude.

Ni Matt ni les actionnaires du *board* n'avaient l'intention de relancer une activité qui ne leur avait attiré que des soucis. Par contre, ils trouvèrent l'occasion inespérée. Ils décidèrent d'instrumentaliser les plaintes des deux employées, les incitant à formaliser leurs griefs de harcèlement moral, ce nouveau grief à la mode qu'on peut sortir comme un joker dès qu'on veut remettre en cause le décisions de son patron. Elles le firent avec joie : même si elles ne restaient pas en place, elles en tireraient un avantage financier, se dirent-elles cyniquement. En échange, une fois le dossier constitué, le DRH transigea d'ailleurs avec chacune d'entre elles, leur faisant à leur tour signer une clause leur interdisant de se retourner ou même de témoigner contre eux.

Lors de l'assemblée suivante, *Il Cavaliere* en personne fit le point sur ce dossier :

-«Vous souvenez-vous des deux directeurs d'étude qui nous donnent du fil à tordre depuis leur rachat ? Ils ont refusé jusqu'à maintenant nos propositions.... »

Il faisait référence à la transaction commerciale refusée par le couple. Il les avait en effet convoqué quelques semaines auparavant en grande pompe dans son bureau pour leur annoncer, face au déficit de la branche *consulting*, le recentrage sur leur cœur de métier et la volonté du groupe de se retirer du secteur des Etudes. Par contre, avait-il continué avec l'air d'un grand seigneur bienveillant, il leur proposait de continuer à travailler pour eux comme sous-traitants. La démarche à suivre était simple, avait alors expliqué le DRH d'une voix mielleuse et entendue, après qu' *Il Cavaliere* lui ait donné la parole: il leur suffisait de démissionner, de re-

créer leur société, et de verser une somme modique de 50.000 euros correspondants aux bénéfices de l'année écoulée, pour avoir droit de prospecter et conserver la clientèle.

Etienne s'était contenté d'éclater de rire devant l'aplomb de la proposition. Olivia les apostropha plus violemment en leur disant qu'une telle démarche frôlait l'escroquerie : s'ils ne voulaient plus d'eux, ils n'avaient qu'à les licencier, en respectant les lois sociales en vigueur dans ce pays, c'est-à-dire en leur payant les quinze ans d'ancienneté auxquels ils avaient contractuellement droit.

C'était bien là que le bat blessait : comme toutes les sociétés capitalistes aux dents longues, le poste de DRH chez eux n'avait qu'un seul objectif, savoir contourner la loi afin de se débarrasser sans heurts des salariés récalcitrants, en déboursant le moins possible. Et ce qu'ils appelaient une négociation, n'était la plupart du temps qu'une demande de reddition, quand ce n'était pas comme dans le cas présent une simple tentative d'extorsion de fonds et de rançon.

Le grand chef n'avait pas digéré qu'on se moque ainsi de lui en public. Il en fit donc une affaire personnelle lorsqu'il proposa au *board* une solution qu'il voulait explicitement humiliante:

-« Ils ont donc jusqu'à maintenant refusé tout arrangement à l'amiable. Désormais, avec la plainte en bonne et due forme déposée par leurs deux employées, nous avons le droit de les licencier en estimant qu'ils sont coupables d'un harcèlement moral caractérisé. A mon avis, avec un tel dossier sur le dos, ils vont avoir honte et se tenir coi. Nous allons les casser ! » conclut-il en broyant un crayon dans sa main.

x

Les dieux-actionnaires ayant pris goût au sang frais et aux tributs ou économies apportés par chaque nouvelle victime licenciée, ils firent partie de la deuxième et dernière charrette demandée.

Car la situation économique de l'entreprise ne s'était pas améliorée sous la férule de Matt. Il fallut donc envisager trois départs supplémentaires parmi les consultants. En leur faisant

miroiter la possibilité de continuer à collaborer en free lance, ils s'arrangèrent pour que leur départ se fasse en douceur, en versant le minimum de leurs droits légaux.

Les quelques salariés qui demeuraient présent furent dispatchés dans l'ancienne agence de publicité de Xavier et nommés Directeurs de clientèle en charge de la prospection de nouveaux clients. Quant à Matt, il s'aperçut bien vite qu'il n'avait été nommé au poste de Dirigeant que pour son incompétence notoire et sa faiblesse de caractère. Comme l'assemblée l'avait pressenti, il entérina, l'air à chaque fois un peu plus navré, toutes les décisions arrêtées sans même le consulter. Il accepta sans broncher le démantèlement de son rêve et passa ironiquement sous les ordres de celui qui avait été nommé à la place de Xavier à la tête de l'agence de publicité, en redevenant un simple Directeur créatif.

La situation demeura par contre conflictuelle avec Etienne et Olivia. Ils furent licenciés pour faute grave, avec une mise à pied conservatoire signifiant qu'ils devaient quitter leur bureau séance tenante, en n'emportant que leurs affaires personnelles, avec interdiction de revenir dans les locaux de ce qui avait été leur société pendant quinze ans.

Durement affectés par l'aspect honteux de la procédure, ce furent les seuls qui osèrent faire appel en portant l'affaire devant les prud'hommes. Le combat ne faisait que commencer, ou plutôt continuer pour ces deux êtres qui refusaient de se taire et de courber l'échine...

### **Epilogue : le retour à l'état de nature**

Olvia tourna la dernière page du livre qu'Etienne avait écrit pour relater l'expérience des trois dernières années. Elle se hâta de lire la conclusion :

« Ainsi se clôt la lamentable histoire d'une petite société de conseil, avec son essor, son apogée et son déclin. Des branleurs urbains, voilà tout ce qu'ils avaient été, à se croire les plus forts, à s'imaginer qu'ils étaient en train d'inventer un nouveau métier, alors que pour les actionnaires qui les avaient financés, seul avait en définitive compté l'argent susceptible de rentrer dans leurs caisses !

Dans sa brève histoire, la société avait réussi, en trois ans, à connaître à sa tête quatre Directeurs Généraux, chacun ayant selon un savant jeu de chaises musicales, chassé son prédécesseur. Pourquoi ? Par goût du pouvoir, par envie de goûter à ses fruits prestigieux et aux excès tout à la fois financiers, symboliques et sexuels auxquels il ouvre magiquement. Certes, les enjeux du pouvoir étaient à chaque fois différents : narcissiques et bruts pour Céline, sublimés et cérébraux pour Annie, empreints de revanche sociale pour Pierre, correspondant à une stratégie de fuite et d'autodéfense pour Matt. Mais ils suivaient toujours la même logique implacable, amenant cruellement ceux qui l'avaient courtisé à trahir leur meilleur ami, à sacrifier des bouc-émissaires pour mieux se dédouaner de leurs erreurs, à accepter inéluctablement des compromissions et comportements éthiquement condamnables –avant de se faire remercier et de laisser la place au suivant.

Nul n'en sortirait indemne. Outre les amitiés brisées, Annie avait déjà connu une période de dépression, sa confiance en elle-même comme Dirigeante à jamais mise à mal. Elle allait abandonner définitivement son plan de carrière dans les grands groupes pour reprendre, presque timidement, une

activité indépendante de conseil la mettant à l'abri des conflits internes.

Céline traînerait longtemps l'impression d'avoir été trahie et dépossédée injustement de son bien, de sa création, qu'elle aurait réussi à faire vivre et grandir si elle était restée à sa tête. Elle aussi, elle en garderait une blessure profonde, d'autant plus aiguë que, lorsque ses deux nouveaux amis comprirent qu'elle ne pouvait les imposer dans sa société avec un salaire confortable, ils la laissèrent tomber. Non sans l'avoir auparavant délestée d'une somme importante destinée soi-disant à lancer leur nouvelle affaire. Elle allait se refermer sur son narcissisme comme une huître, encore plus charmeuse et inaccessible que jamais, incapable de faire confiance à quiconque.

Pierre, mû dans sa soif de vengeance sociale par un sentiment caché d'infériorité, allait également tenter sa chance pendant quelque temps comme consultant indépendant. Toutefois, profondément blessé dans son amour propre, il aurait désormais une telle peur de se tromper dans ses analyses, une telle angoisse de ne pas être à la hauteur, qu'il n'arriverait plus à fidéliser sa clientèle. Dépité, cet ancien alcoolique rachèterait finalement un grand débit de boisson en Province, où il aurait tout loisir de jouer au patron irascible.

Quant à Matt, après avoir fait illusion, il allait être à son tour licencié pour productivité insuffisante, se contentant, dans l'attente de sa retraite, des quelques budgets glanés par sa femme.

Comme leurs employés, tous quatre se firent d'ailleurs mener en bateau par la holding, qui ne tint jamais la totalité de ses engagements, en trouvant toujours un prétexte pour arguer que la situation avait changé et qu'il avaient découvert entre temps des fautes ou malversations justifiant la dénonciation d'une partie des accords signés.

Mais le pire n'était pas là, se dit Etienne : il était dans le fait de s'apercevoir que personne n'était individuellement coupable. Chacun avait été victime d'un système qui l'obligeait à se comporter comme un loup envers les autres.

Les consultants juniors comme les dirigeants, tous avaient été obligés de mordre pour survivre, de pousser son voisin pour s'aménager un territoire animal ensuite défendu becs et ongles, de mentir et jouer à l'esbroufe pour attirer le client, et, surtout, de mettre de côté ses principes moraux et de trahir ses convictions profondes. Lui compris, lui le premier.

Telle était la seule vérité, la triste morale de cette histoire : la nouvelle règle du monde-économie qui régent nos destins implique une guerre de tous contre tous, mais plus encore, d'intérioriser cette dernière jusqu'à finir par être en guerre contre soi-même : ne cherchez pas à être vous-même, à écouter la petite voix intérieure qui vous souffle que la vraie vie est ailleurs que dans le travail et que vous n'êtes pas venu sur terre pour vous contenter d'une petite vie aussi misérable ; ne vous laissez pas détourner par la recherche du bonheur ou d'une vie harmonieuse, ce n'est qu'un leurre de l'esprit ; ne vous laissez surtout pas aller à la compassion naturelle qui pousse à venir en aide aux autres ! Lutte contre la partie de vous-même qui veut se reposer, jouir de la vie et être à l'écoute bienveillante des autres, mutilez-vous cette partie humaine de vous-même comme un signe de faiblesse indigne, ne conservez que votre partie animale, active, ambitieuse, prédatrice et avide de réussite ! Pour cela, il n'y a qu'une seule règle : battez-vous, contre vous-même et contre les autres, soyez le meilleur, le plus rentable, celui qui a le moins de scrupules -adaptez-vous, allez dans le sens du marché !

Décidément, l'Occident ne s'était jamais libéré de la mortification chrétienne, se contentant d'en inverser le sens en sacralisant le corps, les biens matériels et la lutte instinctuelle pour la survie, au détriment de toute autre activité ou aspiration qu'il fallait réfréner, humilier, rabaisser. La véritable guerre moderne se déroulait toujours à l'intérieur de soi, toutes les autres, aussi sanglantes soient-elles, n'en étant que des métaphores à valeur exemplaire. L'intériorisation du modèle commençait dès le plus jeune âge, avec les jeux vidéos et autres simulacres qui invitaient les jeunes enfants à confronter leur pauvre existence fragile, à

celle des super héros bagarreurs auxquels ils devaient s'identifier.

L'humanité, dont l'agressivité s'était ainsi retournée contre elle-même, s'enfonçait dans une course suicidaire qui risquait de la mener à sa propre disparition, se dit Etienne en contemplant, du haut des collines de St Cloud, une tour Eiffel qui peinait à sortir du nuage de pollution sous lequel étouffaient des millions d'êtres humains.

Il était temps de quitter ce monde pour chercher de nouveaux horizons... »

x

Ayant fini de le lire, Olivia referma le livre.

-« Tu ne t'es pas trop ennuyée ? » lui demanda Etienne, lorsqu'il vit qu'elle refermait et reposait son manuscrit.

-« Je trouve ta fin, peut-être, un peu trop elliptique... » répondit-elle prudemment, après un long silence.

-« Tu vois », continua-t-il à son habitude, sans lui laisser le temps de s'expliquer plus en détail, « je me suis trompé, ce n'est pas uniquement à l'aune du moyen-âge qu'il faut juger notre société. Il faut remonter plus loin encore en arrière, et revenir aux sociétés décadentes livrées à elle-même, à l'état de nature sauvage où règne la guerre de tous contre tous, pour comprendre le nouvel ordre mondial qui tente de s'imposer. »

« Tu exagères, n'as-tu pas tendance à oublier les bienfaits du progrès et les effets de la modernité ? Il suffit de mettre le nez dehors pour s'apercevoir que ce n'est ni le moyen-âge, ni l'état barbare de nature qui nous attendent, mais une société policée, où l'électronique a lissé les comportements en empêchant les excès... » rétorqua, avec bon sens, Olivia.

Elle força ainsi Etienne à revoir son point de vue :

« Bien sûr, tu as raison, je ne fais que pousser le raisonnement dans ses conséquences extrêmes, pour mieux faire ressortir le paradoxe de notre société. La réalité est plus complexe : en fait, nous vivons de manière schizophrénique, à la fois dans un monde hyper moderne où les technologies et

le progrès ont atteint une sophistication rarement atteinte, et en même temps dans une société profondément archaïque, les deux mouvements étant d'ailleurs intrinsèquement liés : le progrès a continué sa course folle, mais en se déconnectant de tout contrôle social, laissant à l'inverse l'être humain régresser à un stade de lutte instinctuelle et individualiste pour sa survie, poussant les entreprises à se développer de manière anarchique en acquérant sans cesse de nouveaux territoires préemptés sur ceux de leurs voisins, comme faisaient déjà les seigneurs du moyen-âge avant l'arrivée du Monarque absolu. Tout cela pour le seul bénéfice du marché et de la machine économique...

-« Quand bien même tu aurais raison, quelles conséquences en tirer ? Ta vision est bien pessimiste, et ne laisse entrevoir aucun espoir ! » répondit Olivia, plus mordante.

-« Je n'en tire justement rien. On peut juste ne pas en être dupe et ne plus jouer le jeu. Laisser les autres y participer : regardes, la majorité des consultants que nous avons connus se sont déjà fait réembaucher ailleurs. Petites machines bien huilées fabriquées par le système, ils vont continuer à produire et à prodiguer leurs conseils pour accroître toujours plus la rentabilité de leurs clients. Mais ce n'est pas la seule solution. Les deux dirigeants de l'agence de publicité en ont profité, eux, pour décrocher. La femme s'est retranchée, paraît-il, dans un temple zen où, après tant d'années passées à séduire les consommateurs avec des annonces attrape-nigaud, elle apprend maintenant à « laisser-aller » les événements, à se déprendre. L'homme a acheté un hôtel en Haïti où il va tenter de vivre autrement. Dans notre monde, le seul salut possible est désormais individuel. A chacun de trouver sa voie et de s'en tirer comme il peut. »

-« Qu'allons nous faire ? » demanda-t-elle d'une voix plus anxieuse.

-« Je ne sais pas, nous verrons bien... Mais tu sais, ce que je retiens finalement de toute cette aventure, ce qui m'a le plus manqué, c'est l'absence de dimension profonde dans les relations que nous avons eues. Obnubilé par ses dossiers et par ses petits intérêts égoïstes, chacun en arrive à se

recroqueviller sur l'aspect le plus superficiel de la vie, sans jamais se préoccuper du sens profond des choses ou de sa vie. Si cette histoire m'a appris quelque chose, c'est l'absence et l'inanité de toute métaphysique possible dans le monde des affaires. »

- «Tu me surprends ! » dit-elle avec ironie. « J'aurais cru, en t'écoutant, que tu allais inventer l'un de tes nouveaux concepts fumeux, me parler d'une nouvelle métaphysique de la Barbarie, prônant la lutte de chacun contre tous, la confusion des sentiments et des valeurs du moment qu'ils permettent de produire et de tirer de nouveaux bénéfices. N'y aurait-il pas là l'avènement d'une nouvelle figure de l'être, qui se définirait de manière polymorphe et perverse, comme la prolifération d'un vouloir-vivre monstrueux et aveugle, à l'image du cancer, cette maladie emblématique de notre civilisation qui se développe en dévorant toute forme de vie et en s'auto-détruisant finalement? »

-« Tu as probablement raison. Mais ce que je voulais dire, c'est qu'au cours de ces trois années, ce qui m'a finalement le plus manqué, c'est le contact simple et naturel avec les choses, de sentir un véritable souffle métaphysique animer l'existence, d'apprécier l'authenticité des gens et du sens qu'ils donnent à leur vie, et non ce faux sens frelaté par les marques et par les entreprises... »

« Moi, c'est le manque d'amour. Je n'ai pas senti, une seule fois, le souffle de l'amour. Pas un geste, pas un regard qui en soit porteur, comme s'il s'agissait d'un sentiment interdit dans le monde des affaires. Aimer tout simplement, vois-tu... » lui répondit Olivia.

Elle se tut, laissant le message faire patiemment son chemin.

Enfin, il comprit.

Ils s'embrassèrent, laissant le monde continuer son chemin.



Christian Miquel

## **LE PAYS DES VOITURES GRISES**

(Essai sur la pensée grise en France)



## EXTERIEUR, 1 : voitures et villes grises

Cela avait commencé comme un jeu d'enfant.

« Dis papa quelle couleur puis-je choisir ? »

« Je ne sais pas. Tu m'ennuies, tu vois bien que je conduis ! Joues plutôt avec ton frère."

John, notre aîné qui venait d'avoir dix neuf ans, avait choisi les voitures blanches car il avait remarqué lors de notre voyage en Europe du sud que la majorité des carrosseries était de cette couleur, probablement pour éviter la chaleur. Ne dit-on pas que les étoffes blanches dont se revêtent les hindous et d'autres peuples du désert constituent une protection parfaite contre la chaleur ?

Peter, le cadet de 16 ans, avait choisi les voitures rouges, se laissant séduire par cette teinte vive qui lui rappelait probablement ses jeux d'enfant. Il ne savait pas qu'il s'agit d'une couleur très peu employée dans l'industrie automobile française, réservée, avec le bleu marine, aux véhicules les moins chers, d'entrée de gamme comme disent les constructeurs.

Très vite, le décompte s'arrêta : j'avais beau doubler des voitures en me mettant sur la file de gauche, nous ne dépassions que rarement un véhicule de la couleur adéquate. De guerre lasse, ils recommencèrent à se chamailler entre eux, ma femme Clara ayant tout le mal du monde pour ramener l'ordre et les faire taire.

Heureusement, le plus jeune, Peter, avait profité du temps mort pour exercer son attention. Il relança le jeu en déclarant que désormais il allait compter les voitures grises. Son frère choisit les voitures noires. Ce fut comme s'ils avaient tous deux trouvé le sésame permettant d'entrer dans la caverne d'Ali baba.

-« Une voiture grise ! Encore une ! Une autre ! » ..

-« Et moi, voilà une noire ! »

-« Encore une grise ! »

Ces dernières étaient de toute évidence les plus nombreuses, même si les voitures noires se défendaient pas mal.

Le jeu innocent de mes enfants fut le premier signe révélateur. Je m'amusais intérieurement en me disant que plus je me dirigeais vers Paris, plus les voitures perdaient de leurs couleurs. En ce bon pays de France, lieu de nos vacances, la majorité des voitures semblait déteindre, pour ne plus laisser place qu'à des carrosseries grises.

Oh, certes, pas n'importe quel gris! Je m'aperçus en écoutant les enfants se disputer pour savoir si telle ou telle teinte pouvait être subsumée sous cette catégorie, qu'il en existait toute une palette extrêmement variée : gris métallisé de voiture ministérielle, gris bleuté d'une mer par mauvais temps, gris sable évoquant un désert rocailleux et stérile, gris anthracite soulignant l'importance statutaire de son propriétaire, gris vert assombrissant les teintes d'une herbe gorgée de pluie, sans parler du gris or que n'aurait pas désavoué un banquier, du gris saumoné et argenté des rivières, du gris prune épiscopal, du gris jaune pisseux, du gris marron terreux ne me donnant pas envie de connaître un propriétaire forcément louche pour avoir choisi une telle couleur, tout comme pour le gris blanc, à la limite de l'évocation de la saleté.

Je m'amusais intérieurement de cette constatation : la couleur grise semble utilisée en France pour atténuer l'impact et la pureté des autres couleurs, comme si les automobilistes ne souhaitaient pas voir de couleur pure et vive, ressentant le besoin de les mélanger jusqu'à ce qu'elles se fondent dans une grisaille homogène.

Certes, si vous êtes minimalement riche, vous pouvez, moyennant un petit supplément, y rajouter une couche métallisée, de façon à y ajouter un signe de distinction supplémentaire vous permettant de briller et de vous mettre discrètement en valeur. Vous entrerez alors dans le club sélect des « possesseurs de voiture argentée » . Leurs membres, selon une étude fort sérieuse réalisée en Nouvelle Zélande, disposent de voitures à la fois plus chères que la moyenne, et bizarrement moins sujet à accident, comme si le reflet qu'elles émettaient sur la route, les protégeait magiquement. Si, en Nouvelle Zélande, les voitures argentées n'arrivent qu'en

quatrième position, en France, les voitures grises représentent, de loin, la catégorie la plus répandue.

Comment expliquer qu'un peuple ait ainsi besoin de se retrouver dans cette couleur qui n'en est pas vraiment une ? Depuis longtemps, les autres pays s'étaient mis à la couleur, les italiens avec leurs premières Ferrari rouges, les américains avec leurs Cadillac tantôt rose bonbon, tantôt vert pistache. Elles continuaient à être souvent parées de couleurs vives, symboles de joie et de dynamisme.

Je me rappelais avoir lu l'interview d'une sommité quelconque, venue inaugurer le soixante dixième salon de l'automobile à Genève. Il y expliquait, un peu pompeusement, que les couleurs des carrosseries possédaient une symbolique cachée, renseignant sur la psychologie inconsciente des acheteurs : les voitures rouges étaient celles des passionnés n'hésitant pas à enfreindre les limitations de vitesse, le jaune attirait les optimistes ; les blanches étaient souvent élues par des femmes y retrouvant des valeurs virginales et familiales, les jeunes préférant souvent le vert couleur d'espoir. Les voitures bleues reflétaient des personnalités sobres mais cachant une volonté de puissance tenace, le marron moutarde traduisant une volonté revendiquée de mauvais goût et de mise à distance de l'objet, souvent au second degré. D'après cette sommité de l'industrie automobile, le marché n'en était qu'au début de l'explosion des couleurs, chacun à l'avenir étant appelé à mieux s'affirmer par un choix de coloris personnalisable à volonté.

Certes, mais qu'en est-il d'un pays où l'immense majorité des voitures est grise, et les couleurs censées exprimer la psychologie de leur propriétaire, jamais franches ?

Comment expliquer la résistance au changement des français et leur fixation sur le passé puisque, il faut le rappeler, les voitures étaient au début toutes grises ou noires ? Historiquement, cela s'expliquait par la volonté explicite d'Henri Ford d'afficher les valeurs triomphantes du protestantisme : honnêteté, rigueur, vertu chrétienne, discrétion, refus de l'exhibition.

En ce pays aux mentalités encore profondément catholiques, il me semblait peu probable que le choix du gris renvoie à des valeurs

strictement puritaines ; ou plutôt, il m'apparut rapidement que les valeurs chrétiennes de discrétion morale reflétées par un tel choix, s'exprimaient sous un vernis typiquement français : comme on me l'expliqua avec condescendance, le gris est censé refléter le bon goût français, la modération par refus de tout excès, l'élégance dans la discrétion –le fameux code « bon chic bon genre ».

x

Le lendemain matin, je quittais le centre de Paris où j'avais laissé les enfants à l'hôtel avec ma femme, pour me rendre à La Défense à un rendez-vous d'affaire qui justifiait officiellement mon déplacement.

Lors de mon déplacement, je découvris que l'aspect monochrome de bouclier remarqué pour la première fois sur les carrosseries des voitures, s'étendait en fait sur l'ensemble de la capitale et de sa périphérie, la recouvrant d'une pellicule ou d'un film invisible qui filtrait la lumière naturelle, atténuant et fondant les contrastes en une brume indistincte. Tout est gris sous le ciel bas de Paris...

"Aujourd'hui, le temps sera couvert et incertain, avec de nombreuses pluies ou averses prévues dans la matinée".

Le bulletin météo entendu à la radio était en phase parfaite avec le paysage que je contemplais. J'étais bloqué dans l'embouteillage rituel entre la banlieue chic de Neuilly et le monde des affaires, de l'autre côté du pont qui se vautre sur la Seine avec sa dizaine de voies express. Sous un ciel bas et plombé, Paris, tapi au fond d'une cuvette naturelle qui attire les nuages, est une ville grise, sans couleurs sur les volets, sans décor vif sur les devantures de ses magasins, se contentant partout de ses vieilles couleurs délavées. Au lieu d'apporter de la lumière, même les grandes portes vitrées des commerces et les immenses baies des tours contribuent à atténuer la lumière, en lui donnant une teinte métallique et froide.

La pluie se mit à tomber sur la capitale. Une petite pluie fine et froide, qui transperce jusqu'aux os, rendant la chaussée encore plus glissante que d'habitude. Plusieurs accrochages eurent lieu. Evitant les voitures et leurs conducteurs arrêtés pour établir un constat d'accident, je me dis que je contemplais la quintessence de la lumière naturelle de cette étrange capitale : sous la pluie, même

les immeubles haussmaniens pleurent doucement, sans bruit ; et sur l'asphalte gris, leurs larmes se mêlent aux trombes d'eau qui ruissellent le long des avenues, avant de se faire happer par les caniveaux et de disparaître dans les égouts sous-terrains.

A l'image de la Seine indolente, qui s'écoule entre des rubans de voiture lancées à grande allure le long de ses berges, la capitale est ainsi placée sous le signe invisible de l'eau –mais de l'eau qui tombe, ruisselle, s'écoule et se perd mélancoliquement sous terre.

J'avais hâte de rejoindre le lieu de mon rendez-vous. La verticalité des tours et gratte ciels que je supposais y trouver, n'allait-elle pas permettre une échappée vers le ciel ?

x

Enfin je parvins à la Défense.

Je me rendis avec une heure de retard à mon rendez-vous, après m'être trompé deux fois de tour et d'ascenseur, tout étant simple pour les habitués, mais rien n'étant apparemment prévu pour les étrangers ne disposant pas de plan d'accès. D'emblée j'étais ainsi confronté, pour mon premier contact avec des français, à leur élitisme, à cette forme particulière de fermeture volontaire d'esprit qui les amène à vivre dans des micro-réseaux et tribus informelles, dédaignant d'y faire entrer des étrangers, fiers de ne se retrouver qu' « entre eux », défendant âprement les privilèges de leur petit pré carré.

Probablement pour me faire expier mon impolitesse et me rappeler l'importance de l'interlocuteur qui daignait m'accorder un peu de son temps, on me fit attendre un très long moment. Accoudé à la grande baie vitrée de la tour, j'en profitais pour mieux observer ce nouveau quartier des affaires.

Je cherchais en vain l'une de ces hardiesses architecturales habituelles aux grands métropoles internationales, les gratte ciels de Hong Kong luttant par exemple pour se surélever l'un au-dessus de l'autre en rivalisant d'originalité, ceux de Sydney conquérant orgueilleusement l'espace alentour, alors qu'à Vancouver ils s'inscrivent de manière resserrée et presque timide dans un cadre grandiose. Rien de tout cela à La Défense : juste une immense dalle plate et grise, évoquant un jardin à la française arasé, avec des blocs de béton placés en guise de tour, celles ci

s'alignant bien droites et bien sages, ni trop hautes, ni trop basses ; ni trop étroites, ni trop longues. Juste proportionnées et placées les unes à côté des autres. Même la Grande Arche conçue pour clore de manière grandiose la perspective des Champs-Élysées, s'avère éminemment décevante et sans prétention : rien de triomphal, juste un simple et énorme carré, évidé en son centre et ouvrant – sur Rien. Comme un cadre nu, sans tableau ; un contenant vide, sans aucun contenu.

-« Puis-je compter sur une réponse la semaine prochaine ? » demandais-je à la fin de l'entretien qui m'avait été accordé. Un haussement de sourcil imperceptible me renseigna sur la réprobation de mon interlocuteur.

-« Vous allez un peu vite en besogne, je ne peux m'engager ainsi ! J'ai besoin de réfléchir à votre candidature, nous en parlerons ensuite avec des collègues. Si votre profil nous semble intéressant, nous ferons alors passer votre dossier dans une commission. Pour une première sélection. Après... »

Lui coupant la parole, je m'enferrais un peu plus :

-« Peut-être pouvez-vous, en ce cas, me livrer vos premières impressions ? »

-« Je me méfie toujours de mes premières impressions... » L'homme en costume de flanelle grise, dont l'étiquette Versace ressortait négligemment, sourit de ma naïveté, jouissant du pouvoir dont il disposait.

-« Alors, en ce cas, me sera-t-il au moins possible de connaître les principales conclusions de votre évaluation ? » J'avais remarqué que, tout au long de l'entretien, il s'arrangeait discrètement pour prendre de temps en temps des notes, ou pour jeter un chiffre dans l'une des rubriques de sa fiche d'évaluation. Dans les pays anglo-saxons, l'adoption de ces méthodes pseudo-scientifiques implique qu'en retour le candidat dispose du droit de connaître les résultats de l'examen auquel il s'est implicitement prêté.

Je fus surpris de l'air choqué de mon interlocuteur.

-« Vous n'y pensez pas ! C'est strictement confidentiel ! Et pas dans les habitudes... Vous savez, vous avez peut-être beaucoup voyagé et connu de pays, comme vous m'en faisiez part dans notre conversation, mais en France, voyez-vous, la discrétion est,

et demeure encore, une grande vertu. La discrétion, la prudence et la patience. Nul n'arrive à rien, s'il ne modère son ardeur, disait mon grand père.. »

Il se leva pour me raccompagner.

x

Dans l'ascenseur, je me dis que l'homme avait été, certes, d'une courtoisie et d'une politesse parfaite ; à la française comme on dit, avec un brin de panache et de cette hauteur condescendante si souvent reprochée à ce peuple. Mais il n'avait rien laissé paraître de ses sentiments. A aucun moment, je n'avais pu entrer véritablement en communication avec lui, comme s'il établissait d'emblée une barrière infranchissable, derrière laquelle il se retranchait. Son vêtement gris, qui m'avait surpris au début, l'aidait indiscutablement à se maintenir à distance, le rendant d'emblée froid, lointain, sans passion.

Il était midi et demi lorsque je me retrouvais sur le parvis de la Défense. C'était l'heure de la pause déjeuner. La pluie ayant cessé, les cadres et employés se hâtaient de quitter la ruche où ils travaillaient, qui pour profiter d'un peu de temps de répit, qui pour fumer une cigarette en parlant avec ses collègues, qui pour se diriger rapidement vers l'un des multiples lieux de restauration.

En les regardant s'agiter en tous sens, je m'aperçus avec stupeur qu'ils étaient quasiment tous vêtus de vêtements de la même teinte monochrome que celle de mon interlocuteur ! Les hommes, avec un costume-cravate d'où toute couleur vive ou motif original était exclu, les femmes avec un tailleur, des jupes courtes ou des pantalons incluant quasi systématiquement une pièce sagement grise. A La Défense, nulle chemise vive américaine, nulle cravate fantaisie italienne, nul uniforme de jeune en jean et basket : partout, le conformisme du vêtement traditionnellement sobre et sérieux, triste à en mourir...

Certes, je m'aperçus vite que, comme pour les voitures, les teintes de gris sont savamment mises en scène par les différents couturiers, ces derniers jouant à la fois sur le choix des étoffes et sur la variété chromatique de cette teinte. Ainsi, au gris soyeux de Versace, vont répondre la teinte métallique de Pacco Rabane ou

les éclats lumineux de Cardin, les modes se contentant pour les hommes de faire alterner tantôt des rayures et des fonds unis.

Mais il n'empêche, me disais-je en embrassant d'un seul regard la foule qui se hâtait déjà de rejoindre les tours, une fois le déjeuner fini : il en ressort une impression consternante d'uniformité, gommant les différences et les individualités de chacun, au profit d'une collectivité anonyme et fonctionnelle, kafkaïenne au possible, où chacun est une pièce ou un rouage interchangeable. Comme s'ils avaient peur de trancher ou de paraître originaux, les hommes d'affaires et les cadres français se croient obligés de revêtir des uniformes parfaitement homogènes et lisses, ne laissant rien paraître de leur personnalité, ne donnant place à aucune fantaisie, expression de soi ou de sa créativité. Ils semblent ainsi répondre à une consigne invisible : quitter leur individualité pour se fondre dans une fonction anonyme et rationnelle, froide, sans passion. Pas étonnant, me disais-je, que le gris soit ainsi devenu leur couleur de référence au travail.

Je fus étonné, les jours suivants, de constater que même dans les quartiers commerçants de la capitale, et pendant leurs loisirs, les parisiens et les parisiennes continuaient à sacrifier à la couleur grise. Même les femmes et les jeunes filles semblent actuellement sacrifier à cette mode et à cette domination tyrannique. Les magasins tels que Prada, City, Promod et d'autres, proposent en effet en vitrine toutes les déclinaisons de gris possible, pour que chacun puisse trouver son bonheur. Au point que la capitale, jadis pionnière des goûts et modes du futur, est de plus en plus évitée par les *trenders*, ces personnages à l'affût des goûts et couleurs qui seront à la mode la saison suivante. Que voulez-vous observer de neuf, dans un pays qui ne voit plus, et ne jure plus, que par le gris ?

x

Avant de revenir à Paris, je profitais d'être sur la ligne de RER pour pousser un peu plus loin mon exploration des banlieues plus lointaines. Quoique j'en doute, je me disais que, peut-être, dans leurs habitations, les étranges citoyens-couleur-de-mur de cette contrée ressentiraient le besoin d'afficher des couleurs ? N'est-ce pas le cas en Grèce, où les volets et les toits sont peints aux couleurs bleutées de la mer dispensatrice de fraîcheur et de vie ?

ou au Québec, où les façades des maisons elles-mêmes se parent de couleurs vives, pour mieux échapper aux rigueurs de l'hiver ?

J'avais prévu de descendre à l'improviste, dès qu'une gare me semblerait accueillante. Hélas, j'arrivais au terminus de la ligne sans avoir été tenté de descendre une seule fois !

Le train traversa d'abord les anciennes banlieues ouvrières de la couronne rouge, comme on les appelait pour signifier la persistance d'une tradition ouvrière et communiste. Or, dans ces banlieues, les immeubles en pierre ou en brique, peu entretenus, s'étaient revêtus avec le temps d'une couleur de crasse peu avenante. Villes tristes de banlieue populaire, aux immeubles étroits par manque de place et d'argent, aux vastes hôtels de ville et bâtiments administratifs bâtis dans le plus pur style stalinien jadis d'avant garde, avec une froideur et une rigueur désespérante...

Le train continua sa route en longeant de petites zones pavillonnaires où des familles françaises à peine plus fortunées avaient tout sacrifié pour accéder au rêve de la propriété individuelle, avec l'illusion de devenir enfin maîtres de leur destin. Tout avait été calculé « ric-rac ». Cela se sentait, avec des murs blancs-gris uniformes, une architecture fonctionnelle partout identique, un minuscule petit jardin juste suffisant pour y poser le barbecue rituel, et des petites routes serpentant jusqu'à l'autoroute du travail, sans croiser un seul commerce de proximité. Ils n'en avaient pas besoin : de grands centres commerciaux, gris eux aussi, construits sur d'immenses parkings déserts à la limite des autres grandes villes de la région, étaient prévus pour le ravitaillement.

Enfin, le Rer traversa les lointaines banlieues à problème, transformées en ghettos où, paraît-il, la police hésite elle-même à intervenir. Les quais, recouverts de taggs, étaient tantôt déserts, tantôt occupés par des bandes désoeuvrées, rassemblées autour de radios bruyantes. Inutile de dire que je restais bien sagement assis dans mon wagon, sans aucune velléité d'en sortir ! Il était étrange de penser que ces lieux avaient été bâtis comme autant de Cités radieuses du futur, correspondant à l'époque au rêve de Le Corbusier. Cet architecte ô combien français, à l'esprit purement géométrique et cartésien, avait en effet pensé qu'il suffisait de

construire des barres de béton grises et d'y réserver une case à chaque habitant, avec une place de parking privative en bas, pour s'attirer les remerciements de citoyens ainsi propulsés dans le monde de la modernité et de la fonctionnalité ! De nos jours, les immeubles étaient tellement délabrés que nul n'osait même plus envisager leur réhabilitation, les automobiles servant, quant à elles, à jouer le week-end au stock-car, ou à allumer des feux de joie vengeurs.

Comment pouvait-on s'étonner des problèmes rencontrés dans ces banlieues chaudes, lorsqu'on voit la succession uniforme de grands ensembles gris, de HLM et de barres de béton se succédant de manière monotone tout autour de la route ?

Je revenais à Paris, mal à l'aise.

Le pays des voitures grises, n'était-il pas, tout simplement, un pays où tout était gris, des voitures aux rues et au climat, des habitations aux vêtements des gens ?

## INTERIEURS, 2 : PENSEES GRISES

Nous avons décidé, avec ma femme et les enfants, de rester un mois en France, pour visiter certes ce pays, mais aussi dans l'espoir d'une réponse positive à mon entrevue. J'oubliais vite ce dernier prétexte, et pus ainsi vaquer à loisir.

Nous n'avions aucune envie de réaliser le périple classique suivi par les touristes : arc de triomphe et monuments parisiens, châteaux de la Loire et éventuellement Mont St Michel, vieux port de Marseille et ses pic pockets, Mont blanc et mer de glace à Chamonix, et retour. Je ressentais le besoin d'essayer d'entrer plus en profondeur avec l'âme de ce peuple qui m'intriguait tant.

Après tout, me disais-je, peut-être que ce choix revendiqué et finalement assumé du gris comme couleur emblématique sous laquelle abriter son existence, traduisait une sagesse cachée ? Je m'étais en effet rappelé le livre d'un grand sinologue, l'Eloge de la fadeur, qui expliquait comment cette notion banale et fort peu attrayante de prime abord, constituait pour les chinois un thème central permettant de comprendre leur idéal de sagesse. Loin de viser une quête héroïque, les chinois souhaitent en effet entrer en communion avec tous les petits détails de la vie courante, pour mieux vivre l'instant présent. Dans cette optique, tout ce qui semble insignifiant ou mineur, se révèle plein de sens ; d'où le choix de teintes grises dans leurs calligraphies et leurs peintures, au détriment des couleurs vives. Peut-être risquais-je de passer à côté d'un trésor insoupçonné, et que derrière la grisaille apparente de ce pays, se cachait un comportement et un savoir-vivre insoupçonné ?

A l'appui de cet espoir, je me dis que les rares fois où nous avions parlé à des français de leur goût pour le gris, ils nous avaient toujours répondu de la même manière, en nous expliquant qu'il s'agissait d'une teinte éminemment élégante et riche en nuances : un appartement où cinq nuances de gris se partagent discrètement les murs, gagne ainsi en classe et en bon goût. Un médecin nous

avait même expliqué que pour une échographie, il n'y a pas moins de quinze teintes de gris à décoder et à lire, permettant de ce fait des interprétations beaucoup plus fines que si les radiographies étaient en couleur. Les grands photographes ne privilégient-ils pas, d'ailleurs, le noir et blanc pour leurs photos d'art, en y voyant une palette de nuances faisant mieux ressortir l'âme cachée des choses ?

Mon projet tombait bien : nos deux garçons n'étaient pas fans des visites culturelles, et ma femme m'avait avoué qu'elle souhaitait moins visiter les musées, que partir à la découverte des gens. Elle souhaitait se faire inviter dans des familles françaises pour mieux saisir leur intimité, ce qui permettrait peut-être de trouver des amis pour nos deux enfants, et plus généralement de se laisser simplement vivre en regardant, assise à la terrasse d'un café, la vie qui passait. Nous décidâmes donc, pleins d'enthousiasme et d'illusions, que chacun de nous allait poursuivre l'enquête à sa manière.

x

La réalité s'avère toujours différente de ce qu'on imagine. La première surprise que nous rencontrâmes, outre la difficulté à nouer contact avec des gens qui semblent littéralement fuir et craindre le contact dès qu'on les aborde innocemment pour leur parler, fut que les français ne semblaient pas heureux –et en tous cas aucunement porteurs d'une sagesse cachée à la chinoise !

Fort heureusement, les enfants constituent souvent la clef magique pour ouvrir la porte des pays étrangers. Par l'un de ces après midi d'été où il fait chaud et où nous nous prélassions sur les quais de la Seine, transformés en plage par le Maire de la capitale afin de permettre à tout le monde de venir bronzer en maillot de bain au milieu de la pollution en ayant ainsi l'illusion d'être en vacances, nos deux garçons qui s'ennuyaient fermement nouèrent contact avec deux autres gamins de leur âge. Nous parlâmes avec leurs parents, et ainsi, de fil en aiguille, nous nous retrouvâmes finalement invités, non pour un dîner –cela ne se gagne pas du premier coup dans ce pays, et demande d'avoir passé avec succès le cap de plusieurs sorties, pots et apéritifs réciproques, -mais pour un apéritif dînatoire, comme on dit bizarrement dans ce pays pour paraître branché.

Ils vivaient dans un petit quatre pièces du centre de Paris, avec tout le confort moderne. En entrant chez eux, nous ne pûmes nous empêcher d'échanger un regard de connivence amusée avec ma femme Clara : en nous amusant, nous avons fait le pari, entre nous, que la dominante colorielle de leur intérieur serait grise. C'était bien la teinte d'ensemble, les papiers peints de couleur neutre et indéfinissable se mariant avec le mobilier Ikéa gris-mauve du salon, la cuisine aseptisée à l'évier en inox gris voisinant avec un frigidaire tristement blanc. Ma femme me ferait d'ailleurs remarquer, en ressortant de chez eux, que la France était l'un des seuls pays où le lancement de frigidaires et d'éléments de cuisine ou de salle de bain de couleur avait été un échec, les gens refusant un tel changement et revenant à leurs deux gammes brunes et blanches, sans fantaisie.

D'âge mûr, plutôt replète et vive, Pierrette était employée dans une boutique de vêtements, et vivait son travail comme une corvée sans intérêt profond. Elle disait s'investir ailleurs, dans des ateliers de danse et les loisirs. Son mari Paul, plus jeune qu'elle, sec et longiligne, travaillait comme ingénieur informaticien, avec toutes les contraintes d'astreinte et de travail au domicile afférentes.

Ils n'étaient visiblement pas heureux dans leur vie professionnelle, ne cessant de se plaindre de leurs conditions de travail. Nous nous aperçûmes d'ailleurs, pendant le mois que nous passâmes en France, qu'il s'agissait d'un leitmotiv : branchez un français sur son travail, vous ne recueillerez qu'une litanie de regrets sur ses potentialités mal employées, de plaintes et de reproches sur la manière de diriger de ses supérieurs et de l'entreprise, d'insatisfactions et de ressentiments sourds ne demandant qu'à s'épancher.

Cela ne signifie pas pour autant qu'ils sont prêts à s'engager pour modifier la situation dont ils souffrent. Quand nous leur suggérâmes, naïfs, de faire quelque chose en ce sens, ils nous firent comprendre, avec de gros soupirs supposés provoquer notre commisération, qu'hélas ce serait en vain. D'après eux, toute initiative personnelle était condamnée à l'échec, tant la hiérarchie établie est incontournable ; quant à une mobilisation collective, ou au recours aux syndicats que nous eûmes l'outrecuidance

d'évoquer accidentellement en les mettant visiblement mal à l'aise, nous comprîmes vite qu'il valait mieux ne pas en parler : dans ces milieux où ils sont quasiment absents, ils sont perçus comme des empêcheurs de tourner en rond, réservés aux seuls privilégiés et pantouflards de l'Administration.

Alors, que faire ? « On fait avec », comme ils le dirent pour clore la discussion, signifiant bien par là qu'ils s'habituèrent à n'être ni heureux, ni profondément malheureux dans leur travail – simplement insatisfaits par nature.

x

Après avoir écouté d'autres récriminations en tous genres, mêlées en même temps à une étrange fierté d'avoir la meilleure médecine du monde, les meilleurs trains à grande vitesse, et la meilleure équipe du monde de football malgré un échec cuisant lors du dernier Mondial, nous prîmes congé et nous retrouvâmes sur les quais, surpris par une telle acrimonie.

Nous comprîmes, lors de nos autres sorties, que cette insatisfaction profonde des français ne s'exprime pas uniquement dans la vie professionnelle. Prenez n'importe quelle discussion de bistro, abordez n'importe quel sujet au hasard, et vous entendrez aussitôt le chœur des jérémiades s'exprimer autour de vous, coulant aussi généreusement que les bières à la pression.

-« Vous rendez-vous compte, le prix de l'essence a encore augmenté ! C'est la faute aux arabes qui veulent nous étrangler ! aux compagnies pétrolières qui en profitent pour augmenter leurs profits ! au gouvernement qui s'en met plein les poches sans baisser les taxes »

-« Il fait de plus en plus chaud ! Ce soir, il va y avoir encore un tas de petits vieux qui ne vont pas passer la nuit, rien n'a été fait pour eux... C'est à cause du dérèglement climatique, de la pollution, avec tous ces satellites envoyés dans le ciel, ça va nous retomber dessus.... Bah, de toutes façons on n'y peut rien, ce n'est pas en nous empêchant de prendre notre voiture que cela règlera quelque chose, ma consommation d'essence n'est rien comparée à la pollution des usines ! »

-« Il va y avoir des élections ? –de toutes façons, ce sont tous des pourris, blanc bonnet et bonnet blanc ! Autant prendre du bon, et Dubonnet ! »

-« Ras le bol des grèves, ils nous prennent en otage, j'ai mis une heure pour venir boire un coup !... C'est le gouvernement qui refuse de nous écouter, ils vont droit dans le mur... C'est la faute des syndicats, ils font grève sous n'importe quel prétexte ! »

Après plusieurs expériences similaires, nous n'étions pas loin de nous dire, Clara et moi, que non seulement les français ne sont pas heureux, mais qu'ils sont passés maîtres dans l'art de tout faire pour ne pas tomber dans cet état apparemment fort craint. Même lorsque tout va bien pour eux, parce qu'ils viennent par exemple de recevoir une promotion ou de toucher un héritage, ils trouvent le besoin maladif d'assombrir un peu le tableau, en y portant l'ombre de ce qui risque d'advenir, en pensant aux nouveaux tracés que cela va entraîner, ou encore plus simplement en se gâchant la vie à l'idée qu'ils auraient pu gagner encore plus que ce qu'ils ont eu la chance de recevoir...

Les habitants de cet étrange pays s'arrangent pour ne jamais être pleinement heureux et enthousiastes, mais ils sont en même temps fiers du peu qu'ils ont et qu'ils protègent jalousement. Ils sont malgré tout suffisamment lucides pour ne jamais se déclarer non plus totalement désespérés : ayant toujours à regretter ou à se plaindre de quelque chose, ils vivent émotionnellement dans l'entre-deux de la passion et du désespoir, choisissant l'état morne et éminemment dépressif d'une vie grise qui pourrait être plus lumineuse, sans être pour autant noire.

Peu à peu, je commençais ainsi à comprendre que le pays ne se contentait pas de baigner dans une grisaille monochrome environnante. Par un étrange effet de contamination invisible, cette teinte s'était insinuée jusque dans leurs émotions et leur manière de ressentir la vie, profondément déprimée et déprimante.

Des statistiques, lues par hasard dans la salle d'attente d'un médecin, me confirmèrent de manière crue ce diagnostic sur la pensée dépressive chronique dont souffrent français : ce sont, notamment les femmes, les plus gros consommateurs de psychotropes et de calmants au monde ; l'alcoolisme y atteint

aussi des records absolus, les hommes étant cette fois ci les plus forts ; quant aux jeunes, ils sont de plus en plus consommateurs de cannabis et de drogue douce, alors que dans les autres pays européens la tendance est plutôt à la diminution...

x

Il me fallut encore quelques expériences pour découvrir une contamination bien plus profonde que je ne l'avais imaginée, s'étendant jusqu'à leurs pensées et à leur manière de réfléchir.

Le couple nous invita à nouveau et nous fit rencontrer des personnes de leur entourage : ils étaient visiblement fiers de pouvoir montrer qu'ils avaient désormais des amis étrangers, notre présence semblant leur conférer une aura supplémentaire. Forts de notre première expérience, nous fîmes attention à ne pas aborder de sujet personnels ou professionnels, préférant parler de la mode, des événements culturels, ou de grands débats de société.

Or, là aussi, nous découvriâmes rapidement que, sans jamais être édictées, il existe pourtant des règles de bienséance sociale implicites, lesquelles structurent l'art de la « conversation à la française », comme on disait au dix neuvième siècle. Il faut rapidement les intégrer si on ne veut pas se trouver exclu de la société dans laquelle on évolue. Ainsi, si vous soutenez une opinion radicale qui vous amène à vous opposer à l'avis d'un autre invité, on n'attend surtout pas de vous que vous exposiez en détail votre argumentation ; encore moins d'écouter votre interlocuteur en le laissant justifier son point de vue. Non seulement cela n'intéresse personne, mais on y verrait une marque d'agressivité et d'outrecuidance – quand on ne vous taxerait pas d'intolérance, voire de fanatisme. Tout ce qu'on vous demande, c'est d'atténuer votre position afin d'éviter tout risque de conflit ouvert. Il est tellement plus élégant et bienséant de rechercher un compromis, de relativiser votre position, de chercher une voie moyenne satisfaisant tout le monde, et de passer à un autre sujet.

-« Avez-vous vu la dernière représentation de Pina Bausch ? J'ai bien aimé le renouvellement de son style, je trouve qu'elle change de registre. C'est le signe d'une grande artiste, en pleine maturité et possession de son art »

-« Moi, j'ai trouvé que c'était suffisant et prétentieux. Elle a choisi, paraît-il, d'illustrer le thème de la Turquie et d'Istanbul. Heureusement qu'elle passe des diapositives sur ces endroits, parce que la chorégraphie qu'elle fait exécuter, au sens propre du mot, à ses danseurs, n'a aucun rapport! ».

-« Evidemment, c'est tout l'art de la suggestion et de l'évocation libre ! Elle manie l'art de l'ellipse avec un tel brio qu'on en demeure souvent pantois. Je le reconnais bien volontiers ! Mais avouez au moins qu'elle danse bien ! Ses élèves sont d'ailleurs beaucoup plus jeunes, plus beaux et plus professionnels qu'avant ! »

-« Oui, c'est une vraie professionnelle, je dois le reconnaître », disais-je, sans avoir vu aucun de ses précédents spectacles.

Après un tel échange, éminemment frustrant, mais où chacun avait fait un pas vers l'autre, le débat pouvait désormais repartir sur d'autres sujets.

-« J'entendais à la radio que la commission européenne allait autoriser les OGN, qu'en pensez vous ? »

-« C'est difficile d'avoir une opinion tranchée. Il paraît qu'elles représentent un atout formidable pour les pays en voie de développement. Grâce à elles, ils auront plus de récolte, ils pourront donc mieux nourrir leur population. Une seconde révolution verte, en quelque sorte... »

-« Oui, mais n'est-ce pas au risque d'une mainmise des multinationales sur leur agriculture, et d'une dépendance dangereuse ? Car après, nul ne peut revenir en arrière et se remettre à cultiver les champs de manière traditionnelle, prisonnier de l'obligation d'acheter des semences génétiquement modifiées : le sols ne répondent plus aux anciens engrais ! C'est habile de leur part, mais terriblement dangereux ! José Bové a raison de s'y opposer, au nom du principe de précaution »

-« Comme vous y allez ! Il ne faut pas être parano, et José Bové cherche avant tout à attirer les projecteurs sur lui. Pendant ce temps, la recherche française prend du retard sur celle des autres pays, et se prépare à rater le coche, une fois de plus... »

-« C'est vrai que José Bové en fait un peu trop, il aime s'exhiber en spectacle, je vous le concède. En tous cas, c'est un sujet complexe... » êtes vous obligé de tempérer.

-« Oui, un sujet pas évident, qu'on ne peut trancher comme ça, en quelques minutes. Il y a du bon, et il y a fatalement des risques aussi, c'est logique »

Quel que soit le sujet ou le débat d'idées entamé, je ne pouvais m'empêcher d'être étonné par la tendance naturelle des français à chercher à tout prix un compromis lorsqu'une divergence d'opinion se faisait jour. Comme s'ils intériorisaient cette obligation sociale implicite, mes interlocuteurs me semblaient incapable d'évaluer brièvement les diverses solutions ou opinions possibles, se réfugiant paresseusement dans une position médiane, en cherchant un jugement intermédiaire forcément boiteux, mais éminemment rassurant, puisque évitant toute position tranchée. Au pire, si le conflit d'opinion persistait, il suffisait de se retrancher dans l'impuissance du « je ne sais pas, je n'ai pas assez étudié la question » ; ou encore dans le relativisme du « à chacun sa vérité, tout est relatif, ça dépend des opinions, il n'y a pas de vérité... »

Mes interlocuteurs avaient visiblement peur de toute opinion tranchée –comme s'ils avaient peur, tout simplement, de la vie, le principal étant pour eux d'adopter une pensée intermédiaire de la juste mesure, afin d'assoupir les passions naissantes et de ramener l'ordre, la tranquillité et la paix sociale dans leur petit microcosme.

Partout, règne ainsi de manière invisible l'influence d'une pensée grise et triste, gommant les aspérités et couleurs pour se fondre dans une uniformité moyenne, laquelle, à force de compromis et de gommage des différences, ressemblait de plus en plus à la philosophie de comptoir d'une Madame Michu voulant contenter tout le monde.

Certes, à la différence des Etats Unis où pèse pourtant un autre terrorisme intellectuel tout aussi celle terrifiant puisque pourchassant impitoyablement toute pensée dissidente remettant en cause le système, la France était encore riche de pensées et d'opinions contradictoires, de mouvements « anti » ou

« alternatifs » capables de remettre en cause la pensée dominante, à droite comme à gauche. Mais même ces mouvements contestataires fonctionnaient le plus souvent en vase clos, se réunissant à part, défilant chacun de son côté, mettant en œuvre une pensée collective et militante tout aussi intransigeante quant à l'obligation de se mouler dans la pensée commune du groupe. Celle-ci devenait, à son tour, un attracteur de pensée grise et micro-consensuelle...

La société française semble ainsi s'être fragmentée en des milliers de micro-réseaux où chacun fréquente exclusivement des gens de même obédience de pensée. A l'opposé des bars bruxellois dans lesquels tous les milieux sociaux et intellectuels se côtoient, les bars et réseaux d'amis en France regroupent comme par hasard toujours les mêmes affinités électives : il y a le bar et les soirées de branchés, celles des alternatifs et opposants qui se retrouvent entre eux, celles des homosexuels qui partagent leurs commerces et se réservent le Marais, les lepénistes se retranchant quant à eux sur leurs restaurants et terrains de chasse privilégiés. Même les bars des supporters de foot sont différents des pubs des supporters de rugby. Tout est prévu, cantonné dans des lieux particuliers – sous contrôle.

La France, paraît-il, avait été le pays des joutes oratoires et des débats enflammés, au temps des Lumières comme à celui de l'assemblée constituante, jusqu'à l'affaire Dreyfus, et même jusqu'à l'aube de la deuxième guerre mondiale lorsque les gauches et les droites extrêmes s'étaient violemment opposées, y compris dans la rue. La loi sur la laïcité, mais aussi nombre de lois sociales encore en vigueur, furent enfantées dans la douleur, à l'issue de ces crises récurrentes. Il ne restait hélas pas grand chose de ces affrontements parfois violents, mais nécessaires pour faire avancer la société depuis la révolution française à coups de butoir successifs. Les opinions extrêmes étaient désormais soigneusement encadrées : un quart d'heure d'expression libre dans un programme télévisé aseptisé, à chaque campagne électorale, pour sauvegarder les apparences. Le reste du temps, ces divers mouvements étaient instrumentalisés malgré eux, servant de bouc-émissaire ou plutôt de repoussoir pour montrer au bon peuple qu'il valait mieux se contenter d'une opinion médiane.

Quand le compromis était vraiment impossible à trouver, les habitants de ce pays se réfugiaient dans un ultime « de toutes façons, tout est relatif », ou encore dans un « de toutes façons, ça ne va pas changer grand chose », qui permettait de mettre paresseusement fin à toute discussion et à toute velléité d'action.

Là, résidait probablement la différence essentielle avec ce qui se passait dans d'autres pays. Aux Etats Unis, l'imposition d'une pensée commune et consensuelle, avec le terrible asservissement intellectuel que cela impliquait, servait à cimenter et à souder la communauté autour d'un sentiment d'appartenance à la même nation, avec la certitude d'être le pays du Bien et du Droit, quitte à vouloir dominer le monde et à exploiter les autres de manière impérialiste.

En France, rien de tel : la réduction à une pensée grise et consensuelle, sans vague et sans heurt, ne sert proprement à rien, ne débouche sur aucun horizon ou grand dessein. Au contraire : elle nourrit un pessimisme ambiant, un fatalisme désabusé, une démission collective face à l'avenir, en confirmant que rien ne sert d'entreprendre quoi que ce soit.

La pensée grise n'est pas simplement une pensée commune, banale, qui se contente de lieux communs et de recherche à tout prix d'un consensus mou venant concilier les opinions contraires : elle se révèle être, plus profondément, une pensée à l'horizon bouché, sans soleil vers lequel tendre, tout entière racornie, rabougrie sur elle même, rétrécie et ramenée au seul instant présent.

### **RAMIFICATION,3: GRIS DE FEMME, GRIS DE JEUNES**

Avec ma femme Clara, nous avons décidé de continuer notre enquête sur les mœurs des habitants du pays aux voitures grises, nous transformant en détective allant investiguer chacun sa piste.

Par un bel après midi de canicule, dont se plaignaient bien entendu depuis le matin tous les français croisés dans la salle de petit déjeuner de l'hôtel, oubliant qu'ils regrettaient une semaine plus tôt le temps gris susceptible de gâcher leurs prochaines vacances, nous avons expliqué à nos deux enfants que nous avions désormais isolé, de manière sûre, le symptôme dont souffraient les habitants de cet étrange pays : nous le nommâmes ironiquement le syndrome de la vie grise.

Il nous fallait poursuivre désormais notre investigation en cherchant jusqu'où le mal s'était répandu dans le corps social, et surtout en essayant de comprendre comment il avait pu s'étendre, d'où il provenait. Il s'agissait, en quelque sorte, de remonter du symptôme au diagnostic, et pour cela chacun allait être mis à contribution. Ma femme, une belle brune énergique au contact facile, connue dans notre pays pour ses recherches sur la condition féminine, se proposa tout naturellement d'approfondir notre enquête en s'intéressant plus particulièrement à ce sujet. Quant aux garçons, nous leur laissâmes carte blanche pour continuer à jouer et à mieux connaître les enfants de leur âge, en leur demandant d'en profiter pour se renseigner sur leur état, sur la manière dont ils étaient élevés – bref, sur tout ce qui pourrait nous apporter des informations utiles. Moi-même, fidèle à mes travers d'intellectuel dilettante à la petite semaine, je déclarais que j'allais me réfugier à la Bibliothèque Nationale, confortable et bien climatisée, pour m'intéresser plus particulièrement aux soubassements idéologiques et théoriques d'une telle pensée grise. Nous nous donnâmes rendez-vous, à la fin de la semaine suivante, pour faire part de l'état de nos recherches et pour confronter nos points de vue .

Allongée sur le lit de notre chambre, chaussures à talon haut défaits et corsage à demi ouvert tant il faisait chaud, Clara fut la première à proposer de faire le point sur la semaine qui venait de s'écouler.

-« Je suis crevée ! Tu ne peux pas savoir le nombre de femmes que j'ai réussi à contacter et à voir en une semaine ! Notre amie Pierrette m'a bien aidée. Grâce à son introduction, toutes ses amies ont voulu me recevoir ou sortir avec moi. Surtout lorsque je leur ai dit que je voulais juste partager quelques loisirs avec elles et papoter, pour mieux connaître les françaises. Pour une fois où quelqu'un se proposait de les écouter ! D'ailleurs, c'est le premier fait significatif qui m'a sauté aux yeux : les françaises rencontrées, mariées ou non, meurent d'ennui et, surtout, de l'impression que personne ne prend le temps de les écouter. Elles se sentent terriblement seules... »

-« Dis, maman, est-ce que tu t'es fait des copines ? Qu'avez-vous fait ensemble ? »

-« Tout ce que je pouvais ! Je suis allée plusieurs fois avec Cathia, une jeune femme mince et sportive. Elle travaille comme commerciale dans un réseau de vente par correspondance. Je l'ai accompagnée dans un club de gymnastique où elle se rend régulièrement pour affiner et muscler sa silhouette avant de s'octroyer un sauna bien mérité. Entre sueur et vapeur, j'ai recueilli les confidences les plus intimes sur le malaise qu'elle connaît dans sa vie de couple. C'est probablement pour combler sa frustration et ce manque affectif qu'elle a décidé de s'occuper elle-même de son corps, de le bichonner à sa manière. C'est presque de l'auto-érotisme... »

« Avec son amie Evelyne, une petite brune un peu boulotte, secrétaire bonne vivante qui éclate de rire toutes les dix minutes en dehors de son travail, nous sommes allées plusieurs soirs de suite au karaoké. Elles aiment s'y défouler entre elles en chantant à tue-tête, pour oublier leur boulot et leurs mecs, comme elles disent. Si tu voyais comme elles parlent de leur conjoint ! et patati et patata, et il ne bande pas assez, et il regarde les filles, et il se prend pas pour rien, c'est un macho ! J'ai rarement vu des filles plus libérées, elles matent le cul des mecs présents et ne se privent

pas de commenter chacune de ses parties, comme pour se défouler de ce qu'elles subissent le reste du temps... »

«Ave la délicate Andréa, une bourgeoise raffinée de la cinquantaine qui exhibe ses bijoux et ses robes de grand couturier comme d'autres sortent leur petit chien de compagnie, nous nous sommes rendues ensemble à des expositions avant de prendre le thé chez Angelina. Pour elle, c'est vital, histoire de donner un vernis culturel à une existence bien morne de femme au foyer... »

-«Peux-tu en tirer des enseignements, par rapport à notre petite enquête sur la pensée grise ? » demandais-je à mon tour, pressé d'en arriver au vif du sujet. Avant de répondre précisément à ma question, Clara préféra nous faire languir en relatant les autres sources d'information qu'elle était allée chercher.

-«C'est délicat de généraliser à partir de quelques rencontres, mais malgré tout, en les faisant parler d'elles et de leurs amies, j'ai commencé à me faire une petite idée sur la question... J'ai alors essayé d'élargir le champ de mes investigations en lisant la presse féminine de ce pays. J'ai acheté tous les Elle, Marie Claire, Cosmopolitain, Biba et consœurs. Par chance, je connais leurs versions anglo-saxonnes. Aux Etats Unis par exemple, ces magazines jouent sur l'auto gratification narcissique de leurs lectrices, en leur montrant combien elles sont formidables et comment, à coup de pensée positive et de recettes à la petite semaine, elles peuvent devenir encore plus heureuses et sûres d'elles-mêmes. Or, en France, cette presse est beaucoup plus doloriste, ne cessant de mettre l'accent sur les petits bobos de l'âme, sur les problèmes de toutes sorte rencontrés quotidiennement par leurs lectrices, prodiguant des conseils pour savoir comment garder son compagnon et le rendre fidèle, comment le séduire, comme si leurs lectrices se sentaient perpétuellement dans une insécurité fondamentale. Même l'érotisme devrait être pensé, calculé, savamment négocié et préparé, s'il faut se fier aux journalistes de ces magazines apparemment effrayés par sa force sauvage et spontanée. Lorsque cette presse montre des modèles de femme exemplaire, symboles de réussite professionnelle ou politique, elle insiste toujours en même temps sur les sacrifices et les difficultés rencontrées...»

« Car je t'ai parlé essentiellement de la vie intime des femmes, mais il y en aurait autant à dire concernant leur vie professionnelle. Si elles occupent les échelons inférieurs ou intermédiaires de la société, elles sont quasiment absentes des postes les plus importants de Dirigeant : elles servent de potiche et de faire-valoir pour les statistiques, mais sans pouvoir viser les charges les plus enviées. En écoutant mes amies parler de leurs ambitions professionnelles, j'ai essentiellement recueilli des échos sur les relents de morale chrétienne et sur les barrières infranchissable que maris, mères et employeurs ne cessent de dresser devant elles : elles risquent d'avoir des congés maternité trop importants les éloignant du monde du travail ; elles ne pourront bien s'occuper leurs enfants, ils en souffriront fatalement. Si elles insistent et occupent un poste à responsabilité, elles doivent sans arrêt prouver leurs compétences, pour un salaire moindre. Pas étonnant si la plupart d'entre elles démissionnent et se contentent de végéter dans un travail d'appoint, strictement alimentaire, éminemment frustrant »

« Quant à leur représentation politique, c'est encore plus simple : en Europe, la France compte moins de femmes députées à l'assemblée que dans tout autre pays, les partis politiques traditionnellement masculins condescendant d'en inscrire sur leurs listes de personnalités éligibles, mais comme par hasard aux places où elles n'ont quasiment aucune chance... »

« Après avoir fait ce tour d'horizon, et pour revenir maintenant à ta question, je dirais que les femmes françaises, réelles ou fantasmées par les médias, ne sont visiblement pas heureuses. A la première occasion, si tu sais les mettre en confiance, elles te déballetent leur vie privée et sentimentale et avouent leur malaise. La plupart d'entre elles ont l'impression d'avoir une vie tronquée, bornée d'interdits et de devoirs les empêchant d'apercevoir un quelconque espoir à l'horizon ; une vie morne et grise, remplie de compromis et de compromissions leur faisant perdre leur âme... Oui, d'après mon impression, une insatisfaction profonde, quasi métaphysique, les ronge de l'intérieur, mêlée à une blessure narcissique qui n'arrive pas à se refermer, et à un terrible aveu ou sentiment d'impuissance à changer quoi que ce soit... »

« Pourquoi se condamnent-elles à une vie grise, pourquoi se mettent-elles dans cette étrange posture de victime consentante, je ne saurais l'expliquer avec certitude. Mais j'ai toutefois plusieurs pistes d'explication. Elles continuent certainement à porter le terrible poids collectif de la culpabilité hérité par ce pays historiquement considéré, ne l'oublions pas, comme fille aînée et préférée de la sainte Eglise catholique romaine. Sinon, comment expliquer qu'elles se sentent coupables et impuissantes, dès qu'elles pensent à s'affranchir des obligations traditionnellement dévolues à leur fonction nourricière ? Elles expient d'avance, s'infligeant une auto-castration et une auto-punition symbolique, pas si éloignée des mutilations africaines imposées aux jeunes filles. Sauf qu'ici, elles se les infligent d'elles-mêmes, mentalement, dans la tête. »

« D'où, probablement, un émiettement, une brisure du modèle idéal de la femme. Sous d'autres cieux anglo-saxons, on a souvent cherché à réconcilier le triptyque impossible de la femme au travail, de la mère aimante, et de l'être humain capable d'exprimer de manière créative sa personnalité la plus profonde. De nouvelles mythologies tout aussi contraignantes en résultent d'ailleurs, notamment la figure de la *superwoman* appelée à réussir à la fois sa vie professionnelle, familiale et personnelle. »

« En France, les femmes que j'ai rencontrées souffrent de se confronter à ces trois modèles, en sachant leur synthèse impossible, en se retrouvant coincées face à leurs injonctions contradictoires : « soyez vous-même, exprimez votre créativité personnelle ! » « aimez vos enfants, épanouissez vous dans votre famille, assumez vos devoirs et votre rôle de maîtresse de maison ! » « Réussissez professionnellement, impliquez-vous et montrez que vous êtes aussi performante que les hommes ! »

« Comment ne pas craquer, face à un tel programme ? La tâche est d'emblée trop lourde et trop ardue. Restent les compromis perpétuels, en passant d'une figure à l'autre, en bricolant des arrangements à la petite semaine pour, malgré tout, survivre, sans perdre totalement l'estime de soi dont chacune a besoin. Elles contribuent ainsi à élaborer, elles aussi, une forme morale de pensée grise de l'insatisfaction et du compromis perpétuel... »

Sans avoir forcément tout compris, les enfants étaient impressionnés par l'analyse de leur mère, se demandant ce qu'ils allaient pouvoir raconter lorsque leur tour de parole viendrait.

-« Nous, on n'est pas allés aussi loin que ça, je ne peux pas t'en faire une dissertation et une tartine du même genre ! » dit John, cachant sa timidité sous une forme de provocation.

-« Rassures-toi, ce n'est pas ce que je vous demande ! Racontez nous simplement qui vous avez vu, ce que vous avez fait, et ce que vous vous êtes dit, entre ton frère et toi... »

-« Eh bien, nous sommes sortis avec des copains, avant d'aller au cinéma ensemble, et de manger des *nuggets* chez Mc Do. Dimanche dernier, il y a même eu une excursion en rollers sur les quais. C'était extra, ils avaient arrêté toutes les voitures pour nous laisser passer ! Et puis on s'est aperçu qu'on aimait les mêmes chanteurs et acteurs. Tu sais, papa, ce sont des enfants comme nous, je crois qu'il n'y a pas de différence selon les pays, et que tu te compliques la vie inutilement » conclut Peter, le plus jeune.

John, le plus âgé, disposant d'une maturité supérieure, était plus à même de cerner des spécificités qui, même mineures, étaient toutefois significatives.

-« Globalement Peter a raison, les enfants que nous avons rencontré jouent sur les mêmes Game boy et Play station, écoutent les mêmes chanteurs, sont habillés des mêmes pantalons, et portent tous des Nike ou des Adidas. Mais lorsque je leur ai demandé s'ils étaient heureux, aucun ne m'a répondu par l'affirmative. Il est possible que, si je posais la même question à des jeunes anglais ou allemands, j' obtiendrais un déni similaire. Après tout, pour des jeunes, il est normal d'être insatisfait du monde légué par les parents, car il n'est pas tellement enviable ! Et savoir qu'on va devoir se débrouiller dans un monde de loups, pollué, où le chômage et la délinquance nous guetteront à tous les pas, n'a rien d'enthousiasmant. »

« Par contre, lorsque nous avons parlé ensemble de la manière dont ils étaient éduqués, j'ai ressenti un peu ce que maman disait il y a quelques instants, à un autre niveau bien sûr. Nos copains se plaignent souvent des attitudes erratiques de leurs parents. Ils crient et se révèlent autoritaires, avant de baisser les bras et de

devenir laxistes en les laissant agir comme bon leur semble. Résultat, leurs enfants sont déboussolés, ne sachant comment réagir face aux deux modèles contradictoires entre lesquels leurs parents oscillent. Ils sont d'autant plus inquiets qu'ils doivent se défendre à l'école contre des agressions, des intolérances et des rackets de plus en plus nombreux. Là encore, les adultes envoient des messages forts en martelant dans les médias la nécessité de réagir et de sévir, mais en même temps dans la réalité leurs enfants voient bien qu'à l'intérieur de leur école, dans leur propre monde, rien ne change réellement. Alors, ils se débrouillent comme ils peuvent. »

« Cela les a probablement fait vieillir prématurément... Nombre d'entre eux sont des adultes avant l'âge, ou, au choix, des enfants déjà vieux : ils ne savent plus rire, ils ploient sous le fardeau du réel, ils ont déjà les épaules voûtées des vieillards. Sans parler des jeunes des ghettos qui, eux, sont plongés dans la déshérence et le désespoir le plus complet, sans aucune perspective d'avenir offerte par une société en panne d'intégration... »

-« C'est un monde bien triste que tu nous décris là ! »

- « Triste, je ne sais pas, mais sans illusions, assurément. C'est une jeunesse sans idéal, sans espoir ou horizon autre que la démerde, comme ils disent. Ils vivent, à leur manière, la vie grise de leurs parents... » conclut, de son côté, Clara.

-« Même pas », ne pus-je m'empêcher d'intervenir.

« Le problème de cette génération, que certains sociologues ont appelée « la génération zoomée », c'est d'arriver après celle des « papy boomers » des années soixante. Eux sont toujours aux commandes, ils s'accrochent fermement à leur travail, sans vouloir rien céder. Résultat, les perspectives d'emploi des jeunes sont effectivement bouchées, et il n'est pas rare qu'après avoir décroché un diplôme qualifiant à vingt quatre ans, un jeune ne trouve aucun travail avant trente quatre, trente cinq ans, en étant obligé de rester chez papa maman. A quarante ans, on lui dira qu'il est trop vieux, ou qu'en n'embauche à cet âge là que des gens déjà dotés d'une solide expérience. Le cercle est alors bouclé pour eux. »

-« Pas étonnant, dans ces conditions, que les jeunes soient malheureusement de plus en plus addictifs à des drogues douces ou à des attitudes de fuite de la réalité, en bande ou en solitaire : ils souffrent, non pas d'une pensée grise, mais d'un avenir gris, bouché et sans perspective, qui ôte toute envie de réfléchir et d'élaborer des projets... »

#### FONDTIONS, 4: METAPHYSIQUE GRISE DES CAUSES

C'était à mon tour de faire part du résultat de mon enquête. Je libérais Peter, impatient de regarder la suite d'une émission de télé-réalité dans laquelle on pouvait suivre quotidiennement les évolutions de huit jeunes invités à cohabiter artificiellement dans un loft. Les événements vécus par ces adolescents depuis le dernier épisode étaient sans aucun doute plus intéressants pour lui que les vaticinations d'un vieux père. Je le comprenais parfaitement, y voyant le prétexte idéal pour introduire mes réflexions sur les médias et sur la vie politique française.

-« Moi, je me suis demandé d'où venait leur absence de perspective, comment s'était imposée, universellement dans toutes les régions de la douce France, consensuellement à travers toutes les couches de population, une telle pensée grise, sans contenu et sans horizon ? »

« Les émissions de télé-réalité constituent un bon point de départ: elles sont bien l'expression d'une pensée grise, puisque le téléspectateur n'est invité, ni à se cultiver en regardant un documentaire, ni à se distraire en se projetant dans une fiction, mais simplement à regarder le monde réel dans lequel se débrouillent, tant bien que mal, de simples personnages choisis à sa ressemblance. Je trouve le phénomène significatif: quand la pensée ne vise plus d'idéal, ni même de valeur commune forte, ne se définissant plus que par la recherche d'un *modus vivendi* et d'un consensus minimal, elle fait le deuil de cette part de rêve dont a besoin l'humanité pour avancer. Elle n'a même plus envie de s'évader dans des fictions: il lui suffit de se regarder dans son miroir, de se plaindre en regardant ses malheurs et ses petits bobos quotidiens, et ceux de ses voisins qui lui ressemblent tant par leur insignifiance même, pour trouver le modèle du compromis perpétuel à trouver chez soi, si l'on veut y demeurer en paix. En regardant ces émissions, les français apprennent la nécessité du compromis pour cohabiter.»

« En même temps, de telles émissions démontrent que la pensée de la compromission, la pensée grise de la cohabitation forcée et de la recherche d'une solution médiane, n'a rien de naturel, mais résulte d'une construction sociale imposant ses règles et son système de sanction. Elles n'existent et n'attirent l'intérêt des téléspectateurs qu'à condition d'être mises en scène et scénarisées minimalement, une cohorte d'agents et de producteurs cachés en coulisse travaillant sans relâche à inventer de nouveaux rebondissements, à jeter de l'huile sur le feu ou à relancer la concurrence entre les candidats. Car la sanction n'est jamais loin : l'individu le moins capable de créer du consensus autour de lui sera impitoyablement écarté et exclu à la fin de la semaine. »

« Au hasard, j'ai choisi les émissions de télé-réalité car elles transmettent parfaitement cet ethos de la pensée grise, ce nouveau modèle qui invite à privilégier, partout, une pensée moyenne et médiocre de la cohabitation. Mais les relais de transmission de cette pensée grise sont innombrables. Pour rester dans les médias, la radio joue le même rôle : écoutez n'importe quelle émission se proposant de donner la parole aux auditeurs, et vous comprendrez vite comment se forge ce modèle de réflexion basée sur la recherche perpétuelle du compromis et de l'atténuation de toute réflexion profonde. Plutôt que de laisser les gens s'exprimer librement sur France Inter ou sur Europe 1, les journalistes se sentent obligés d'intervenir pour remplir un rôle de médiateur. C'est ainsi qu'ils ne cessent d'atténuer les propos des auditeurs s'ils les estiment extrémistes, de les rappeler à la raison, de leur demander de nuancer leurs opinions, quand ils ne coupent pas directement le micro en cas de refus d'obtempérer : « Vous ne pouvez pas dire cela... Il ne faut pas être aussi radical, il faut aussi prendre en compte que... »

« La prégnance de la pensée grise dans la vie publique française est telle, qu'elle provoque dans les médias des phénomènes d'autocensure difficiles à imaginer dans d'autres démocraties. Au nom d'une supposée mission citoyenne et déontologie de la décence qu'ils sont les seuls à avoir inventée, les journalistes de cette bonne vieille France estiment normal de cacher au public la vie privée ou la maladie d'un homme public -quand bien même il

s'agirait pourtant d'un événement ou d'un scandale susceptible de remettre en cause sa capacité à gouverner. Il y aurait ainsi des sujets licites, et d'autres dont il n'est pas bienséant de parler, sans que cela soit écrit nulle part, ni ne soit jamais discuté démocratiquement sur la place publique ! On touche bien là à cette spécificité française de la recherche du compromis perpétuel, laquelle s'étend jusqu'au recueil et au traitement de l'information : dans les autres pays démocratiques, les journalistes se font un point d'honneur à attaquer leur interlocuteur s'il se dérobe, en n'hésitant pas à le mettre en face de ses mensonges ou de ses contradictions. En France l'honneur du journaliste de l'establishment est de se montrer civilisé, courtois, bienséant avec les hommes de pouvoir, d'évoquer timidement les « affaires » en s'excusant presque des questions posées, en se contentant de la réponse mendigotée avec une servilité proche de la compromission. »

« Si les médias transmettent le virus de la pensée grise, les hommes politiques la façonnent quotidiennement, lui apportant chaque jour de la matière à moudre. En effet, si la France est probablement le pays où les hommes politiques sortent des écoles les plus prestigieuses, elle est en même temps la contrée où ils sont le moins crédibles, et où ils sont probablement les plus déconsidérés. A force d'enfiler leurs arguments sur le modèle d'une dissertation de bon élève, en accumulant sophismes et contre-vérités sans jamais s'offusquer, ils ont perdu toute crédibilité auprès de la population. Leur maîtrise d'une pensée grise, cyniquement détachée de toute exigence de vérité, est telle que, à l'exemple du Président actuel et de son premier ministre passés maîtres dans cet art, ils sont capables de dire blanc un jour, puis noir le lendemain, avant de revenir à une position intermédiaire, sans jamais s'expliquer, comme si c'était parfaitement naturel, légitimant ainsi un modèle de mauvaise foi opportuniste. »

« Même les idéaux et les modèles de la pensée politique ont été assoupis. L'extrême gauche et l'extrême droite n'ont droit de cité dans les médias, que pour mieux justifier la nécessité d'une pensée médiane. On n'est plus communiste, mais pour les forces de progrès. Le socialisme radical, utopique et généreux, s'est

définitivement abâtardi en social-démocratie atténuée et grise, à la couleur des costumes de ses chefs. Quant à la droite, qui soutient le système libéral et capitaliste, elle n'ose pas se déclarer partisan du libéralisme pur comme en Angleterre ou aux Etats-Unis. Elle préfère se camoufler sous les couvertures d'un gaullisme ou d'un libéralisme modéré, en adoptant un discours humaniste rassurant. »

« Ainsi, à force d'atténuer leurs différences, les deux pôles traditionnellement antagonistes de la politique française tendent à se rapprocher sur une position intermédiaire, où ils deviennent interchangeables. Il n'est pas étonnant que les citoyens appelés à voter, soient de moins en moins nombreux à le faire, ayant l'impression que leurs programmes, non seulement se valent et se ressemblent, mais ne les engagent à rien. Quel que soit le résultat des élections, de toutes façons le système en place continuera à se perpétuer de manière hétérogène. Seuls des aménagements périphériques et des gestions de crise demeurent possibles, sans contrôle sur son centre ou sur son moteur. »

« Plus encore, dans le système parlementaire français, dès le dernier bulletin de vote dépouillé, les jeux sont faits pour trois ou quatre ans. Pas étonnant dès lors que la représentation parlementaire, base de la République, devienne elle-même le lieu d'une démocratie grise et terne, ennuyeuse et fausse, à laquelle plus personne ne croit véritablement, les députés ne prenant même plus le temps de sauver les apparences en se rendant dans l'hémicycle de l'assemblée pour y défendre et pour y voter personnellement les textes de loi. Dans ces conditions, les élections et le débat démocratique sont devenus un simulacre, un jeu auquel plus personne ne croit vraiment. »

« La désaffection des citoyens, dont se plaignent perpétuellement les hommes politiques, est certes le reflet d'une indifférence à la chose publique ; mais en même temps, elle traduit probablement un détachement salutaire du citoyen, qui sait ne disposer d'aucun pouvoir réel, et ne veut plus être dupe de ce système politique gris, qui n'a plus de démocratie que le nom. S'il accepte encore de voter, c'est en utilisant désormais son pouvoir de décision comme un simple pouvoir de sanction, sur le même mode que

dans les émissions de télé-réalité : en faisant sortir ou rester des candidats de la lucarne télévisuelle... »

Il était temps de conclure, pour cette partie de mon enquête :

« En m'intéressant aux médias et à la vie politique de ce pays, je crois avoir compris comment cette pensée grise du compromis opportuniste se transmet à tous les membres et aux différents champs du corps social, en s'y reproduisant comme étant le seul modèle de comportement duplicable, aux dépens d'une pensée véritablement libre et radicale... »

x

Je m'arrêtais et allais chercher une bière fraîche. John, qui avait patiemment résisté et écouté jusque là, en profita pour s'éclipser à son tour discrètement. Je restais seul avec Clara. Elle se servit un double whisky et s'installa plus confortablement sur le canapé, avec un magazine féminin à proximité, se disant probablement que j'allais continuer à pontifier encore quelque temps.

« Je demeurais toutefois insatisfait. Si je comprenais *comment* se transmet cette pensée grise, je n'avais pas encore trouvé *d'où, ni pourquoi* s'était forgé un tel schème emprisonnant la faculté de raisonner dans le carcan appauvrissant du compromis perpétuel. »

« En regardant le fils de nos amis travailler sur une dissertation philosophique pour son baccalauréat, j'ai eu soudain la révélation d'une partie de la réponse. En effet, on continuait à lui apprendre à faire une dissertation sur le même modèle que celui du 19<sup>e</sup> et du début du vingtième siècle. Selon ce modèle, directement inspiré de la dialectique hégélienne sans en comprendre ni la finesse, ni la dynamique, toutes les opinions doivent forcément s'élaborer à partir d'une structure ternaire: thèse, antithèse, synthèse permettant de concilier les deux opinions apparemment opposées. »

« J'ai appris avec stupeur, lors de mes recherches ultérieures, que non seulement ce mode de pensée était encore transmis au lycée, mais que de plus il était toujours aussi officiellement enseigné aux futures élites de la nation. Ainsi, les futurs hommes politiques, les futurs journalistes et chefs d'entreprise, apprennent dans les grandes écoles à structurer leurs réflexions à partir de ce schéma désuet de pensée du compromis. Pas étonnant qu' ensuite,

les professeurs dans leurs classes, les journalistes dans leurs émissions, et tous les responsables importants dans leurs discours, s'estiment obligés d'appliquer le même principe de pensée réductrice cherchant le compromis à tout prix. »

« D'où provenait, à son tour, un tel modèle ou schème de pensée ? Car il n'est pas apparu ex nihilo. Retracer son histoire a été fascinant, me faisant replonger dans les arcanes de la philosophie occidentale. J'ai pu remonter jusqu' à Aristote qui, bien sûr, a été le premier à militer pour une pensée de la « juste mesure ». Pour ce penseur, l'homme, qui se situe entre la bête et les dieux, dispose de plusieurs facultés intellectuelles et sensibles, toutes positives tant qu'elles demeurent dans la « médieté », c'est-à-dire dans une juste mesure entre excès et défaut. L'éthique consiste à actualiser et à équilibrer ensemble ces diverses facultés, en privilégiant dans la vie pratique une prudence mesurée, la phronésis, et en cherchant partout la justice, définie comme égalité ou moyenne entre plusieurs personnes ou intérêts opposés. Lorsqu'il y arrive, l'homme découvre une forme de sagesse et de plaisir intellectuel proche de la vie contemplative d'une pensée pure. »

« Comment cette première recherche du moyen terme, tout entière transcendée par la visée d'un équilibre harmonieux des diverses facultés humaines, est-il devenu le synonyme de la recherche d'un compromis perpétuel, autant à la source de la pensée grise actuelle et de sa morale opportuniste de la médiocrité, que du modèle de dissertation enseigné en France ? Il fallut bien entendu attendre la ré-interprétation d'Aristote par le christianisme, si bien défini par Bataille comme la religion de la *médiation assoupie*. Avec cette religion, qui condamne l'homme à la finitude en interdisant toute quête héroïque de divinisation de l'homme par lui-même, on assiste en effet à un déplacement de l'objet même de la médiation, qui se retourne sur soi et perd toute visée de sagesse supérieure : la recherche d'un compromis entre les deux parties charnelles et spirituelles de l'homme devient un enjeu religieux essentiel, tout en sachant que le combat doit perpétuellement recommencer, sans espoir ici-bas d'harmonie ou de sagesse supérieure. D'où une ambiance mortifère et masochiste de haine du corps lié co-

substantiellement au péché, qui n'existait nullement chez notre auteur grec. »

« Ce nouveau type de médiation s'impose non seulement dans l'éthique, mais aussi à la pensée dont les ailes et les ambitions se trouvent rognées, puisqu'elle est sommée de chercher systématiquement le moyen terme syllogistique chez St Thomas, obligée pendant des siècles à ne jamais contredire les vérités et révélations théologiques sous peine d'excommunication, apprenant à louvoyer, atténuer et amoindrir ses propos. »

« Un pas de plus vers la modernité et l'abatardisation définitive de la pensée du moyen terme, sera accompli par un penseur là encore bien français. En effet, Descartes demeure prisonnier de ce que Marion, l'un de ses commentateurs, nommera, comme par hasard et sans que je n'invente rien, une "ontologie grise" ! Par cela, il voudra souligner que l'avènement d'une pensée scientifique chez Descartes, à l'origine du projet de maîtrise du monde par la science et la technique, repose sur des a-priori ontologiques anciens du christianisme, dont la fameuse séparation radicale de l'âme spirituelle et du corps, ce dernier renvoyant à la matière ténébreuse. Car l'espace et tout ce qui s'y trouve était conçu par notre cavalier habitué à traverser de longs espaces, comme une pure étendue passive et inerte, ouverte dès lors à tous les projets de conquête. »

« Pour comprendre les enjeux de la pensée grise et dépressive aujourd'hui dominante, il faut certainement remonter à cette coupure ontologique et schizophrénique opérée par Descartes entre les deux substances ou entités qui constituent l'homme, conduisant encore de nos jours nombre de nos contemporains à se sentir radicalement divisés entre un corps aux émotions impures et un esprit divin. Pas étonnant que, dans une telle vision, la vie concrète mélangeant deux substances de droit sans rapport, se révèle fatalement imparfaite et grise ! Dans son *Traité des Passions*, Descartes avoue d'ailleurs que l'homme peut au mieux essayer de contrôler le mouvement des sensations corporelles sur l'âme, sans jamais atteindre de sagesse ou de perfection. »

« L'influence de Descartes se fait encore sentir de nos jours, avec ce mépris du corps et de la matière considérés comme une pure étendue inanimée ouverte aux projets de conquête de l'homme. En

effet, ces projets de maîtrise absolue du monde, libérés par le geste inaugural d'un Descartes se prenant pour Dieu en séparant radicalement l'âme du corps, produisent chaque jour de nouvelles inventions. Celles ci, aussitôt mises sur le marché, contribuent à entretenir la machine folle d'une économie avide de profits en tous genres. Quitte à déboucher sur une métaphysique de la frustration et sur une ontologie schizophrénique, séparant radicalement le monde où prolifèrent sans cesse de nouveaux objets et biens de consommations éminemment désirables, du règne abstrait d'une âme ou d'un sujet qui se sent d'autant plus vide, et avide de se remplir illusoirement... »

« Le dernier épisode, et non des moindres, qui va enfin transformer la volonté de domination du monde et la recherche d'un compromis métaphysique perpétuel entre l'âme et le corps dans la vie concrète, en banale quête de compromis marchand, sera assuré par les Lumières, ou plutôt par un détournement de leur esprit. Car les Lumières ont d'abord été radicales. Elles ont prôné, sous l'étendard de Voltaire, la liberté de pensée contre toute forme d'oppression cléricale ou politique ; elles ont milité, avec l'Encyclopédie, pour une explication purement rationnelle et scientifique du monde. Mais elles ont été rapidement détournées de leur but originel, au moment de l'avènement au pouvoir de la bourgeoisie ; au point de devenir, dans la vulgate actuelle, la simple recherche d'un compromis ou consensus rationnel dans toutes les sphères d'activité, l'être humain devant se plier au diktat de la Raison et de ce qui est raisonnable ; surtout, comme par hasard, dans le commerce. Car, avec cette recherche d'un compromis désormais purement pratique, tout est rabaissé au statut de matière première, tout est de droit commercialisable, discutable et négociable : à condition d'être tolérant et raisonnable, ces nouvelles vertus du monde moderne, il est toujours possible de se mettre d'accord sur un prix ou un point de vue intermédiaire.»

« Hegel aura beau tenter de re-spiritualiser le mouvement de l'Histoire, en incitant à mettre dialectiquement en mouvement toute thèse opposée, la France restera toujours cartésienne et dualiste. Elle ne conservera, du penseur allemand, que le principe de son moteur dialectique : thèse, antithèse, synthèse-

dépassement ; mais en le transformant en un modèle banal, connu de tous les lycéens de terminale : thèse, antithèse, synthèse bâtarde du compromis.»

x

« Je vais résumer mon propos », dis-je en voyant que Clara ne pouvait s'empêcher de feuilleter distraitement son magazine :

« La pensée grise, forgée par la nécessité matérielle de trouver un compromis marchand à toute chose, a imposé la nécessité d'atténuer et de concilier les opinions différentes, en s'annexant indûment la juste mesure aristotélicienne, mais aussi la dialectique hégélienne, et l'exigence de rationalité de l'humanisme des Lumières ! Dévoyés, trempés dans un bain chrétien de culpabilité et de déni du corps, ces instruments conceptuels ne fournissent plus qu'une pensée molle du relativisme et du compromis utilitaire, invitant à se comporter dans la vie de manière médiane et médiocre, au mieux en « homme raisonnable » sage et mesuré, au pire en membre grégaire d'une meute aveugle, sans opinion tranchée ni certitude, naviguant à vue sur les flots aléatoires et imprévisibles de l'existence. »

« C'est le règne de ce que Gilles Chatelet, encore un auteur français ayant magnifiquement diagnostiqué le mal dont souffrait son pays, a appelé le règne de l' « homme moyen », mesquin, incapable d'enthousiasme, vautré comme un porc dans la consommation, dans le pluralisme et le relativisme, ne voulant surtout pas faire de vagues. Il montre comment il a fallu les décennies de pouvoir conjuguées de Giscard d'Estaing et de Mitterrand, tous deux voulant faire rentrer de force la France dans l'économie libérale de marché, pour façonner et imposer l'idéal de cet homme adiabotique comme on dirait en physique, qui oscille autour d'un état moyen déclaré raisonnable, dont il faut s'écarter le moins possible, cet homme du compromis et de la moyenne perpétuelle étant bien entendu aux antipodes de la vie par essence dionysienne.

« Derrière ce nouveau modèle de vie assoupie de fin de civilisations, ne voit-on pas poindre ici le « dernier homme » prophétisé par Nietzsche ? Avec tout le ressentiment caché

derrière cette figure ultime de l' homme fatigué, relatif et conciliant ? N'y a t'il pas une logique implacable à ce que le destin ultime du citoyen passif de nos pâles démocraties, soit de se gaver d'images d'une télé-réalité qui, pour être tenue à distance et re-façonnée par ses producteurs sur le mode du simulacre, finit par devenir plus vraie que le réel lui-même ? »

## LE RETOUR DU REFOULE, 5: ESTHETIQUE DU GRIS ET DU DEPART

Le mois s'était écoulé, et je n'avais bien entendu reçu aucune nouvelle de l'employeur hypothétique rencontré à La Défense.

Ma femme et mes enfants commençaient à s'ennuyer, probablement contaminés à leur tour de manière sournoise par le climat de grisaille de ce pays. Moi-même, en l'absence de tout nouvel enjeu intellectuel à comprendre, je me trouvais désensorcelé de l'étrange mélange de fascination et de répulsion ressenti jusque là.

Quant à nos nouveaux amis, j'ai honte d'avouer que nous avions tous deux l'impression d'avoir fait le tour des discussions possibles avec eux. Nous étions las de les entendre se plaindre quotidiennement, sans jamais manifester d'enthousiasme ou de bonheur. Ils ressemblaient cruellement aux personnages comiques déjà caricaturés à leur époque par La Bruyère ou Molière, ces fins connaisseurs de l'âme française. Les Harpagon à la petite semaine et à la vie besogneuse coincés dans leur pavillon de banlieue acheté à crédit, les bourgeois gentilshommes frimant au volant de leurs BMW et de leurs Mercedes avant de discourir pompeusement sur les qualités de leur dernier matériel vidéo ou informatique, et tant d'autres précieuses ridicules reconverties en *fashion-victims*, semblaient s'être tous réincarnés et adaptés sans difficulté au nouveau mode de vie du vingt et unième siècle...

Même le thème de la pensée grise, qui m'avait étrangement attiré au début, commençait désormais à me plonger dans un étrange malaise dès que je l'évoquais. Elle me faisait, de plus en plus, penser au pouvoir mortifère des têtes de Gorgone capables de transformer ceux qu'elles regardaient en statue de pierre...

Avant de partir j'ai toutefois ressenti l'envie de clôturer mon enquête en m'intéressant aux formes d'art de cette civilisation grise.

Je n'avais pas envie de m'attarder aux penseurs contemporains de ce pays, dont j'avais lu des extraits un peu partout dans la presse, et qui me semblaient être les chiens de garde de la pensée grise. Le paysage de la pensée française était d'ailleurs singulièrement restreint en ce début de troisième millénaire. On avait le choix entre l'intellectuel typé « gauche caviar » (encore une teinte de gris que j'avais oubliée !) dont les réflexions avaient la même teneur que la couleur des ordinateurs nomades dont il s'était fait le chantre, le penseur post-soixante-huitard toujours aussi désespérément manichéen et cartésien capable d'exprimer doctement des énormités telles que « le bien c'est le bien, le mal c'est le mal », et les réflexions indigentes d'un vague philosophe de terminale tellement gris et ennuyeux qu'il avait mérité d'être été nommé ministre de l'Éducation avant de passer aux oubliettes de l'histoire.

Je décidais donc, à l'inverse, de commencer par les petites choses, par les formes d'art mineur auxquelles personne ne pense en général. Je m'aperçus alors que dans cet étrange pays, l'art culinaire lui-même s'inspire, de manière fort agréable faut-il l'avouer, du même schème pour certains de ses plats. Je pus ainsi déguster avec ravissement des petits-gris de Bourgogne, ces escargots délicieusement préparés avec du beurre d'ail. Je les accompagnais d'un vin gris, les français étant apparemment les seuls à avoir osé atténuer même la force relative du rosé, en le grisant pour mieux l'apprivoiser. Il en résulte un breuvage au goût de sable sous le vent d'hiver, finalement fort appréciable.

Probablement inconsciemment attirés par cette aura mystérieuse de la couleur grise, les habitants de ce pays ont également la particularité de rester attachés aux vieilles formes traditionnelles de l'art photographique et cinématographique. Dans aucun autre pays, on ne trouve autant d'amateurs éclairés ne jurant que par les photos noir et blanc, les vieux films sans couleurs, comme s'ils étaient, par la privation de ces dernières, capables de s'introduire dans une nouvelle dimension quasiment sacrée. Bien sûr, les autres peuples ne peuvent regarder qu'avec condescendance cet

attachement à des formes primitives d'expression sans relief, ni couleur, ni vie.

Lorsque je m'intéressais aux formes plus nobles de l'art académique, je ne pus éviter d'aller écouter un concert de Boulez, ce pape de la musique contemporaine en France, retranché dans un blockhaus gris et souterrain dont il ne semble jamais sortir pour affronter la vie. Il réussit merveilleusement, à l'image de son pays, à créer une musique sérielle parfaitement ennuyante et monotone, évoquant en positif toutes les nuances d'une palette de grisaille sonore.

x

Parcourant les expositions permanentes du Centre Pompidou, je découvris finalement l'un des peintres les plus représentatifs de cet esprit de grisaille si parfaitement adapté à ce pays. Je veux bien entendu parler des peintures de Juan Gris, un cubiste génial et précurseur du début du vingtième siècle. Non content de porter un nom constituant en soi tout un programme, il décida de peindre le monde tel que reflété par son patronyme, filtré à travers la palette quasi infinie du gris.

A contempler ces tableaux volontairement peints en gris, je me demandais si l'ennui dont se délectent les français, souvent de manière délétère, n'est pas positivement revendiqué par eux, comme une ligne de fuite, une stratégie de résistance par laquelle ils affirment qu'ils ne sont pas dupes du système dans lequel ils sont condamnés à vivre.

Les français meurent bien d'ennui et d'indifférence, comme l'avait pronostiqué Gilles Châtelet. Mais c'est peut-être leur manière de montrer à une société qui crée artificiellement et stimule sans arrêt leur désir afin de les pousser à acheter et consommer, qu'ils ne désirent plus rien, ne sont pas dupes, parfaitement conscients de la vacuité profonde du jeu auquel ils sont conviés.

Le salut n'est-il pas là, me demandais-je ? Non pas dans la volonté désespérée de recréer du lien social et de rappeler les grandes valeurs humanistes et républicaines hélas obsolètes, mais dans le fait d'assumer lucidement et cyniquement l'absence d'espoir et de grand mythe collectif, en cherchant, chacun de son

côté et à sa manière, de s'en sortir, en inventant autant de voies différentes et nouvelles.

Le nihilisme et l'individualisme ne sont pas à craindre : il sont déjà là, il faut juste les pousser un peu plus loin, jusqu'à ce qu'ils ouvrent, au delà de toute désillusion, un espace nouveau à la liberté d'errance de chacun...

x

Analysant plus profondément les oeuvres de Juan Gris, je m'aperçus qu'elles ne peuvent pas se réduire à cette impression de mélancolie monotone et dépressive typiquement française déjà diagnostiquée. Dans la manière dont il joue avec des à-plats successifs de gris, Juan Gris dispose parfois, de ci de là, quelques tâches de lumière, des jets de couleurs vives et inattendues, d'où jaillit soudain un éclair de gaieté.

Je m'interrogeais longuement sur cette irruption de vie, et parfois de violence, dans les tableaux du peintre.

Elle invite à se demander si, derrière l'uniformité de la pensée grise, ne se cacherait pas chez ce peuple paradoxal une capacité de joie paradoxale, mais aussi une violence contenue, refoulée, maintenue à grand peine sous pression.

Les taches de couleurs apparaissent alors comme le signe annonciateur d'une possible explosion à venir, sans savoir si celle-ci va être libératrice, ou au contraire dévastatrice. Je comprenais mieux maintenant, juste avant de quitter ce pays, comment le feu couve toujours sous la cendre de l'indifférence : il suffit de peu de chose pour le réveiller, c'est d'ailleurs la raison pour laquelle il faut toujours se méfier de la pensée grise. Elle n'anesthésie les gens en leur imposant son diktat raisonnable qu'au prix d'une violence refoulée extrême, laquelle menace toujours de re-survir d'autant plus sauvagement. La révolution française n'est-elle pas née d'un tel défoulement, après avoir trop longtemps méprisé et bafoué les attentes des français ? Ce peuple n'est-il pas, après tout, l'un des seuls à avoir tranché la tête à son roi, transformant de surcroît l'événement en une immense fête populaire, un défouloir collectif dans lequel s'est forgé son identité ? Au prix, fort probablement, d'un étrange mélange de fascination et de

répulsion, de fierté et de culpabilité à devoir supporter le poids collectif de ce meurtre symbolique...

J'en eus soudain froid dans le dos. Les brusques flambées de violence dans les banlieues, la montée des intolérances, des racismes, des conflits intercommunautaires ou sociaux, ne sont-ils pas le signe d'une résistance du corps social à se laisser endormir et condamner à une vie sans horizon ni espoir ? La diffusion de la pensée grise et d'un modèle de vie désespérément morne ne risque-t-elle pas de favoriser ces éruptions imprévisibles et incontrôlables ? A moins de rêver une hypothétique, mais hélas fort improbable, révolution capable de réinventer l'Avenir et le Grand Soir...

Sous la pensée grise, semble ainsi se cacher autant une antique culpabilité collective, que la soif et l'envie irrépressible de se révolter, d'exploser et de laisser aller des instincts trop longtemps contenus. J'étais maintenant persuadé d'avoir percé le dernier secret du gris : si cette couleur s'obtient par lissage des aspérités des autres teintes, atténuées et fondues entre elles, elle n'est en même temps jamais stable, ne pouvant longtemps imposer sa suprématie.

Tel un ciel plombé d'orage, le gris ne peut indéfiniment empêcher le soleil, ni la vie, de percer -quitte à laisser ces derniers exploser un rouge sanguinolent de colère, ou à laisser monter de plus inquiétantes teintes brunes ou noires, aux sinistres relents...

Il était temps de partir, et de quitter ce pays.

x

« Dis papa, je peux choisir des voitures grises ? »

« Ah non ! Tout sauf ça !... Choisis la couleur que tu veux, mais pas le gris !



## SOMMAIRE

Les branleurs urbains.....p 3

Le pays des voitures grises.....p 117